This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 1409

LE NOUVEAU PARIS.

LE

NOUVEAU PARIS,

PAR LE CIT. MERCIER.

TOME TROISIÈME.

A BRUNSWICK,

EZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1800.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 6 FEB 1981
OF OXFORD
LIBRARY

CHAPITRE LXXXII.

De la Race détrônée.

Est-ce bien le même individu, couronné et sacré à Reims, monté sur une estrade, environné de tous les grands, tous à ses genoux, salué de mille acclamations, presqu'adoré comme un Dieu; dont le regard, la voix et le geste étoient autant de commandemens; rassasié de respects, d'honneurs et de jouissances, enfin séparé, pour ainsi dire, de l'espèce humaine; est-ce bien le même homme que je vois bousculé par quatre valets de bourreau, déshabillé de force, dont le tambour étouffe la voix, garrotté à une planche, se débattant encore; et recevant si mal le coup de la guillotine, qu'il n'eut pas le col, mais l'occiput et la mâchoire horriblement coupés.

Son sang coule; les cris de joie de

quatre-vingt mille hommes armés ont frappé les airs et mon oreille ; ils se répètent le long des quais ; je vois les écoliers des Quatre-Nations qui élèvent leurs chapeaux en l'air : son sang coule ; c'est à qui y trempera le bout de son doigt, une plume, un morceau de papier ; l'un le goûte, et dit : *Il est bougrement salé !* Un bourreau sur le bord de l'échafaud, vend et distribue des petits paquets de ses cheveux ; on achète le cordon qui les retenoit ; chacun emporte un petit fragment de ses vêtemens ou un vestige sanglant de cette scène tragique. J'ai vu défiler tout le peuple se tenant sous le bras, riant, causant familièrement, comme lorsqu'on revient d'une fête.

Aucune altération n'étoit sur les visages ; et l'on a menti, lorsqu'on a imprimé que la stupeur régnoit dans la ville. Ce ne fut que quelques jours après que la réflexion, et je ne sais quel crainte inquiète de l'avenir, jetèrent

des nuages dans les sociétés particulières. Le jour du supplice ne fit aucune impression ; les spectacles s'ouvrirent comme de coutume ; les cabarets, du côté de la place ensanglantée, vidèrent leurs brocs comme à l'ordinaire ; on cria les gâteaux et les petits pâtés autour du corps décapité : il fut mis, comme un autre criminel, dans le panier d'osier, conduit au cimetière de la Magdelaine, où il reçut une ample dose de chaux vive qui le calcina de manière qu'il seroit impossible à tout l'or des potentats de l'Europe, de faire la plus petite relique de ses restes.

Ce fut le ministre de la justice qui lui annonça et lui lut le décret de mort. Il paroît que Louis XVI eut quelque espoir jusqu'au dernier moment, car il est certain qu'il s'emporta et qu'il livra une espèce de combat à ses six bourreaux ; il parla assez long-temps et assez hautement.

On prétend que ce fut le comédien

Dugazon qui prévint le commandement de Santerre, et ordonna, comme émané du chef, le roulement de tambour. La religion semble aussi l'avoir affermi dans cet horrible passage du trône à l'échafaud ; et les paroles du confesseur furent sublimes : *Allez, fils de saint Louis, montez au ciel !*

A un certain point de vue de hauteur, les trônes ne sont que des monticules ; et la mort d'un roi sur l'échafaud n'est point de ces événemens qui troublent l'ordre physique, ou qui puissent interrompre une des moindres loix de la nature, encore moins la marche des choses d'ici-bas. Louis XVI pouvoit mourir d'une mort plus douloureuse encore ; mais les hommes, en renversant une idole, sont encore effrayés eux-mêmes des coups qu'ils lui portent ; et nous sommes tous plus ou moins semblables au statuaire qui tomba à genoux devant son propre ouvrage.

Ce que je puis attester, c'est que cinq

à six jours après le supplice, la plupart des législateurs qui avoient voté la mort furent comme effrayés de ce qu'ils avoient fait ; ils se regardoient l'un l'autre avec étonnement ; ils éprouvoient une sorte de crainte intérieure, qui, chez quelques-uns, ressembloit au repentir. Tantôt ils recherchoient, tantôt ils évitoient ceux qui avoient été de l'avis contraire ; ils n'osoient les interroger. Je me souviens très-bien qu'ils se groupoient, qu'ils se parloient entre eux, et que notre approche les embarrassoit.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque, une séparation presque absolue s'établit entre ceux qui avoient ou n'avoient pas voté la mort ; que les inimitiés s'enflammèrent, que les haines s'accrurent, que les reproches voilés ou connus prirent un caractère effrayant, et qu'enfin le supplice de Louis XVI menaçoit tous ceux qui avoient voulu l'en préserver.

Ces menaces insolentes et téméraires firent sortir de nos bouches des vérités tardives, mais foudroyantes. Nous ne gardâmes plus de ménagemens pour des hommes nos égaux, qui osoient nous appeler des êtres pusillanimes, nous injurier, nous dévouer aux fureurs de la populace; il n'y eut plus rien de commun entre nous, parce qu'ils ne voulurent pas nous passer notre opinion.

C'est parce qu'ils avoient fait tomber la tête de Louis XVI qu'ils s'enhardirent à faire tomber sur la même place, celle de leurs collègues. Ce fut un délire de fureur, de vengeance et de rage; et je crois qu'il y entroit beaucoup plus de terreur pour eux-mêmes, que de républicanisme.

Enfin j'ai démêlé dans plusieurs un remords profond. Desacy, homme doux, probe et modeste, ayant des connoissances historiques, en est mort de chagrin. Eh ! voilà les hommes ! ils sont mus, entraînés à leur insu; ils cèdent

aux passions d'autrui, ils n'osent avoir leur avis ; et il y en a bien peu qui sachent garder leur caractère, lorsque tout menace, frémit et s'ébranle autour d'eux.

Tous les girondins furent affligés d'avoir usé d'une finesse inutile, ils se repentirent de la fausse route qu'ils avoient prise pour leur *appel au peuple*. Ils virent que leurs adversaires se métamorphosoient en tigres pour les déchirer. Ils n'eurent pas ce courage qui va au-devant des dangers, et les défie. Ils crurent aux lumières, à la sagesse de la nation, à sa force qui se réveilleroient en leur faveur. La nation indécise et se partageant elle-même sur ce grand événement, ne savoit qui condamner ou absoudre ; elle abandonna également à leur propre destinée les divers partis de la convention nationale ; et elle en attendit les résultats dans une sorte d'apathie vraiment inconcevable, et qui lui fut funeste.

Certes la reine ne jouissoit ni de l'estime ni de l'affection publique. L'histoire récente du collier, son amour désordonné pour l'empereur son frère, sa haine présumée pour la France, ne lui concilioient point les respects du peuple. On se rappeloit son arrivée dans les cours de Versailles, qui avoit été signalée par un grand coup de tonnerre, et trois mille infortunés étouffés à la place de Louis xv au milieu des réjouissances de son mariage, à cette même place qu'elle devoit elle-même ensanglanter ; l'acte de comédienne trop répété, celui de montrer son fils au peuple, d'en faire son égide, de le traiter comme son roi : ce mouvement emprunté de nos tragédies, devint ridicule, sur-tout depuis qu'après ses manières, sa pétulance, ses courses nocturnes, elle eut fourni des armes à la médisance ou à la calomnie, et qu'on se fut accoutumé à regarder le petit prince comme le fruit de ses débauches. On ne parloit

que de ses déréglemens : ils furent tels, vrais ou supposés, que ce ne fut qu'à cette époque que l'on parla publiquement d'un vice presqu'inconnu, qui n'avoit point de nom dans notre langue, et dont pour comble d'horreur son exemple sembloit éteindre le scandale.

L'histoire dira ce qui précipita le supplice de la reine; je n'en connois point les détails : mais je suis autorisé à croire que les auteurs de la mort de Louis XVI, menacés dans leur existence, réagirent avec audace, et voulurent faire croire à leurs ennemis qu'ils n'avoient pas peur, et qu'ils pouvoient les braver. La peur a joué un si grand rôle dans notre révolution, son autel fut si large, qu'on attribua souvent à la politique, à l'ambition, à des vues profondes, ce qui ne fut fait que pour étourdir un adversaire, et le frapper lui-même de crainte et de terreur; et ce qui sert à le prouver, c'est que la sœur du roi, qui n'avoit d'autre crime

que celui de sa naissance (pour parler le langage du temps), ne fut pas épargnée, et qu'il est impossible d'imaginer aujourd'hui quels purent être les motifs d'une pareille exécution.

Braver les têtes couronnées, les humilier, rendre toute réconciliation impossible, attacher la nation entière à la révolution en l'attachant à ses excès : voilà quel fut le but de ceux qui voulurent gouverner. Ce qui sauva la fille du roi, idolâtre de son père qu'elle vit aller à l'échafaud (tandis qu'elle ignora long-temps que sa mère avoit eu le même sort), ce fut moins sa jeunesse que l'espérance confuse de Robespierre d'arriver par elle à un rang qui n'avoit point alors de nom, mais auquel lui et son parti auroient su en donner un. Le chimérique, l'incroyable, se calculoient alors comme les choses ordinaires et possibles.

Le dauphin de France (car c'est le titre qui appartenoit jadis à l'héritier

présomptif de la couronne) avoit reçu de l'assemblée nationale constituante, qui détermina le sort du trône, le titre de prince royal. Il étoit prisonnier au Temple; et là sa mère reprenant l'ancienne étiquette de la cour, et relisant Suétone, affectoit de traiter cet enfant avec tout le respect dû à un monarque. Il étoit considéré comme Louis XVII dans sa famille au cachot (pauvre orgueil humain), tandis que les révoltés de la Vendée le proclamoient sous cette qualité, et que tous leurs actes se faisoient en son nom. Cet enfant avoit six ans et quelques mois quand les portes du Temple s'ouvrirent pour le recevoir; elles s'étoient refermées sur lui pour jamais. La commune lui avoit donné pour gouverneur, instituteur et précepteur, un savetier nommé *Simon*; tout son soin étoit de lui désapprendre à être roi, ou à faire le roi. Il lui apprenoit à jurer, à maudire son père, à traiter sa mère de p..., à chanter la *car-*

magnole et à crier *vive les sans-culottes !* et ce qui prouve les progrès de cette neuve éducation, c'est le rôle qu'on fit jouer à cet enfant dans le procès de sa mère. Il fut dressé procès-verbal de ses déclarations (procès-verbal monstrueux ! Mais qu'y avoit-il d'inconcevable dans ce temps-là), d'où il paroissoit résulter..... je frissonne en écrivant ces lignes... que Marie-Antoinette avoit essayé de tirer de son fils des ressources que le libertinage ne lui faisoit pas trouver dans sa prison. A cette épouvantable imputation, Marie-Antoinette répondit en mère outragée ces mots pleins d'une noble fierté : *Cela n'est point ; et j'interpelle ici toutes les mères présentes ; qu'elles disent si cela est possible ;* et la douleur la suffoqua.

L'enfant devint comme hébêté et mourut au Temple des suites d'une humeur scrophuleuse qui l'étouffa. Il ne fut point empoisonné. Lié d'amitié depuis trente-cinq ans avec le chirur-

gien qui fit l'ouverture du corps et dressa procès-verbal, j'atteste que c'est l'homme du monde le plus incapable de signer autre chose que la vérité.

Les deux frères de Louis XVI auroient mis leurs têtes sous le rasoir national (pour me servir du terme plaisant que l'on donnoit à l'horrible instrument du supplice), sans leur prudente et heureuse fuite. Leur nièce ne fut conservée que pour servir d'échange aux quatre députés que la basse trahison de l'infâme Dumouriez avoit livrés à l'ennemi; et la tête de Drouet en danger faisoit respecter celle de la princesse autrichienne; on ne lui donnoit pas d'autre nom.

La reine ne perdit point la veille ni le jour de son supplice, la passion et l'instinct d'une femme : elle repassa soigneusement son bonnet, fit sa toilette avec le même goût, et dans un genre de simplicité. Elle disoit, sur son lit de sangle, aux gendarmes qui n'étoient

séparés d'elle que par un paravent : *Croyez-vous que le peuple me laissera aller à l'échafaud, sans me mettre en pièces?* et le gendarme répondoit: *Vous parviendrez à l'échafaud, madame, sans qu'il vous soit fait aucun mal.* Elle n'eut point de voiture ; elle fut conduite en charrette, comme l'épouse de Roland ; elle n'eut point son stoïcisme. Le peuple la vit passer avec une indifférence qui tenoit beaucoup du mépris, et que sa conduite avoit inspirée. Lorsqu'elle fut en face du *Palais-royal*, elle ne put dompter un signe d'indignation : c'étoit de ce palais qu'étoit sorti son épouvantable revers. Elle tomba évanouie sur l'échafaud ; tous les spectateurs furent aussi tranquilles que si c'eût été une victime ordinaire. Il n'y eut ni propos insultans, ni outrages, ni larmes, ni regrets.

On dit qu'un poète russe fait des tragédies sur tous ces personnages détrônés : c'est ainsi qu'il faut trois mille ans, ou une

grande distance de lieues, pour agrandir et pathétiser ce qui de près et sous nos yeux n'inspira que des émotions fugitives et légères.

Mais le brillant comte d'Artois, jeune écervelé, marié à tous les plaisirs, qui pour toute littérature savoit la *Pucelle* par cœur, que dit-il, que pense-t-il de tous ces revers? Lorsqu'il étoit abandonné à toutes les voluptés, et que la royauté ne sembloit être faite que pour protéger ses goûts et les payer, soupçonnoit-il, comme on dit, son étoile? Se souvient-il du jour où il tournoit tout Paris à cheval, pour visiter les portes par où les troupes devoient entrer pour saccager la ville? A-t-il oublié le moment où les Gardes-Françaises ne sembloient attendre pour mettre bas les armes, que l'ordre qu'il leur donna de faire feu sur le peuple? Tant il étoit estimé et chéri!

Qu'a-t-il fait au-delà du Rhin? De quelle gloire s'est-il couvert? Qu'a-t-il

fait pour toute cette aristocratie dont il est le digne chef? Quel dédommagement offre-t-il aux émigrés? Est-ce d'après son plan qu'on envoya à la destruction la meilleure partie d'un corps qui vint dernièrement se faire fusiller à Quiberon, d'un côté par les Français qui défendoient leur république, et de l'autre par les Anglais eux-mêmes qui venoient de vomir ces émigrés sur la côte.

La principale cause de la ruine de la cour, ce fut sans doute ce comte d'Artois : sa fierté déplaisoit à tout le monde. Il avoit introduit en France toutes ces manies anglaises qui avoient métamorphosé nos princes en autant de Jokeis; ses prodigalités encourageoient celles de la reine; on blâmoit leurs liaisons; et leurs dilapidations communes faisoient dire que le trésor public étoit au pillage. En effet, les revenus du comte d'Artois ne suffisant point à ses dépenses; le roi avoit plusieurs fois payé ses dettes, toujours renouvelées, et il en

restoit encore plusieurs millions à son départ. Mais il est à remarquer que *Monsieur*, qui étoit aussi économe que son frère étoit prodigue, se faisoit toujours donner, pour ajouter à son trésor, l'équivalent de ce que M. d'Artois recevoit pour alimenter ses créanciers.

Les vieilles tantes du roi, comme animées d'un esprit de divination, insistèrent tant pour sortir de France, qu'elles y parvinrent enfin. Arrêtées à quelques lieues de Paris, elles surent franchir le pas. Il est très-vraisemblable que le plan de décampement ayant été arrêté pour toute la famille royale, elles n'avoient fait que prendre les devants. Elles allèrent donc à Rome, trouver le pape et l'abbé Maury, le grand inventeur de l'émigration. Mais voici que les troupes françaises, au moment que j'écris, entrent à Rome comme de plain pied, que nos soldats plantent le drapeau tricolor sur les murs du Capitole, et qu'ils disent aux ombres de Caton, de Brutus

et de Pompée : *Réjouissez-vous, votre république est ressuscitée.*

On n'a pas fait assez d'attention dans le temps à la mort de Choiseul, lorsqu'il alloit rentrer dans le ministère, ou plutôt être le seul ministre. Cet événement priva la caste vampirique d'un protecteur ardent et adroit ; il eût soutenu l'aristocratie ; et si les nobles ont osé menacer nos frontières, s'unir à Léopold et à François II, s'armer contre la patrie d'un fer sacrilége, lever des troupes, traiter avec des puissances étrangères, donner à un de leurs complices le titre de *Régent du royaume*, que n'eussent-ils pas fait, ayant pour roi un Choiseul qui leur auroit soumis le monarque.

Il faut l'avouer, Versailles qui vouloit faire contre-poids, étoit devenu le jouet de Paris ; mais l'imagination aura peine à se figurer la gaîté folle, la turbulence, l'ivresse bouffonne du Parisien allant chercher à la cour le *boulanger*,

la *boulangère* et le *petit mitron ;* c'étoit ainsi qu'il appeloit la famille royale. Deux cent mille hommes sur les routes, riant, hurlant, dansant, vociférant, disant *on l'amène ;* chaque soldat tenant sous le bras une fille publique ; les harangères assises sur les canons, d'autres mettant sur leurs têtes les bonnets de grenadiers ; les tonneaux de vin près les barils de poudre ; des branches verdoyantes dans le canon des fusils ; l'alégresse, les cris, les clameurs, l'image des anciennes saturnales, rien ne sauroit peindre ce cortége qui entraînoit le monarque. Jamais *soliveau* ne fut balotté dans le marais des grenouilles de telle manière : les nobles cachés dans la foule, animoient ce tumulte, et jouissoient de la confusion du chef qu'ils comptoient bientôt remplacer.

Il en fut de même lorsqu'on le ramena de Varennes ; on eût dit que c'étoit l'institution d'une fête annuelle pour

se réjouir aux dépens de la cour. Le Parisien, selon sa propre expression, se faisoit une farce de ces jours tumultueux, où l'extrême licence avoit un tel caractère d'originalité et de folie, qu'on auroit eu peine à lui trouver un nom.

On eût dit du roi de la Bazoche que l'on promenoit, que l'on environnoit, au lieu du descendant de Louis XIV; tous les esprits étoient désenchantés, et comme il n'y avoit plus la moindre ombre de respect, ce n'étoit qu'une orgie journellement plaisante au milieu des événemens politiques les plus graves. Terrible gaîté du Parisien ! vous êtes plus dangereuse que ses fureurs.

La familiarité populacière qui embrassa le *boulanger* et le *petit mitron*, fit plus encore pour la révolution, que les piques, les faulx, et les croissans emmanchés au bout des longs bâtons.

Aristote a défini l'homme un animal risible; mais on ne peut pas imaginer

à quel point il l'est et peut le devenir; si l'on n'a point vu ces scènes facétieuses, ces imaginations burlesques, ces fantasques délires de l'extravagance, qui annonçoient un peuple subitement licencié, et voulant réparer dans un jour la pénible contrainte où il avoit gémi pendant plusieurs siècles; et l'on peut m'en croire; tous les spectateurs, comme assistant à une nouveauté inouie, partageoient la bruyante alégresse de la multitude, et ses marottes. Momus agitoit donc tous ses grelots dans cette immense ville. On donne dans les spectacles la farce après la tragédie; mais ici c'étoit la farce qui précédoit les scènes tragiques.

Ainsi la chute de la famille royale fut amenée par une foule d'accessoires, aujourd'hui oubliés, mais qui diront à l'historien que les plus grandes catastrophes ne s'opèrent pas d'un seul coup et brusquement.

Quelle époque en résulte pour les

races futures ! Nos armes victorieuses ressuscitent la république romaine ; les tantes du roi, qui s'étoient refugiées près du Vatican comme dans un lieu sûr et tranquille, sont obligées de fuir ; la coalition des rois est punie dans l'idole papale ; elle perd son trône qui contrastoit si ridiculement avec celui des Césars ; l'ancien distributeur de couronnes n'a plus de couronne : ce jongleur révéré, que la crédulité et la superstition encensoient, moteur des troubles de l'univers, qui divisoit à la fois les empires et les familles, auteur de tant de maux commis au nom de la religion, tour-à-tour perfide, cruel, astucieux ; ennemi éternel des lumières, impertinent vendeur d'indulgences, le pape voit le mépris dissoudre sa puissance : ses cardinaux sont les premiers à chanter l'hymne qui célèbre Rome rendue à son antique liberté. Sortez de vos tombeaux, grands hommes qui avez fait la gloire du Capitole ; ce sont les

Français qui rétablissent les consuls; ils régénèrent les peuples, qui veulent être leurs amis; et par-tout où l'humanité réclamera la destruction du pouvoir royal, de ce pouvoir monstrueux qui offense la dignité de l'homme, par-tout elle trouvera des armées de citoyens français qui enorgueillis de ce titre, s'empresseront de l'aider à fonder ou à redresser les autels de la liberté.

Le destin de la cour de Rome sera celui de toutes les cours despotiques; et les soldats des autres nations, dès qu'il s'agira d'abandonner ces orgueilleux potentats qui règnent par les crimes, joueront tous le rôle des *soldats du pape.*

CHAPITRE LXXXIII.

Bals à la Victime.

Vingt-trois théâtres, dix-huit cents bals ouverts tous les jours; voilà ce qui compose les amusemens du soir.

Ici des lustres embrasés reflettent leur éclat sur des beautés coiffées à la Cléopâtre, à la Diane, à la Psyché. Là, une lampe fumeuse éclaire des blanchisseuses qui dansent en sabots avec leurs muscadins au bruit d'une vieille nazillarde. Je ne sais si ces premières danseuses chérissent beaucoup les formes républicaines des gouvernemens de la Grèce; mais elles ont modelé la forme de leur parure sur celle d'Aspasie; les bras nus, le sein découvert, les pieds chaussés avec des sandales, les cheveux tournés en nattes autour de leurs têtes; c'est devant des bustes antiques, que les coiffeurs à la mode achèvent leur ouvrage.

Devinez où sont les poches de ces danseuses; elles n'en ont point; elles enfoncent leur éventail dans leur ceinture; elles logent dans leur sein une mince bourse de maroquin où flottent quelques louis : quant à l'ignoble mouchoir, il est dans la poche d'un courtisan,

san, à qui on s'adresse lorsqu'on en a besoin.

Il y a long-temps que la chemise est bannie ; car elle ne sert qu'à gâter les contours de la nature : d'ailleurs, c'est un attirail incommode ; et le corset en tricot de soie couleur de chair, qui colle sur la taille, ne laisse plus deviner, mais appercevoir tous les charmes secrets. Voilà ce qu'on appelle être vêtue *à la sauvage ;* et les femmes s'habilloient ainsi pendant un hiver rigoureux, en dépit des frimats et de la neige.

Et tandis que cent tables offrent des arbres ployant sous les fruits de toutes les saisons, fruits en glace, tandis que des fontaines versent en abondance l'orgeat, la limonade, les liqueurs des îles, le pauvre rentier, passant auprès de tout ce luxe asiatique, vend pièce à pièce, d'abord ses meubles d'agrément, puis ensuite ses meubles nécessaires.

Qui l'eût dit, en voyant ces salons resplendissant de lumières, et ces fem-

mes aux pieds nus, dont tous les doigts étoient parés avec des diamans, que l'on sortoit du règne de la terreur? Tant de milliers d'hommes dévorés par lui, ne laissent aucunes traces; et si des regrets pour le régime ancien se font entendre, ils sont devenus si usés, et l'aristocratie est descendue si bas, que l'on ne porte plus de ces éventails adroitement semés de fleurs-de-lys, ni de ces bonbonnières mystérieuses où un secret découvroit habilement les enseignes proscrites de la royauté. On ne parle plus même que comme d'un amusement bizarre des *bals à la victime*, que je ne dois pas passer sous silence.

Croira-t-on dans la postérité que des personnes dont les parens étoient morts sur l'échafaud, avoient institué, non des jours d'affliction solennelle et commune, où, rassemblées en habits de deuil, elles auroient témoigné leur douleur sur des pertes aussi cruelles, aussi récentes, mais bien des jours de danses

où il s'agissoit de valser, de boire et de manger à cœur joie. Pour être admis au festin et à la danse, il falloit exhiber un certificat comme quoi l'on avoit perdu un père, une mère, un mari, une femme, un frère ou une sœur sous le fer de la guillotine. La mort des collatéraux ne donnoit pas le droit d'assister à une pareille fête. Est-ce la danse des morts de Holbein qui avoit inspiré une pareille idée? Pourquoi, au milieu du bruit des violons, ne fit-on pas danser un spectre sans tête?

Vains efforts de l'aristocratie pour former de nouveaux conciliabules! tout ce qui porte l'empreinte d'un fanatisme ou d'une cérémonie bizarre, est fait pour s'évanouir promptement.

CHAPITRE LXXXIV.

Bagatelle.

Ce nom rappelle la maison de plaisance du comte d'Artois, qui s'est réfugié à Edimbourg dans un vieux et gothique palais, mais admirable en ce qu'on n'y peut saisir un prisonnier pour dettes; et le ci-devant prince s'y est confiné pour éviter les poursuites de ses créanciers.

C'est une spéculation que de louer une maison lorsqu'elle rappelle des idées royales; on y dresse des illuminations, on y fait jaillir de brillantes fusées, des bombes éclatantes; tandis que l'explosion des boîtes, le fracas des palais enchantés qui s'écroulent, deviennent l'image de la chute de ces grandeurs qui, au même lieu, s'environnoient de tous les plaisirs, mais qui n'étoient jamais des réjouissances publiques.

Des feux d'artifices s'élancent de l'Elysée-Bourbon ; et pour un écu on achète le privilège de fouler avec la multitude ces magnifiques jardins, où l'on n'entroit pas, lorsqu'ils n'étoient visités que par les amis, les adulateurs et les proxenètes du prince.

Ce n'est pas là une petite jouissance pour l'ennemi de l'ancien régime, pour le fier républicain, et même pour le philosophe qui se souvient de l'orgueil insolent des princes, ou de leur insouciance pour le mérite et pour la vertu.

Bagatelle réveille une foule d'idées qui ne sont point à la gloire de son ancien possesseur: mais pouvant alors disposer de quelques bénéfices, il fut chanté par l'abbé Delille, parodiste de Virgile, qui fit aussi des vers pour payer des dons qu'il avoit reçus ou qu'il sollicitoit. Poètes, musiciens, vendeurs de son et de fumée, non, vous ne donnez point l'immortalité; vous consacrez seulement quelquefois une célébrité

honteuse. La muse intéressée de l'abbé Delille a rendu le comte d'Artois encore plus nain qu'il ne l'étoit; l'abbé Delille l'appelle son maître et presqu'un second Auguste.

CHAPITRE LXXXV.

Assignats.

PARMI tant de choses extraordinaires, le papier-monnoie tient sans doute le premier rang. Il fut créé par le besoin; c'est ainsi que l'on jette un pont de bois sur des gouffres écumans; et comme il faut passer sur le pont tremblant, on y passe en fermant les yeux.

Jamais on ne vit une conception plus audacieuse; elle fut accompagnée de cette loi, non moins étonnante, qui fixoit le prix des denrées et des marchandises. Le *maximum* soutint l'assignat; il lui imprima la vie et le mouvement. La circulation la plus rapide s'établit: il étoit déjà calculé qu'il y

avoit deux fois trop d'assignats, que l'assignat se soutenoit encore ; il fallut, pour ainsi dire, pour le tuer, vouloir le tuer, et même le tuer de gaîté de cœur ; il fallut une émission plus qu'extravagante pour lui donner le trépas. Mais il conserva son caractère vivace, jusques dans son agonie.

L'assignat créa des commerçans autant qu'il y avoit d'hommes. Aucune marchandise ne fut stagnante ; tous les objets eurent leur valeur ; la hausse et la baisse firent dans le corps politique ce que le mouvement de sistole et de diastole opèrent dans le corps humain.

Et pour suivre ma première comparaison, au défaut d'un pont de pierre, le pont de bois, quoique menaçant ruine, servit à nous faire passer sur les abîmes ouverts pour nous engloutir.

Singulière et étonnante expérience ! on fait tout des hommes, lorsqu'on sait leur commander. Rappelons-nous que ce signe a été nécessaire dans le temps,

qu'il a confondu tous les raisonnemens timides, qu'il a fait des prodiges, qu'il a créé les moyens, qu'il a multiplié les ressources, qu'il a soutenu les armées, qu'il les a conduites mille fois à la victoire, qu'il a fait la révolution, qu'il a conquis la liberté, et qu'il a fondé la république. L'assignat est donc absous. Il vivroit encore, si l'ineptie la plus déplorable n'avoit modifié stupidement cette création vigoureuse. Le *mandat* fut l'opération d'un charlatan qui enseigneroit de quelle manière il va escamoter une boule; le mandat détruisit le magique qui préside à tout gouvernement; car c'est la chose du monde où il y entre le plus de ce qu'on appelle magie, pour désigner une multitude d'effets dont la cause est cachée et invisible. La cause une fois connue, tout s'écroule.

J'ai regardé l'anéantissement de l'assignat comme la faute la plus déshonorante pour la convention, et la plus

contraire à ce système hardi et quelquefois téméraire qui lui prépara tant de triomphes. Un mépris éternel doit s'attacher à ce comité de finances qui rompit le charme, qui substitua bêtement un papier à un autre papier; ce qui étoit ordonner des maux irréparables; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la nation ait résisté à ce terrible contre-coup, et que ce passage subit du papier à l'argent n'ait pas été marqué par d'autres calamités, que la ruine de plusieurs particuliers.

L'assignat a été l'impôt que l'on refusoit au gouvernement, impôt le plus étendu que l'on puisse imaginer; il a été payé sans contrainte, sans obstacle; il a ordonné des sacrifices qui sont devenus, pour ainsi dire, volontaires; tant on s'est consolé, tant on se console, au moment où j'écris, de ces pertes toutes fraîches. On est arrivé à un meilleur ordre de choses; ceux qui ont gagné se rient de ceux qui ont perdu; et après

le tirage de cette grande loterie, je crois appercevoir qu'on ne seroit pas tout-à-fait fâché de la voir se tirer de nouveau. Mais des coups aussi extraordinaires ne se frappent pas deux fois de suite : il faut du temps pour faire repasser les esprits dans ces jours de vertige, de force, d'illusion et de grandeur. Il faudroit retrouver ce secret de terreur qui régnoit alors. Rien ne prouve mieux qu'en politique, chaque jour a sa physionomie, que l'on ne marche, que l'on ne peut marcher qu'avec les événemens; et comme ils ne se ressemblent jamais parfaitement entre eux, les opérations de gouvernement doivent être aussi différentes, aussi multipliées que les événemens eux-mêmes. Voilà ce qui réduit la science de la politique à des coups plus ou moins hardis, mais frappés à propos.

Je suis loin de penser que les formes de gouvernement soient indifférentes; sans doute il en est de plus analogues

aux mœurs, aux habitudes d'un peuple; il en est de plus favorables au développement des facultés humaines; il en est de plus propres à conserver de la durabilité aux institutions, de la permanence aux loix, de l'action à la puissance exécutive, de la solidité à l'ensemble. Mais enfin un gouvernement est susceptible d'une infinité de modifications, et doit obéir au cours irrésistible des événemens: l'assignat l'a prouvé; et on le verra renaître sous une autre forme, quand la nécessité l'exigera: attendez-vous-y, générations futures. Le papier-monnoie fit naître dans tous les états un esprit de spéculation qui eut son côté comique. Des ex-religieuses trafiquoient en perruques blondes; telle autre vendoit des souliers d'hommes; une vendeuse d'herbes faisoit dans sa journée vingt mille livres qu'elle recueilloit dans son porte-feuille. L'imagination s'égaroit dans les régions d'une richesse imaginaire; chacun, métamorphosé en

commerçant, ne parloit que par millions, et le plus mince marché sembloit être une transaction importante.

Les agioteurs de toute espèce colportoient leur échantillon de maison en maison ; ils marchoient tête haute comme des capitalistes, en vous offrant des chandelles et des fichus.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que l'homme d'esprit gardoit ses assignats, tandis que le sot s'en défesoit. Le sot combinoit mieux ; moins enthousiasmé de l'augmentation fictive de ses richesses, il couroit aux marchandises, il les accumuloit en se disant qu'elles auroient toujours leur prix.

Ces industrieux commerçans, ces habiles entremetteuses, tourmentés du desir de gagner, et se glissant par-tout, faisoient contraste avec ces infortunés, qui, jouissant autrefois de toutes les douceurs que peuvent procurer le rang et la fortune, étoient réduits à vivre du travail de leurs mains. Une marquise se

faisoit ravaudeuse, une comtesse vous vantoit son talent pour la couture ; d'autres, réduites à l'aumône, déguisoient leur humiliante situation en vous offrant la ressource de leurs pinceaux, de leurs crayons, de leur piano-forté ; pauvres talens ! qu'elles n'avoient acquis que comme le complément d'une parfaite éducation. Mais qu'elles étoient loin du salon ou du brillant boudoir où ces talens étoient encensés ! les adulateurs n'étoient plus là : l'homme enrichi qui payoit, leur faisoit sentir durement l'imperfection du portrait ou du morceau de musique. Après avoir reçu si long-temps les hommages de la flatterie, elles entendoient les rudes expressions de la vérité ; les unes dissimuloient leur douleur ; les autres attendoient qu'elles fussent rentrées dans leur grenier, pour tremper de larmes la croûte de pain qu'elles avoient obtenue.

Un volume ne suffiroit pas pour étaler les contrastes que la révolution a en-

fantés ; et ce qu'on a vu du temps du papier-monnoie est encore tout à-la fois, et plus lugubre et plus bizarre.

Voici un fait vrai et publié. Un émigré commande une planche de faux assignats à un graveur de Londres. Pendant qu'elle se fait, les assignats sont supprimés en France, et l'émigré ne veut plus payer la planche. Le graveur le traduit en justice. Le juge reconnoît d'abord que la contre-façon de nos assignats étoit une chose de droit naturel, puisque Wolff avoit même décidé qu'on pouvoit se servir d'une flèche empoisonnée pour détruire un ennemi. Ensuite il condamne l'émigré à payer le graveur ; la condamnation étoit juste, mais le principe abominable. Quelle jurisprudence est donc celle de l'Angleterre, d'après cet aveu d'un juge ? Les Goths encore demi-barbares, condamnoient à mort un faux monnoyeur, et donnoient tous les droits de cité à l'esclave qui le dénonçoit ; ce qui étoit

alors plus précieux que la vie. Les Romains condamnoient aussi à mort pour le même fait.

CHAPITRE LXXXVI.

Ci-devant Académiciens.

Ils marchoient presque tous sous l'étendard de Voltaire ; ils répétoient ses phrases comme celles de l'oracle ; c'étoit à qui déclameroit contre la religion chrétienne. Toutes leurs lettres finissoient comme celles du maître incrédule, par ce mot de passe : *Ecrasez l'infâme.* D'Alembert étoit au comble de la joie, lorsque dans de petites phrases entortillées, il avoit lancé quelques sarcasmes contre les prêtres et contre le culte. Marmontel fut presqu'un autre Calvin pour quelques chapitres de son Bélisaire. Tous les académiciens enfin attaquoient sourdement et le clergé et l'autel, et même la cour, excepté les

grands seigneurs qui leur donnoient à dîner. Il n'y a point de louanges plattes que l'on n'ait prodiguées au duc de Nivernois pour ses misérables petites fables qu'il tiroit avec discrétion d'une année à l'autre ; et l'on appeloit son portefeuille un vase de parfums rares, qui ne se brûlent que dans des jours de fêtes et à certains intervalles. Jamais la bassesse inhérente au bel esprit, ne fut plus caractérisée que dans cette compagnie composée de louangeurs intrépides et de détracteurs impudens, selon les personnes, les temps et les lieux. Ils étoient à cent mille verges du génie, de l'invention et de l'éloquence ; et avec leurs vers et leurs discours académiques, ils tendoient à nous faire retomber en enfance, si quelques satyriques vigoureux ne les eussent relevés du péché de vanité et de vanité honteuse, en frondant leurs absurdes prétentions. Il n'y avoit plus parmi eux un seul nom qui dépassât la stature de la médiocrité ou

la stature ordinaire. Ils tombèrent (pour me servir d'une expression proverbiale) comme des capucins de cartes, sans que personne y fît la moindre attention; et j'ai obéi à la profonde conviction de leur nullité absolue, et du danger dont ils étoient pour les véritables talens, en donnant ma voix au comité d'instruction publique pour leur prompte destruction. Cette heure marqua le couchant du pédantisme et l'aurore de la liberté littéraire.

Après la révolution, ces mêmes hommes qui aiguisoient incessamment des épigrammes peureuses contre la thiare, la mître, le rabat et la calotte, s'avisèrent de nous parler de la *religion de nos pères :* écoliers de Voltaire, leur bouche familiarisée avec ses blasphêmes, parla des choses saintes, et crut pouvoir transformer la tribune en une chaire évangélique. A cette incroyable dissonnance, tout le monde se prit à rire; on ne jugea pas même que c'étoit-

là hypocrisie, mais impertinence, orgueil académique mal étouffé, par une suite de cette ridicule prétention qu'on puisoit au Louvre, en s'imaginant que ce qui émanoit de-là avoit plus de force et un plus grand poids que ce qui se disoit ailleurs.

Les ci-devant académiciens n'ont pas manqué de dire que la ruine de l'académie françaisé étoit l'éclipse universelle : leur risible folie n'étoit pas de caractère à alimenter plus d'un jour la gaîté du philosophe.

Qu'est-ce donc que ce misérable esprit qui anime les trois quarts des littérateurs? Il vit de misères, il se nourrit d'inutilités, il dispute sur des riens, il pèse des pattes de mouches, il est étranger à tout ce qui comporte quelque hauteur, quelque chose de grand ou de neuf. Il y a des hommes avec qui je voudrois que l'on n'eût jamais disputé, et auxquels on ne répondît même pas, tant ils sont modifiés pour l'erreur et

pour la sottise. Un ci-devant académicien est assurément de ce nombre; et je l'entends de l'académie française et de l'académie des belles-lettres.

Les académiciens de l'académie des sciences sont restés les mêmes, toujours utiles, toujours chers à la patrie, toujours honorés dans l'opinion publique. Seulement lorsqu'ils virent qu'ils tomboient, ils usèrent d'adresse; ils s'accrochèrent au firmament, et sous prétexte de mesurer l'arc du méridien pour la perfection des poids et des mesures, ils conservèrent leurs pensions et traitemens. Ils mirent une haute importance à la confection du *mètre*, *kilomètre*, &c. Je crois, en mon ame et conscience, qu'il y a là du charlatanisme; que la base est nécessairement fautive; qu'il ne falloit pas aller chercher si loin ce qu'on pouvoit déterminer de très-près. Je pense que le ridicule de cette vaste et coûteuse opération sera avoué et reconnu; je pense qu'il

sera long, difficile, pénible, peut-être dangereux, de faire adopter toutes ces nouvelles mesures; j'ai peur que les mathématiciens, qui n'ont pas encore troublé le monde, ne le troublent enfin, et que leur tour ne soit venu. Mais la géométrie a rendu de si grands services, qu'on peut pardonner aux géomètres cette espiéglerie qui ne leur a pas été infructueuse, pourvu toutefois qu'ils ne trouvent pas mauvais que l'on aune un ruban à l'ancienne manière, et chacun selon sa guise.

Le citoyen Paucton me semble leur avoir dit des choses très-justes et très-raisonnables; et je pense que le gouvernement, prenant un sage milieu, ne voudra pas faire d'une équipée géométrique un dogme politique ni une loi coercitive; ce qui seroit agir, mais non pas raisonner géométriquement.

CHAPITRE LXXXVII.

Le jour désastreux.

Il n'y a pas assez de larmes, de douleur et de repentir pour signaler le deuil de la journée du 31 mai : qu'il soit profond, qu'il soit universel, que ses auteurs soient voués à l'exécration publique !

Jusqu'à ce jour la convention, qui a fondé la république, l'esprit de la convention étoit excellent ; jusqu'à ce jour les anarchistes avoient été combattus, réprimés, enchaînés ; tout marchoit dans le sens de la république ; son génie présidoit à toutes les grandes entreprises ; c'est par lui que les loix ont été bonnes, que les armées ont été bonnes : et n'est-ce point dans le moment de l'établissement et du danger de la république, que la convention, conservant encore dans son sein tous les écrivains,

tous les personnages qui se sont distingués par des écrits utiles à la morale et à la liberté, a créé quatorze armées pour défendre la France sur tous les points, pour attaquer, pour battre l'ennemi sur tous les points? C'est la convention qui, dans ce moment important pour l'humanité entière, a excité l'enthousiasme de la nation, lorsqu'elle s'est levée toute entière à la voix des orateurs éloquens et des écrivains patriotiques.

Mais c'est le lendemain du 31 mai qu'elle a perdu son courage, la sagesse de ses délibérations, et qu'opprimée, avilie et vaincue par une poignée de scélérats, on l'a vue se déchirer elle-même, pour livrer aux proscriptions, aux prisons et au fer des échafauds, ses membres les plus généreux, les plus purs, les plus faits pour prononcer le mot liberté.

Un crêpe ensanglanté couvre dès-lors toutes ses opérations; elle est veuve

de ses grands hommes. Elle ne reprend sa force et son caractère que lors du triomphe de vendémiaire, lorsqu'il fallut enfin vaincre pour l'établissement de la constitution. Et qui a fait cette constitution ? Ce sont principalement les députés qui ont eu l'esprit de la révolution dès son origine, et de la convention dès qu'elle fut assise sur des bases constitutionnelles ; eux, qui ont combattu sur la brèche jusqu'au 31 mai, et que Dieu a fait survivre ; qui, montrant les cicatrices de leurs fers, ont maintenu la dignité, la liberté et la gloire nationale, en donnant à la constitution de l'an trois cette forme simple et vigoureuse qui étonne la pensée de l'homme, de l'homme civilisé, et lui fait remercier l'Être suprême de la nouvelle existence qu'il a reçue sous ses auspices.

Martyrs du 31 mai, vos noms seront honorés dans la postérité la plus reculée ; ceux qu'on appeloit vos complices,

sont les fondateurs de la république ; ils lèvent au ciel des mains pures ; et après avoir conçu et réalisé toutes les idées grandes et utiles qui doivent changer et améliorer le sort de l'homme, et que réclame le genre humain ; étrangers pendant leur exil ou pendant leur captivité à toutes les extravagances, à toutes les cruautés, à toutes les inepties barbares commises lorsque leur voix étoit étouffée, ils rattachent leur rentrée au jour de leur départ, et ils ont droit de dire : Tout cet intervalle est de la fange et du sang ; tout cet espace de ténèbres et de crimes ne nous appartient point. Et vous, vous, qui vous dites, qui osez vous dire républicains, et qui avez vu tomber six mille têtes sans dire un seul mot et sans avoir perdu un quart-d'heure de sommeil, montrez, montrez-nous donc l'empreinte des chaînes du 31 mai : non, il n'y a que ceux qui la portent, qui puissent, comme nous, se dire innocens.

Voilà

Voilà le point de vue que l'on voudroit obscurcir, et que l'historien impartial saura saisir pour bien peindre ce jour désastreux, auquel on peut appliquer ce vers de Racine :

Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ?

Quand je dis le 31 mai, j'y joins les jours suivans. Sans doute le peuple parisien debout étoit hors d'état de juger et ce qu'il faisoit, et ce qu'il vouloit faire ; mais cette masse formidable se réunissoit dans une même idée, qui étoit de faire obéir la convention à des chefs populaciers, lesquels changeoient de noms, mais qui avoient leurs vues soit dans leur haine, soit dans la misérable ambition d'avoir quelques lambeaux de pouvoir, pour se livrer impunément au vol et au brigandage.

Il est à remarquer avec quelle facilité et quelle promptitude [illegible] soulevoit et l'on armoit cette immense population. C'est sur ces bourasques d'une multitude ignorante et passionnée que tous

les factieux ont fondé successivement leur empire. Les Henriot, les Ronsin, &c. ont eu, certains jours, autant et plus de soldats que n'en avoient Alexandre et César. Des bataillons entiers sortoient d'une rue, descendoient d'un carrefour : ce peuple si long-temps paisible, étoit devenu tout-à-coup guerrier, et ne se montroit plus qu'en armes. La disposition des esprits enfin tendoit sans cesse à se former en milices.

Le canon de Vendémiaire a corrigé les Parisiens de cette pente à des insurrections partielles; ils ont réfléchi qu'ils étoient les dupes ou les victimes de quelques meneurs, qui, après les avoir précipités dans le danger, les abandonnoient avec une lâcheté vraiment académique.

Depuis ce jour, les Parisiens sont un peu sourds à la voix astucieuse ou perfide qui voudroit les faire lever; et il y a toute apparence que pour peu que la

gouvernement soit ferme, ils ne s'exposeront pas à porter le fusil et la pique parmi les discussions politiques, et qu'ils ne se mêleront plus avec leurs orateurs de sections, de vouloir gouverner les gouvernans.

Les anarchistes, les Antonelle, les Robert-Lindet les appelleront des poltrons; mais eux, ils seront sages de ne plus écouter les ennemis de leur repos et de leur bonheur.

J'en reviens toujours à mon expression favorite : *Paris est la guinguette de l'Europe ;* mais si l'on se bat à la guinguette, personne n'y viendra pour s'y divertir ; et tous les artistes et artisans de plaisirs, de spectacle et de bonne chère, seront ruinés.

Ah ! si les bons Parisiens m'eussent cru en Vendémiaire ! Voici le placard que je leur adressois onze jours avant la canonnade que le royalisme avoit bravée, et par laquelle il fut dissous en trente minutes :

MERCIER, représentant du peuple, aux Parisiens.

O Parisiens! permettez qu'un homme qui est né dans vos murs, qui vous aime, vous adresse aujourd'hui quelques conseils fraternels. On m'a peint à vos yeux comme un ennemi, tandis que je m'affligeois de votre conduite; que je pleurois sur vos erreurs; que je gémissois sur les maux qui vous frappent, et sur ceux plus grands encore que vous vous préparez. Je vous ai fait entendre des vérités fortes; car depuis long-temps je suis accoutumé à ne rien déguiser. J'ai combattu le despotisme dans les jours de son triomphe, dans ces jours où l'homme courageux ne pouvoit attendre pour fruit de son dévouement que les bastilles, l'exil ou la mort. On ne m'accusera pas d'avoir encensé les grands, d'avoir négligé les intérêts du foible et de l'opprimé. Si la calomnie, la perversité parviennent encore à diri-

ger contre moi de nouvelles persécutions, ils ne m'enleveront pas du moins ce calme qu'inspire une bonne conscience; si mes compatriotes égarés méconnoissent mes intentions, s'ils souffrent qu'on m'outrage, qu'on me calomnie de nouveau, je me consolerai par l'idée de cet avenir où l'homme qui a rempli ses devoirs, trouvera la compensation de ses peines, et recueillera le prix de ses sacrifices.

J'ai cherché à vous éclairer sur vos fautes, sur les projets des factieux que vous écoutez trop complaisamment, et qui vous égarent. J'ai fait entendre un langage austère auquel vous n'êtes point encore accoutumés. Les flatteurs des rois en font des tyrans; les flatteurs des peuples les traînent sur les bords des abîmes, et les y précipitent presque toujours. Robespierre vous flattoit, et réfléchissez maintenant au degré d'avilissement où il vous a plongés. Les jacobins vous flattoient, ils vous parloient

sans cesse de votre suprématie, de vos vertus, en cherchant à vous associer à tous leurs crimes. Robespierre est frappé, les jacobins n'existent plus; mais des hommes nouveaux s'élèvent contre vous, et conspirent également votre ruine. Quels sont les hommes qui sans cesse s'agitent dans vos murs, qui escaladent les tribunes de vos assemblées? des stipendiés de l'étranger, d'anciens valets des rois, de vils agioteurs qui cherchent à prolonger les troubles pour pouvoir continuer impunément leur brigandage; quelques ex-académiciens, hommes vains et futiles, toujours occupés d'eux-mêmes, abondant en phrases captieuses, et stériles en actes francs et légaux: après avoir été trompés, égarés tant de fois, vous souffrez qu'on vous trompe encore. O malheureux Parisiens! peut-on ne pas admirer votre stupide crédulité? O malheureux Parisiens! peut-on ne pas gémir sur votre sort? Ceux qui vous dominoient l'année

dernière sembloient vouloir détruire tous les trônes pour élever, consolider leur tyrannie : ceux qui vous égarent aujourd'hui sont les amis, les défenseurs des rois ; ils cherchent à relever ce trône que vos mains ont abattu dans ces jours de gloire que vous semblez vous attacher à faire oublier.

Mais avez-vous bien réfléchi au sort affreux qui vous est préparé, s'ils pouvoient réussir ? Songez que tous les rois ont une cause commune à soutenir ; qu'ils forment en quelque sorte une famille séparée et ennemie de la grande famille du genre humain. Louis XVII ou XVIII ne vous pardonneroit pas d'avoir investi le palais de Louis XVI, d'avoir souffert qu'on le conduisît à l'échafaud. Vous verriez bientôt des phalanges étrangères inonder vos murs, se partager vos dépouilles, se baigner dans votre sang.

Si, comme nous l'espérons, les projets de vos ennemis et des nôtres ne s'ef-

fectuent point, votre destin devien-droit-il meilleur, si vous éloigniez par vos divisions, par vos attentats contre les mandataires du peuple, le retour de cette paix après laquelle la France entière soupire? Eh quoi! n'avez-vous pas à redouter le juste ressentiment des départemens? Écoutez ces adresses énergiques que la convention reçoit chaque jour : on ne vous y traite plus de braves Parisiens, de défenseurs, de soutiens de la liberté publique. Ces titres, vous les avez mérités quelques jours; mais ces jours glorieux sont passés. On ne voit plus en vous que des agitateurs turbulens, des insensés qui pérorent, de vils esclaves qui cherchent un maître. Vous vous flattez peut-être que vos excès anarchiques pourroient demeurer impunis. Le 31 mai, sans doute, devoit soulever la France entière : des phalanges républicaines devoient se lever du nord au midi et venir défendre ces hommes gé-

néreux que vous abandonniez, ou que vous aidiez à opprimer. Ils ne l'ont pas fait ; mais que leur inaction passée ne vous rassure pas pour l'avenir : les temps sont changés ; les malheurs, les tristes leçons de l'expérience éclairent les hommes. Les habitans des départemens ont senti la faute qu'ils ont faite en laissant immoler leurs plus fermes défenseurs : cette faute, ils l'ont cruellement expiée. Ils ne s'exposeront plus, par une lâche complaisance, à de nouveaux malheurs. D'ailleurs, en 1793 l'opinion publique étoit paralysée ; la tyrannie avoit disséminé dans tous les cantons ses nombreux émissaires ; la terreur étouffoit la voix de l'homme vertueux ; le crime seul pouvoit se faire entendre. Aujourd'hui les amis de la liberté peuvent lever majestueusement la tête. En éclairant leurs concitoyens, ils n'ont plus à redouter les proscriptions ou la mort. La liberté d'opinions existe ; elle existe même pour les menteurs audacieux ;

pour les scélérats qui vous abusent. Eh bien ! si les départemens se liguent contre vous ou vous abandonnent à vous-mêmes, quelle sera votre situation ? Songez que ce n'est point dans l'enceinte de vos murs que croissent ces moissons qui vous nourrissent, ces matières qui alimentent votre industrie ; songez que ce n'est point sur les rives de la Seine qu'abordent ces vaisseaux qui apportent à l'Europe les richesses du reste de l'univers ; songez que vous avez besoin du secours des habitans des autres cantons de la France, et qu'ils peuvent se passer de vous.

Vous avez besoin du calme, de la paix, pour rappeler parmi vous l'industrie, les arts, les sciences, que nos farouches vandales en ont exilés. Votre cité peut encore recouvrer son ancienne splendeur : que dis-je ? elle peut acquérir un éclat bien plus solide et bien plus honorable. Jadis vous deviez la magnificence qui brilloit dans vos mu-

railles aux vices des grands, à la corruption de la cour et à la misère des provinces ; tous les oppresseurs du peuple venoient consommer parmi vous le fruit de leurs rapines et de leurs exactions : les palais s'y élevoient aux dépens des chaumières. La liberté, au contraire, vous créera des aisances dont vous n'aurez point à rougir, qui ne pourront vous mériter aucuns reproches. Les départemens contribueront à votre prospérité, et vous travaillerez à la leur. Cette rivière qui traverse votre enceinte peut, par des travaux, grands à la vérité, mais possibles et même faciles dans un état libre, recevoir un jour ces superbes vaisseaux qui parcourent l'océan. Vous verrez, comme par une espèce d'enchantement, les pavillons des diverses nations se déployer sous vos yeux. Ce spectacle vaudra bien, sans doute, celui qu'offroit jadis les chars pompeux de ces courtisans dissolus qui menaçoient d'écraser les mal-

heureux. Votre ville peut devenir le centre du plus vaste commerce et de la plus active industrie. Mais ces créations ne peuvent s'opérer qu'au sein de la paix.

Mettez donc un terme à vos dissentions ; confondez l'espoir des hommes coupables qui vous égarent. Songez aux maux que vous préparez à vos enfans, à vos épouses, à vous-mêmes. Distinguez vos ennemis, écartez-les ; mais sachez discerner vos amis, et vous réunir à vos frères. Ecoutez les conseils qu'un sage de l'Orient donnoit à ses concitoyens. Deux partis étoient prêts à en venir aux mains ; ses yeux se tournent sur une multitude égarée, chez qui un malheureux vertige étouffoit comme chez vous les affections les plus sacrées, les intérêts les plus chers. Il ne voit de l'un et de l'autre côté que fils, frères, parens et amis, et il les voit cependant prêts à se déchirer. Il est saisi d'attendrissement et de componction ; et dans sa douleur, il s'exprime en ces

termes : O Brama ! à la vue de tes enfans ainsi agités dans l'attente du combat, mes membres n'ont plus de force, mon visage pâlit, le poil se hérisse sur mon corps, et tout mon être frémit d'horreur. O mes concitoyens ! vous qui êtes nés sous le même ciel, qui respirez le même air, qui vous baignez chaque jour dans les ondes salutaires du Gange, qui offrez à Brama les mêmes présens et les mêmes sacrifices, quel démon vous égare et vous divise, quel fruit attendez-vous de l'horrible discorde, de l'affreuse guerre civile? Lorsque vous verrez vos frères, vos enfans immolés, où trouverez-vous le bonheur? Est-ce sur la tombe de ceux qui vous sont les plus chers, que vous goûterez les plaisirs, les jouissances de la vie? Hélas ! vous éprouverez combien on est malheureux quand on a perdu, et quand on a perdu par sa faute ceux qui pouvoient adoucir nos maux et embellir notre prospérité ;

vous éprouverez combien on a de remords quand on a travaillé à déchirer sa patrie. Le sage Indien ne parla point en vain ; ses concitoyens sentent leur erreur, les armes leur tombent des mains ; les deux partis se confondent, et l'on chasse de l'enceinte des tribus les perfides qui avoient semé le trouble.

Combien je m'estimerois heureux si mes exhortations pouvoient produire le même effet, si je pouvois renverser les projets de vos ennemis et rendre leurs efforts impuissans ! N'ayez qu'un même esprit avec vos frères des départemens ; ayez de la confiance en ceux qui cherchent à mettre un terme à vos malheurs ; ralliez-vous autour de vos législateurs, protégez leurs délibérations, faites respecter leurs décrets ; qu'ils trouvent enfin parmi vous, paix, confiance et sécurité. Faites oublier ces jours désastreux, ces jours d'opprobre où l'on traînoit sous vos yeux une foule de victimes à l'échafaud. Soixante bri-

gands couvroient la France de sang et de deuil ; cinq cent mille hommes dans vos murs étoient témoins de leurs forfaits, et n'avoient point le courage de s'y opposer. Rappelez-vous cette brillante époque où une fédération solemnelle amena dans cette enceinte des Français de tous les points de l'empire : en approchant de vos murs, de cruels souvenirs ne déchiroient point leurs cœurs ; ils n'éprouvoient que l'enthousiasme de la liberté, que la joie de se réunir à ceux qu'ils regardoient comme ses fondateurs. Aujourd'hui ils ont des frères, des pères, des amis à pleurer, et ces objets si chers ont péri sous vos yeux. Empressez-vous d'expier vos fautes et vos erreurs ; soyez pour la France ce que vous étiez aux premiers jours de la révolution.

Ne dédaignez point les avis d'un homme qui ne souhaite que votre félicité, qui voudroit n'avoir point de reproches à vous faire ; mais qui, forcé

aujourd'hui de vous exprimer des vérités fortes, se console par l'espoir d'avoir bientôt à se réjouir de ses efforts. J'ai vu sans effroi les cachots où la rage de vos tyrans m'avoit plongé; mais je ne puis voir sans un sentiment non moins douloureux, sans un sentiment de terreur, les abîmes qui se creusent sous vos pas. Que la paix, la concorde viennent enfin se rétablir parmi vous. Le royaliste en frémira; il sera forcé de fuir ou de se cacher. Au contraire, si vos divisions continuent, les républicains s'éloigneront de vous, et votre cité n'offrira plus que le triste spectacle de la misère, du désordre et de l'anarchie.

Parisiens ! le gouvernement approche, et voilà ce que les ennemis de la patrie voudroient éloigner, avec les beaux jours de la paix. Fermez vos sections; mettez un terme à l'intarissable parlage de vos petits ambitieux qui ne veulent que des places : le délire et la

frénésie composent les élémens de leurs discours périlleux. Obéissez aux décrets mûris, médités, et dont la postérité admirera la sagesse. Soumettez-vous aux loix, abandonnez vos meneurs, et que l'Europe ne dise plus de vous, que vous ne voulez d'aucune espèce de gouvernement; qu'après avoir renversé la monarchie vous voulez encore détruire la république; ôtez à tous nos ennemis la joie qu'ils auroient de dire, avec quelque raison, que vous ne vous plaisez que dans les folles agitations de la démagogie.

CHAPITRE LXXXVIII.

Coupeur de tête.

Ce monstre! je l'ai vu: il fut longtemps esclave à Maroc, dont le souverain compte au nombre de ses menus plaisirs, celui de faire sauter cinq à six têtes chaque matin avant de déjeûner.

C'est-là qu'il s'est exercé par force à l'horrible métier qu'il fit ensuite par goût à Paris.

On rapporte qu'à Versailles, cet homme féroce, pour empêcher que la pluie n'enlevât le sang qui coloroit sa barbe (qu'il porta long-temps), la tenoit à l'abri sous sa redingotte. Il disoit en revenant à Paris après la nuit du 6 octobre 1789 : *C'étoit bien la peine de me faire aller là-bas pour deux têtes !*

Il se vantoit d'avoir arraché le cœur à *Foulon* et à *Berthier ;* et prétendant avoir fait un acte de patriotisme, il vouloit demander une médaille civique à l'assemblée nationale. On se le montroit dans les rues comme l'on montre un *Gagne-petit.*

Eh ! comment a-t-on pu obéir à ces proconsuls qui fauchoient l'espèce humaine ? Quelle est donc cette légion de bourreaux qui a inondé la France de sang ? Il faut bien aimer les hommes

pour les aimer encore. Après cela ils se sont prosternés devant les bustes de *Marat*, et ont admiré la gigantomachie de *Collot :* et l'on a rencontré dans chaque ville, dans chaque bourg un *verrou-animal*, c'est-à-dire, un guichetier, des charpentiers d'échafauds, et des satellites autant que l'on en a voulu. Si la nation française n'eût pas été plongée dans un sommeil léthargique (sauf nos braves soldats), auroit-on vu tel excès de lâcheté et d'abnégation? Mais nos soldats étoient occupés à foudroyer l'Autrichien, à purger le territoire de la France.

Le coupeur de tête sortit des comités révolutionnaires, des tribunaux révolutionnaires, des clubs révolutionnaires payés à quarante sols par individu (ces imaginations de l'affreux Danton), des armées révolutionnaires : tout alors étoit révolutionnaire. L'on imprima *logique révolutionnaire*. Quelle éclipse de l'esprit humain ! Où sont les prin-

cipes d'une logique révolutionnaire? Comme ce langage a régné, nous devons en faire mention ici.

On appela d'abord la guillotine le coupe-tête, cette invention qui en dispensant de se servir de la main du bourreau, a multiplié les exécutions, et a favorisé peut-être plus que tout le reste la sanguinocratie des deux épouvantables comités. Mais le terme *coupe-tête* n'a point prévalu.

On dit la *guillotine*; on a dit le *règne de la guillotine*, la *raison de la guillotine*. Si l'on eût dit à Montesquieu que ce mot seroit placé un jour dans le dictionnaire politique de la nation française, qu'auroit-il pensé?

CHAPITRE LXXXIX.

Anacharsis Clootz.

Il nous étoit venu de Prusse; il s'étoit intitulé l'orateur du genre humain.

Cosmopolite factice, il parloit de la république universelle; il promettoit au monde cette république universelle. Un plaisant disoit à ce sujet que le mont Athos en eût été la tribune, et les Cordilleras les gradins sur lesquels eussent été assis les représentans de l'univers. Il fit des discours plus extravagans les uns que les autres : on eût dit d'un persifflage envers le corps législatif. Mais il est à penser qu'il suivoit des leçons qui lui avoient été données, et qui tendoient à ridiculiser les idées républicaines par l'extension bizarre qu'on leur donnoit.

Au reste le citoyen Grégoire, évêque de Blois, a écrit à don Ramon-Joseph de Arce, archevêque de Burgos, grand inquisiteur d'Espagne, qu'il eût à se convertir à l'humanité; et je suis persuadé qu'il l'a fait de bonne foi et dans la sincérité de son ame. Je ne sais s'il s'anéantira à la voix de Grégoire, ce tribunal affreux, ce trône de la cruauté et de l'intolérance, dont la base est à

Madrid, et qui étend son horrible puissance à Lima, à Mexico. La république de Clootz fit sourire dans un temps où l'on étoit très-peu disposé à rire. La lettre de Grégoire frappera-t-elle l'ame du grand inquisiteur? Son ame sera-t-elle assez chrétienne pour provoquer lui-même la suppression du tribunal dont il est le chef, ainsi qu'il en est invité? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Anacharsis Clootz fut décapité, quoiqu'il eût suivi long-temps les étendards jacobites; et si le bon Grégoire alloit à Madrid, je ne répondrois pas qu'il ne fût point traîné dans les cachots du Saint-Office; cela dépendroit des circonstances. Les auto-da-fés peuvent se rallumer encore; et plus d'un Torquemada est vivant dans ce beau pays où l'ignorance et le fanatisme auront leur dernière et invisible retraite.

République universelle! Quelle est l'acception de ce mot? Si l'on entend que l'univers entier aura les mêmes

loix, il est évident que, quoique les principes de la nature et la déclaration des droits soient de tous les lieux comme de tous les temps, leur application est subordonnée à une foule de circonstances locales qui nécessitent des modifications.

Veut-on nous dire que les peuples ayant des constitutions différentes, les fonderont toutes sur les principes de l'égalité et de la liberté, et se chériront en frères? C'est le cas d'appliquer le conseil d'un ministre à l'abbé de *Saint-Pierre. Envoyez préalablement des missionnaires pour convertir le globe.*

Plusieurs contrées de l'Europe et de l'Amérique agrandiront bientôt le domaine de la liberté, mais quelques centaines de peuples seront encore longtemps étrangers aux vrais principes; et il est douteux qu'ils soient de si-tôt adoptés par les écumeurs barbaresques, les voleurs de l'Arabie, et les anthropophages de la mer du Sud.

Veut-on nous dire enfin que les divers états du globe formeront des alliances? Cette hypothèse ne s'applique guère qu'à ceux qui sont rapprochés par des relations commerciales. Ainsi bien du temps doit s'écouler encore, avant que les Français signent un traité avec les *Tschoudes* et les *Pepys*; et sous ces divers aspects, la *République universelle* est en politique, ce que la pierre philosophale est en physique.

CHAPITRE XC.

Grande disette.

C'est pendant l'hiver de 1794 que la disette de la viande s'est fait sentir à Paris. On vit affluer à-la-fois et en même temps dans les boutiques des bouchers, les femmes de ménage, les cuisinières, les domestiques, etc. La livre de bœuf s'éleva tout-à-coup depuis dix-huit sols jusqu'à vingt-cinq sols. Les citoyens

citoyens murmuroient et ne songeoient pas encore que la consommation de cette denrée par une armée de douze cent mille hommes, jointe à l'extrême rareté des fourrages et à la guerre de la Vendée, occasionnoit ce surhaussement de prix. Depuis lors les envois de bestiaux à Paris diminuèrent insensiblement. Les manœuvres de la malveillance en augmentèrent aussi la pénurie. A cette époque, la commune sanguinaire fit placarder presqu'à chaque porte de maison cet arrêté trop mémorable qui réduisoit chaque bouche à une livre de viande par décade ; et les membres des comités révolutionnaires furent autant de docteurs Sangrado qui modérèrent impitoyablement tous les appétits. Combien de mères de famille j'ai vu pâlir, et essuyer leurs larmes à la lecture de ce sinistre mandement sur le jeûne universel ! Derrière la foule des nombreux lecteurs, une marchande de choux, sa hotte sur le dos, s'écrioit

d'un ton dolent : *Ils sont partis, les bœufs, ratissons-nous les boyaux !* Cependant on voyoit arriver de la province des bandes de vaches laitières ; les dévorateurs du peuple commençoient ainsi l'exécution du pacte de famine, et ils travailloient rapidement à anéantir la reproduction des espèces. Déjà les précurseurs de l'armée révolutionnaire, semblables à des loups affamés, parcouroient les campagnes en dardant des yeux étincelans sur les fermes et les métairies. Ils s'y précipitoient armés de fourches et de baïonnettes, empoignoient les moutons, les volailles, incendioient les granges, délioient les bœufs dans les étables à la face des propriétaires, et vendoient leurs larcins à d'infâmes spéculateurs. Ces atroces brigandages firent disparoître subitement le beurre et les œufs. Dès neuf heures du matin, la Halle, jadis ce vaste et riche dépôt de toutes les productions de la nature, se trouvoit dégarnie. Bientôt il

se forma de longues files de femmes qui, depuis minuit, bravant l'inclémence de l'air, attendoient patiemment chacune leur tour pour conquérir, au péril de leur vie, trois œufs et un quarteron de beurre. La cavalerie et la force armée des sections, détachées par les animaux ravissans des comités révolutionnaires, augmentoient le tumulte et le désordre. Que de femmes enceintes (l'on a eu depuis plus d'égards pour elles; et elles prennent leur tour avant tous les autres expectans) ont été victimes de ce malheureux temps! Que de précieux gages de l'amour conjugal ont été étouffés dans leur germe et anéantis à la source de la vie! Oh! quel homme sensible a pu voir sans pleurer de douleur, des milliers d'individus de l'un et de l'autre sexe poursuivre, en courant dans les avenues étroites de la Halle aux boucheries, les porteurs qui, courbés sous le poids énorme de moitiés de bœufs, couroient eux-mêmes pour

n'être pas assaillis par la foule qui se ruoit sur eux, et sembloit dévorer des yeux la viande crue ! Quels cris déchirans se faisoient entendre de toutes parts ! Le chagrin assombrissoit tous les visages ; on maudissoit la vie et les exécrables inventeurs de la famine : cependant on voyoit les gendarmes faisant courir au galop leurs chevaux entre les étaux qui n'ont point trois pieds de large ; ils culbutoient le monde, multiplioient les accidens sous prétexte de les prévenir, et favorisoient par une astucieuse tactique les plus honteux trafics. Des scélérats aux appointemens de la commune faisoient ranger les femmes à la file ; mais tandis qu'elles attendoient leur tour en grelotant de froid, des porte-faix, formant de leurs larges épaules un rempart impénétrable devant les boutiques, enlevoient les bœufs entiers, et quand le partage du lion étoit fait, les femmes rangées deux à deux n'avoient point avancé d'un pas,

et se retiroient par centaines les mains vides.

D'un autre côté l'on se jetoit sur le poisson qui se vendoit à l'enchère aux marchandes ambulantes. Ce poisson étoit corrompu ; la disette du beurre en avoit suspendu le débit ; la famine lui redonnant de la valeur, il causa de graves maladies.

Au quai de la Vallée, on vendoit l'agneau 15 francs la livre ; la vente s'en continua long-temps avec une scandaleuse profusion. Les paysans circuloient alors dans les rues avec des paniers de volailles au bras. Les Parisiens achetoient à l'envi les poules et les poulets, que faute de grains mis en réquisition il n'étoit plus possible d'élever dans les campagnes. Cette abondance factice d'une denrée qui ne fut jamais que le partage de la richesse, dura peu, et fit place uniquement aux herbages. Ce que l'on appelle légumes secs, tels que riz, lentilles, haricots, étoit amon-

celé dans les magasins militaires ; et l'on regardoit comme une félicité, la découverte d'un litron de cette denrée que plus d'un ménage se vit réduit à manger à l'eau pure.

A cette désolante pénurie de subsistances se joignoit la difficulté plus désolante encore d'avoir du pain. Dès deux heures du matin, les femmes se rangeoient deux à deux sur une longue ligne, que le peuple désigna depuis sous le nom de *queue*. Les jeunes filles n'étoient point les dernières à se mettre en rang. Leurs propos agaçans, leurs ris immodérés se faisoient entendre de loin, et réveillèrent plus d'un adolescent. L'obscurité de la nuit, les portes des allées entr'ouvertes à propos, favorisèrent des tête-à-têtes adroitement concertés, et la luxurieuse audace de la jeunesse qui ne sait point aimer. On voyoit aussi des hommes sexagénaires, des valets, des garçons de boutique, qui, s'arrêtant sur chaque rang, fai-

soient le signalement des visages et choisissoient leurs dulcinées. D'autres plus déhontés, se ruoient en taureaux sur les femmes qu'ils embrassoient toutes l'une après l'autre. Rien n'étoit sacré pour leurs mains complices visibles de leurs fougueux desirs ; et voilà comme ces rapprochemens dangereux achevèrent de pervertir la morale et d'éteindre toute pudeur. Les sentimens de fraternité s'anéantirent aussi dans tous les cœurs. Chacun se fit une maxime de se préférer ouvertement à son semblable. La ruse devint une qualité commune à tous les esprits. Les derniers de la file surent se faufiler aux premiers rangs. Bientôt les femmes luttèrent de force contre les hommes. Leurs caractères s'aigrirent par la résistance des plus forts. Toutes devinrent plus irascibles ; toutes contractant l'habitude de jurer, on ne distingua plus leurs voix enrouées par les cris de la colère, d'avec celle des charretiers.

Aux débats scandaleux succédoient des intervalles de silence, on entendoit alors les vagissemens des enfans, et les cris d'autres plus âgés qui demandoient du pain. Ah! que je plaindrois l'être insensible qui n'auroit pas été ému de ces cris!

A-peu-près dans ce même temps, on remarqua que d'autres queues se formèrent pour l'huile, le savon et la chandelle. Au mois de mai il y en eut une qui, commençant à la porte d'un épicier du *Petit-Carreau*, s'alongeoit jusqu'à la moitié de la rue Montorgueil. Les ouvriers, l'air morne et les yeux fichés en terre, comptoient en gémissant, les heures qu'ils perdoient sans travailler.

Le renchérissement subit et excessif de la main-d'œuvre fut le fruit de la loi homicide du maximum. L'exécrable commune avoit basé sur cette loi son plan de famine universel; mais pour mieux masquer son projet aux yeux du

peuple crédule, elle fit, au moment de sa publication, placarder une affiche par laquelle tout marchand boucher ou épicier qui renonceroit à son commerce, seroit réputé suspect et arrêté comme tel.

Cette loi féroce aggrava le mal; tout disparut, et le marchand pour s'indemniser de ses pertes, et sur-tout des pillages de beurre, de sucre, de café, et des confiscations arbitraires des commissaires aux accaparemens, firent colporter en cachette leurs marchandises dans les maisons des particuliers, qui les achetèrent à tout prix.

Telle fut en 1794 la situation en denrées de cette ville populeuse, où régnoient jadis la paix et l'abondance, qui font chérir la patrie.

L'année 1795 ne fut pas plus heureuse que la précédente. On vit dès le commencement de l'automne s'établir à chaque coin de rue des mercandières qui commencèrent par vendre la livre

de viande 25 sols, et qui, au mois de ventôse, en demandoient 3 liv. 10 sols; encore eurent-elles le soin de la dégraisser pour faire du suif.

Des préposés de l'ancienne commission ont donné naissance à cet odieux commerce. Au moyen du droit de réquisition et dépréhension dont ils étoient investis, ils achetoient de la viande au prix du *maximum*, puis la revendoient aux détaillans, à un prix exorbitant.

Le même brigandage s'est observé depuis sur les autres denrées, ce qui, joint à l'agiotage de l'argent, des montres et autres bijoux d'or par les courtiers (1), sur le carreau même de la Halle, contribua singulièrement au discrédit des assignats.

A tous ces malheurs le froid vint encore se joindre; depuis deux ans, la

(1) Grand nombre de ces honnêtes sans-culottes furent arrêtés pour avoir vendu des montres de cuivre doré, qu'ils négocioient comme de l'or pur.

capitale se chauffoit au jour le jour. Le charbon étoit extrêmement rare; on a remarqué la singulière exactitude de n'en faire venir qu'un seul bateau à la fois dans chaque port. Il falloit passer trois nuits, pour obtenir son tour par numéros. Le bois s'est vendu à mesure que les débardeurs le retirèrent de l'eau. La rivière, subitement enchaînée par les glaces, en causa la disette totale, et l'on n'eut plus d'autre ressource que celle de couper les bois de Boulogne, Vincennes, Verrières, Saint-Cloud, Meudon, &c. Des sangsues sorties de la fange des cavernes à voleurs, profitèrent du malheur public pour se gorger aussi d'or et d'argent. Ils vendirent 400 francs la corde de bois; et l'on vit alors des nécessiteux scier dans les rues leurs bois de lit pour faire cuire leurs alimens, et s'empêcher de mourir de froid. Des vieillards revenoient des forêts, le dos courbé sous des fagots, et rappeloient la fable

TAYLOR INST. OXFORD

de-la mort et du malheureux. Les fontaines étoient gelées; les porteurs-d'eau des quartiers éloignés de la rivière, forcés d'aller au loin en puiser, la firent payer 15 et même 20 sols la voie; les citoyens, indignés de cet impôt, se firent tous porteurs-d'eau, et lorsque les réservoirs des fontaines publiques furent dégelés, les queues s'y formèrent aussi, et l'on y disputa son tour.

CHAPITRE XCI.

Palais-Egalité, ci-devant Palais-Royal.

Ainsi que la corruption du plus beau fruit commence par une pourriture légère, de même le Palais-Royal est la tache qui a corrompu nos mœurs modernes, et propagé la gangrène.

Je ne traverse point ces longues galeries, sans voir l'ombre qui, du même lieu où son aïeul avoit donné, ainsi que

le dit Voltaire, le signal des voluptés, donna le signal de toutes les intrigues ambitieuses, de tous les crimes atroces, et qu'on peut regarder comme le fondateur réel des échafauds de Robespierre, et du régime sanguinaire qui a tout à la fois opprimé et avili la nation; car sa stupeur et son silence pendant dix-huit mois de forfaits, sont, comme je l'ai dit ailleurs, plus épouvantables à la réflexion du philosophe, que la dissolution physique d'un monde.

J'y suis, sous ces arcades, serres chaudes de toutes les plantes empoisonnées qu'on a pris soin de semer dans tous les départemens: voilà le foyer des cabales et des discordes civiles! voilà le temple où l'agiotage dévore la fortune publique, et condamne à la faim des familles entières, réduites au plus affreux dénuement par un trafic solennel et meurtrier! les voilà, ces audacieux spoliateurs de nos dernières ressources! les voyez-vous marcher par

bandes, la tête haute, le regard effronté, toujours cure-dent à la bouche, et la main au gousset pour faire résonner leurs louis? Ils ont le teint vermeil et le ventre rebondi : le sourire de l'ironie est sans cesse sur leurs lèvres ; ils bravent le regard de l'homme de bien, et les patrouilles qui les séparent sans les diviser ; ils se rejoignent en groupe comme des globules de vif-argent ; ils vont, viennent, s'accostent, se divisent par pelotons qui un instant après font masse ; celui qui se trouve au milieu, donne le mot d'ordre : c'est un signe, un geste, un demi-mot, qui change à toute heure, et soudain ils se passent le cours du louis, crayonné rapidement sur un chiffon de papier.

La voilà, cette armée ennemie que soudoie et qu'entretient le cabinet britannique! Les guinées ont ravagé notre papier-monnoie, et ont attaqué le crédit public.

Sous le perron de la rue Vivienne

sont les brigands subalternes, qui exécutent les ordres des chefs avec une ponctualité non moins étonnante que leur adresse à saisir les moindres nuances du commandement.

Leur costume est assez uniforme : c'est un bonnet de poil à queue de renard. Hercule, le plus fort des hommes, se couvroit de la peau du lion, qui est le plus fort des animaux ; ceux-ci, qui sont les plus fripons et les plus rusés, s'affublent de la peau du renard, qui est le plus astucieux, le plus voleur, le plus carnassier entre les bêtes.

Ils sont en veste, ont des bottes sales, des cheveux gras ; leur mine patibulaire, leur bouche livide, sardonique ; leurs yeux qui attirent les porte-feuilles, sont mobiles et clignotans comme ceux des singes qui s'étudient sans cesse à voler sans être apperçus : leur langage est moqueur ou obscène.

Ils se tiennent près des tavernes qui leur servent de repaires ; ils s'y enfon-

cent, et puis reparoissent ; ils vont tendre leurs filets dans des coins obscurs, puis sortent précipitamment pour donner l'éveil à leurs complices.

A la porte des spectacles, ils n'y entrent jamais ; ils ne lisent pas plus les affiches qui sont sous leurs yeux, que les arrêtés du directoire et des autorités constituées : on diroit que les loix ne les regardent pas, tant ils sont calmes et froids dans leur inobservance ou leur violation.

Ils boivent souvent, mais peu : la soif de l'or tempère en eux la soif du vin, et leur sobriété n'est pas une vertu, mais une attention à ne point perdre de temps.

Les femmes se mêlent parmi eux, et font le même métier ; elles y mettent plus d'astuce encore, lisent les chiffres beaucoup plus vîte que les hommes : la souris qui enlève une miette de pain, et qui se renfonce dans son trou avec la rapidité de l'éclair, voilà leur image :

on n'a pas besoin de leur parler, elles devinent.

Ce n'est point là que l'on vole les porte-feuilles : on y pompe, comme par une force attractive, ce qui est dedans, et d'un ton si simple et si miséricordieux, que ces agioteurs semblent, en vous volant, vous avoir rendu un service.

Reportez vos pas sous les galeries qui conduisent au théâtre de la République, vous appercevez à la suite l'une de l'autre, des boutiques de filles qui tiennent des déjeûners et des soupers froids : là on entre, là on sort sans dire mot; on est servi en montrant l'assignat. Des courtiers, des maquignons, des coureurs de vente fument, ruminent, boivent dans ces antres silencieux : personne n'y parle, et les plus grandes orgies y sont, pour ainsi dire, muettes.

Des ruisseaux d'urine coulent auprès; les avenues sont ténébreuses et

froides ; le libertinage y a pris je ne sais quelle forme glacée, qui paroît avoir son code et ses motifs.

Non loin (et dès qu'on apperçoit un peu de jour), des garçons perruquiers donnent des espèces de leçons publiques, et enseignent à leurs maîtresses à crêper des perruques de femmes. A côté d'une poupée coiffée en cheveux d'or, pendent des andouilles et des jambons.

Tout à côté, des milliers de bouteilles de vins fins, de liqueurs de la Martinique, exposées sur des gradins, présentent aux regards des passans l'orgueilleuse étiquette. Au moment que je parle, deux cents bouteilles posées sur une planche mal affermie, sont tombées sur d'autres bouteilles, et le vin du Cap a mêlé ses flots à ceux de la crême des Barbades. Le sol, profondément imprégné, a chassé à cent pas à la ronde la mauvaise odeur du lieu.

Tel qui buvoit jadis modestement de la tisanne, quoique agioteur secon-

daire, avale aujourd'hui et ne savoure que le Champagne et les autres vins délicieux sortis de la cave des émigrés, et qu'ils ne boiront plus.

Les morceaux fins, les pâtés de perdrix, les cerises au petit panier, les pois dans leur primeur, les hures de sanglier, voilà les bons morceaux des marchands d'argent, des brocanteurs, qui, dans un espace de six cents pieds carrés, trouvent leur table, leur promenade, leur domicile, leur jouissance, leur fortune, et l'aliment éternel de leur travail monstrueux.

Le cours du louis, dont ils sont les maîtres, se trouve enregistré d'heure en heure sur la couverture des pâtés. Vous avez lu 1000 livres; vous repassez, l'étiquette vous offre 1500 liv.

Les boutiques de bijoutiers, toujours nombreuses, sont resplendissantes, comme s'il n'y avoit ni misère ni infortunés. On ne voit que des chaînes de montres, moitié perles, moitié dia-

mans, qui pendent parmi les montres à quantième. Ceux qui n'ont tout juste que pour acheter un pain, regardent ces bijoux précieux, qui ne sont séparés de leurs mains que par un verre transparent, et ce fragile rempart est religieusement respecté.

Les marchands de draps font descendre du plancher au sol de la boutique, toutes les étoffes ondulées, qui contrastent avec les mises ignobles et sales des passans: on diroit que ces marchandises ne sont plus pour les Français, et qu'on va les embarquer pour la Turquie. On les contemple à-peu-près du même œil que les tableaux du Muséum. Ces étoffes sont sous votre main, vous pouvez les toucher; personne ne semble les garder, et les maîtres sont dédaigneux lorsqu'il s'agit de vendre.

Des boutiques plus resserrées, mais non moins riches, vous offrent des superfluités brillantes: ce sont des bagues qui sont à deux faces; c'est une fleur de

souci ou une pensée, ou un amour qui tient un fil, un oiseau qui vole; ce sont des firmamens de pierres étoilées, des présens d'amitié; des boucles d'oreilles en fleurs, en filigrammes; des boîtes d'or, des étuis d'or, des médaillons d'or, beaucoup de glaciers d'argent avec leurs cuillers; des coupes d'argent de forme antique, avec leurs manches en ébène.

Et tout en admirant cette riche clincaillerie qui annonce que l'or existe encore et n'est point totalement disparu (car les trois quarts et demi de la cité pourroient en avoir perdu le souvenir), l'odeur des ragoûts exquis monte en vapeur légère au travers des soupiraux; les buffets sont chargés de fruits, de confitures, de pâtisseries, et l'on dîne-là à toute heure, de même qu'à la cour des potentats allemands, au son des instrumens et des cors-de-chasse, embouchés par des filles qui ne sont pas des nymphes de Diane.

Des tripots de jeu soutiennent des

boutiques de filles qui vendent des modes, des jarretières, des houpes, de l'eau de lavande, des cadenettes, de la cire à cacheter : à côté, un libraire où l'aristocrate chagrin, le frondeur de constitution, recommence journellement ses éternelles lamentations. Les plus énormes sottises se débitent au milieu des livres qui ont préparé la révolution, et à côté des ouvrages qui maintiennent la liberté ; mais le libraire ne vend ceux-ci qu'à regret.

Les anti-républicains y déclament sans cesse contre ce qui s'est fait et ce qui se fera. La république ne les apperçoit pas, et marche au milieu de ses triomphes (1).

Que d'appâts sans cesse tendus à l'adolescence, à l'homme blasé !

Les tableaux sortis des cabinets cu-

(1) Les représentans du peuple sont condamnés aux outrages, aux calomnies des journalistes, ainsi que les Anglais se sont condamnés aux voleurs de grands chemins ; le tout pour

rieux, les gravures libertines, les romans érotiques, servent d'enseignes à une foule de prostituées logées aux mansardes. Leurs filets sont à dix pieds de la jeunesse ambulante, oisive et déjà desséchée dans sa fleur.

Je n'ai voulu peindre que les galeries. Au-dessus des boutiques et des mansardes, sont les académies de jeu, où toutes les passions et les tourmens de l'enfer sont rassemblés.

Presque tous les mouvemens qui ont troublé Paris, ont pris leur origine dans les réduits du Palais-Egalité. C'est dans ce lieu infernal que les plus grands ennemis de la France ont ourdi leurs trames; et un foyer d'impureté tel que celui-ci, s'il devoit subsister longtemps, suffiroit à miner la république

---

éviter un plus grand danger: la licence de la presse prouve sa liberté.

Je suis brave, dira quelqu'un; j'affronte les poignards. Ce n'est pas assez, il faut savoir braver la calomnie.

la plus robuste. Le génie républicain ne pourra s'asseoir un jour que sur ses ruines, c'est-à-dire, lorsqu'il sera transformé en un édifice nouveau et utile à la chose publique.

Ce palais a ses phases, et non moins changeantes que celles de la lune. Dès que le jour tombe, toutes les arcades s'illuminent subitement, les boutiques deviennent resplendissantes, et les bocaux des joailliers jettent au loin une grande clarté. La foule devient plus nombreuse, et sort ainsi du jardin du commerce, car on pourroit ainsi l'appeler.

C'est l'instant où les académies de jeu s'ouvrent malgré toute la sévérité des loix de la police, et tandis que les grands escrocs taillent dans les salons, les petits travaillent dans les fréquens passages qui communiquent dans les rues adjacentes, et qui servent d'échappatoires aux filous et aux agioteurs qui abondent.

Autrefois

Autrefois c'étoit l'instant où les étrangers et les curieux alloient admirer dans les appartemens secrets du duc d'Orléans, des figures obscènes de l'Arétin exécutées en cire, grandeur de nature; c'étoit l'instant où le jeune homme abandonné à lui-même, alloit repaître ses yeux du spectacle de ce prétendu sauvage qui s'accouploit publiquement avec une femme de son espèce, à vingt-quatre sols par tête : et cet homme infâme, on le mit dans la même prison où étoient trente-deux représentans du peuple ! Là je l'ai vu ! Il en fut quitte pour quelques jours de captivité. Vos pas, sous les arcades, sont arrêtés par une fumée qui vous prend aux jambes : vous regardez; c'est la flamme de la cuisine des restaurateurs; et tout à côté des bals commencent dans les grottes souterraines. On apperçoit à travers les soupiraux, les rondes de filles qui sautent, qui ricanent, qui se ruent sur leurs cavaliers comme des bacchantes,

les cheveux épars. Là sont les groupes d'escompteurs de mandats, et qui grossissent insensiblement. Entre un *mayolet* en redingotte bleue, chapeau rond à poil, bottes cirées, son cure-dent à la bouche, il dit à demi-voix, *cinq et demi*; on lui balbutie deux mots; le groupe s'ouvre; il sort; il a gagné vingt mille francs; toutes les filles le suivent, le tutoient, folâtrent avec lui; il les claquette sur la croupe ou les pince légèrement; il s'envole, on ne le voit plus.

Cependant dans les salles de vente, le stentor a donné le signal. Les courtiers, les brocanteurs, les revendeuses à la toilette sont assis. On y vend à l'enchère les perruques de femmes, les pendules en lyre, les schals, les mouchoirs, les chemises, les lits à la duchesse. Un crieur promène sur des tables quadrangulaires, chacun de ces objets devant les enchérisseurs. Il s'égosille, il boit, il s'est formé une voix qui tient le milieu

entre la voix humaine et le mugissement du taureau ; les manœuvres des vendeurs sont telles qu'ils vous livrent toujours la marchandise la plus détériorée ; les brocanteurs font payer plus cher ceux qui ne sont pas de leur clique.

Les espions rôdent dans les cafés du second ordre, on n'y politique plus ; on boit silencieusement de la bierre comme les Flamands dans leurs estaminettes. Le goût de l'eau-de-vie, chez plusieurs, a remplacé le vin ; la godaillerie assise, qui boit au double et qui s'incommode, reproduit quelques tableaux de Van-Ostade ; on se porte aux lieux où l'on boit, et ces guinguettes sans air, sont l'endroit où j'ai eu plus de douleur à rencontrer l'homme qui s'y abrutit.

S'il existe sous les passages des trous de boutiques où des filles attirent par des œillades les passans, si l'on n'y voit que quelques rangées de paquets de poudre entremêlés de bocaux remplis de bou-

pes ou de cure-dents, et si dans d'autres boutiques de même espèce, qui ne sont guère plus richement fournies, on ne trouve d'autres marchandises que celles peintes sur l'enseigne, ou bien les hardes de ces demoiselles suspendues intérieurement par manière d'étalages, ces lieux sont au sérail, ce que les gargottes sont au restaurateur Méot. Il est de vastes salons, rendez-vous assidus de tous les hommes nouveaux engraissés de rapines, des fournisseurs des armées, des faiseurs d'affaires, des administrateurs de tontines ou de loteries, des professeurs de vols nocturnes, enfin des agioteurs en chef. Là, vous êtes servis au simple coup-d'œil. Le plat se porte sur la table en même temps qu'il est demandé; et comme tous ceux qui mangent sont cousus d'or, ils y mangent et y sont servis en rois, en princes, en ambassadeurs, en financiers.

Là, des cabinets particuliers s'offrent tout à la fois à la gourmandise et à la

luxure. Les glaces qui les décorent, multiplient aux regards d'un vieux satyre les appas de sa maîtresse, et tous les siéges y sont élastiques. Enfin il est un sallon particulier où l'on boit les liqueurs les plus fraîches, et l'encens s'échappe en petits filets nuageux des cassolettes. Là, on dîne à l'orientale; mais l'avare n'y entre jamais. Ces plaisirs ne sont que pour le prodigue; mais il y retrouve certains jours toute la pompe et la bizarrerie du repas de Trimalcion. A un certain signal le plafond s'entr'ouvre, et du ciel descendent des chars attelés de colombes et guidés par des Vénus; tantôt c'est l'Aurore, tantôt c'est Diane qui vient chercher son cher Endymion. Toutes sont vêtues en déesses. Les amateurs choisissent, et les divinités, non de l'Olympe mais du plafond, s'unissent aux mortels. Il fut un temps où le massage des Egyptiens y avoit lieu. On étoit massé par des mains féminines dans une étuve de vin;

mais cet acte salutaire à la santé, et qui favorisoit une utile transpiration, a cessé, quoiqu'il appartînt également à la propreté et à la volupté.

Vous pensez bien que ceux qui sortent de-là, sont étrangement scandalisés d'entendre retentir à leurs oreilles, le Postillon de Calais, le Messager du soir, le Miroir; ils s'embarrassent bien de la *lettre de Polichinelle*, de la *constitution en vaudevilles*, de la *pétition des galopins des deux conseils*. Les satires contre le gouvernement leur sont aussi indifférentes que tous les éloges qu'on en pourroit faire. Leurs dîners fins valent mieux que ceux des Directeurs. Ils sont étrangers à tout ce qui se passe hors du cercle de leurs plaisirs; tous les débats politiques n'attirent pas plus leur attention, que les découvertes de Lavoisier n'attirent l'attention des mauvais poètes. S'ils entrent dans une boutique, ce n'est pas dans celle du libraire qui vit de pamphlets

royalistes ; ils entrent chez les marchands d'estampes, chez le bottier, le confiseur, qui sont porte à porte, ou chez les bijoutiers, dont les devants de boutique sont tout brillans d'or et de diamans, de tabatières, de bagues énigmatiques. Leurs laquais oisifs s'enfoncent chez les vendeurs de saucissons, de pâtés, ou font quelques spéculations grossières sur les prétendus vins de cinquante-deux sortes : mais ces laquais ont beau vouloir imiter leurs maîtres, jamais ils ne feront, même en petit, ce que les agioteurs font en grand et avec des monosyllabes magiques.

Tel est le cloaque infect placé au milieu de la grande cité, qui menaceroit la société entière d'avilissement et de pourriture, si les scandales qu'il offre n'étoient pas resserrés dans un point.

La contagion funeste des jeux, les excès de la cupidité sous toutes ses formes, la licence des mœurs et des artistes ne s'étendent point au reste de la ville ;

et c'est une chose digne de remarque, que plusieurs quartiers semblent comme épurés par tous les vices qui bouillonnent au centre. Ce que j'y ai remarqué de plus affligeant que le libertinage qui tient à la chaleur du jeune âge; c'est que le blasphême et le cynisme, sont dans toutes les bouches et à tous les instans, qu'on s'en est fait un style, et qu'on n'y prend plus garde.

Mais c'est un grand scandale dans notre siècle, que ce langage brutal et dépravé qui a gagné preque tous les états, et qui depuis l'époque de la révolution, s'est fait un jeu des paroles les plus sacrées, et qu'on ne prononçoit autrefois qu'avec respect. Le saint nom de Dieu est employé à tous propos, non par impiété, mais par manque de décence et de gravité.

C'est peut-être pour avoir profané la langue, que nous avons perdu une partie de nos vertus; mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est de rencontrer

presque par-tout des troupes d'enfans sans règle et sans pudeur, qui jurent, blasphèment et scandalisent les oreilles chastes ou pieuses. Il est temps qu'on renouvelle le respect qui est dû à l'Être suprême. Autrefois on faisoit percer la langue à des blasphémateurs. Les vices brutaux ne sont pas aussi dangereux que les vices polis; mais l'enceinte du Palais-Égalité a le triste privilége de rassembler les uns et les autres.

On ne lisoit pas à Sodôme et à Gomorrhe les livres que l'on imprime et que l'on vend publiquement au Palais-Égalité. *Justine*, ou les *Malheurs de la vertu* est étalé sur des planches. Mettez une plume dans la griffe de Satan ou du mauvais génie ennemi de l'homme, il ne pourra faire pis. Vingt autres productions, moins abominables, il est vrai, car celle dont je parle a remporté le prix de la turpitude et du vice, sont là pour achever de décomposer ce qui

restoit de morale par instinct, dans le cœur de quelques jeunes gens.

Et les vendeurs et les acheteurs s'autorisent de ces mots qui nous ont tant trompés : Liberté, liberté illimitée de la presse.

Dans le coin de cette boutique, entendez-vous ce qui se dit ? on fait, à la lettre, des vœux pour l'armée de l'empereur. Elle va repasser le Rhin, reprendre en passant la Belgique et le Luxembourg, et se rabattant sur la Lorraine, la Flandre et l'Alsace, réduire la France au Nord, aux limites existantes du temps des Valois. La femme, la fille, la tante et la cousine du libraire ne doutent point de la victoire des trois rois coalisés, laquelle doit leur donner pour leur déjeûner du café, du sucre et de la cannelle à très-bon marché. On pleure la mort de Charette, et l'on attend tout du courage de Richer-Sérisi et de la plume de Babœuf.

Peu importe aux oisifs que Pitt ait

voulu faire de la France une seconde Pologne. Il n'y a plus de liberté dès qu'on ne peut plus assassiner la représentation nationale, et puisqu'il y a eu révolution, pourquoi n'y auroit-il pas contre-révolution jusqu'à l'entier rétablissement de la sainte démagogie?

Dans presque toutes les maisons se font des métiers qui n'ont pas de nom. L'analyse chimique ne parviendroit pas à décomposer les élémens divers de ces nouveaux trafics. L'esprit de l'homme est surprenant lorsque l'intérêt pécuniaire devient la base de ses pensées et de ses actions. Il y a véritablement de quoi sourire de cette ingéniosité mercantile. La tête de l'homme avide calcule tout-à-la-fois le temps, l'échange, les variations, et asservit, pour ainsi dire, le hasard d'une manière également hardie et précipitée.

Oh! que de talens perdus, lorsqu'ils s'exercent sur des intérêts particuliers!

Une observation que j'ai faite, c'est

qu'en me promenant sous ces arcades populeuses, j'ai été frappé de la ressemblance de plusieurs physionomies qui m'étoient connues et que j'avois vues dans mes voyages. Je croyois voir reparoître des personnes décédées.

Existe-t-il entre les hommes une force attractive ou sympathique qui vous reproduit les physionomies qui vous ont attaché le plus pendant le cours de votre vie? ou est-ce le produit d'une imagination qui ne se détache point de certains objets?

Il en résulte du moins qu'il y a des traits de famille imperceptibles, mais qui se lisent sur tous les visages, et si un jour on classoit les individus ressemblans, s'ils conversoient entre eux, ils découvriroient peut-être qu'ils appartiennent à une seule et même souche.

Alors on remarqueroit une sorte de concordance dans le son de la voix; un rapport dans le geste; des tics semblables, soit dans le clignotement des pau-

pières, soit dans le mouvement des lèvres, soit dans le parler par rapport aux vibrations de la langue contre le palais, soit dans la conformation du nez, dans le port de la tête, dans l'attitude, dans la vitesse ou la lenteur du marcher.

Si, dis-je, on s'avisoit de réunir ou de grouper des individus ayant ces signes caractéristiques de ressemblance, et s'il s'ouvroit entre eux une conversation soutenue, n'en verroit-on pas jaillir d'heureuses reconnoissances, et n'aideroient-elles pas du moins à retrouver les anneaux séparés des familles ?

Et c'est pour moi un grand plaisir que de me dire : voilà la ressemblance parfaite de tel que j'ai vu en Suisse. Voilà une tête qui est décrite dans Lavater. Cette femme me rappelle celle qui dansoit en Allemagne, et qui me tint stupéfait pendant deux heures. Voilà la laideur aimable de ma Ber-

noise. Celle-ci doit avoir infiniment d'esprit, car elle ressemble à ma causeuse de Moitié-travers. Ces figures qui passent sont toutes génevoises, et à quatre pas voilà un Basque.

Mais ce que je desirois, le voilà sous mes yeux, c'est le physionotrace, cette invention charmante qui offre aux curieux l'assemblage le plus varié et le plus nombreux des portraits des deux sexes. Je m'y attache en rêvant; et pendant ce temps, la foule me coudoie, elle me meurtrit le dos. Je me retourne et je classe tous ces individus dans des familles auxquelles j'ai donné des noms qui ne sont connus que de moi. C'est un nez d'une certaine tournure, et je me dis : son parent est à Spire. Cette demoiselle passe, et je me dis : elle ne sait point que sa sœur est à Lucerne.

J'aurois fait un assez bon espion au moral; mais cette manière d'observer a un côté fâcheux; c'est qu'elle vous donne des simpathies et des antipathies

trop promptes, trop rapides, et qui vous exposeroient à de faux jugemens. Heureusement que ces impressions passent; mais pour peu que la passion s'empare de vous, elles reprennent le dessus.

Si l'étude des physionomies sous les longs promenoirs du Palais-Egalité a son charme, elle vous dispose en même temps à une certaine misanthropie; car que de physionomies défigurées, et sur lesquelles l'origine céleste est presque totalement effacée! O douleur! la vraie physionomie de l'homme a fait place à des figures d'ogres et d'ogresses qui semblent prêts les uns à s'assommer, les autres à se percer, presque tous à se dévorer. L'accord majestueux qui règne sur le front de cette mère de famille alaitant ses enfans dans les plaines du Palatinat, est remplacé ici par une femme d'une taille avantageuse, il est vrai; mais son œil hardi s'élève contourné, et sa nudité indécente a fait tomber toute la beauté du modèle.

Il ne faut pas être un déchiffreur d'hiéroglyphes, pour deviner le but et l'emploi de toutes ces effigies grotesques dont les traits, l'attitude, le costume rappellent moins l'idée d'hommes sagement occupés, que de saltimbanques. Celle-ci s'est chargée d'attributs baroques, comme si elle avoit peur qu'on ne devinât point ce qu'elle est.

Je ne passe point près de ces autres figures sans me rappeler Briarée aux cent mains. Je mets les miennes sur mes poches.

L'on croit que ce bâtiment construit d'une manière hâtive n'est pas fait pour durer long-temps. Des réparations de toute espèce sont commandées par la nécessité, et les eaux, dit-on, minent cet édifice. Frêles mortels, il n'y a chez vous sur la terre que l'extravagance qui soit impérissable ! Son palais même qu'on a percé et repercé dans ses différentes parois, n'a pas la même solidité qu'ont nos folies; il tombera, ce palais,

et nos vices subsisteront peut-être encore.

Au milieu de ces arcades, au centre du jardin, est le lycée des arts. Il semble absoudre l'édifice de tout ce qu'on peut lui reprocher. Des assemblées décentes, des lectures utiles, le plus grand zèle pour l'avancement des sciences et des arts, des professeurs véritablement animés de l'amour du bien public; une foule de découvertes utiles ont été promulguées, encouragées et récompensées en ce local : et c'est de-là qu'on pourroit dire d'après Molière : Où la vertu va-t-elle se nicher ! Encore si le ferment corrupteur avoit pu se concentrer dans ce local ! Mais non, il s'est répandu et a infecté une grande partie des environs.

Oh ! quel méprisable rôle jouera dans l'histoire le peuple de Paris ! C'est lui qui a prêté une force immense au parti de Marat et de Robespierre, et de la commune rébelle; c'est lui qui a environné

les échafauds avec les démonstrations d'une joie féroce ; c'est lui qui est venu attaquer plusieurs fois la représentation nationale ; c'est lui qui s'est rallié pour l'assassiner le 13 Vendémiaire, et qui se récria beaucoup sur sa non-complaisance à se laisser égorger ; c'est lui qui a cru que ce dépôt sacré lui appartenoit, et qui l'a couvert d'outrages et d'humiliations ; c'est lui qui dans son ignorance profonde a toujours parlé de ce qu'il n'entendoit pas ; c'est lui qui a toujours été prêt à suivre l'étendard de la révolte, et qui stupidement passif devant des massacres journaliers, ne s'en vautroit pas moins le soir, dans les tavernes et les lieux de prostitution.

Indifférent à la gloire de nos armes, apprenant nos triomphes sans enthousiasme, comme étranger à la guerre et à la gloire nationale, il répète sans cesse les mêmes calomnies ; il a perdu ses anciennes graces, sans acquérir aucune vigueur ; il est devenu bassement

cupide sans être plus économe. Les grandes scènes de la révolution n'ont pu agrandir son entendement toujours étroit, toujours borné. Il se nourrit dans ses maisons des fables les plus impertinentes. Il est devenu si ridicule dans ses raisonnemens, que pour le punir il ne faut que le laisser parler, et il excite alors la pitié. Ingrat envers ses bienfaiteurs, il croit que le gouvernement n'est que pour le point qu'il habite, et que la république n'existe que dès qu'il lui plaît d'en adopter le nom. Jouet de tous les scélérats qui ont voulu se jouer de lui, il n'y a qu'une voix qu'il n'écoute pas, celle de l'homme de bien ou de l'homme sensé.

C'est sur cette masse combustible que le cabinet britannique avoit fondé ses plus grandes espérances. Nos ennemis avoient dit : Remuons ce peuple indocile, inepte et féroce, et nous en obtiendrons les plus grand succès. En effet, le poignard vingt fois levé par lui,

sur la représentation nationale, a failli accomplir le plus grand des attentats; il a tué FÉRAUD, et promené sa tête dans la salle des représentans du peuple. La convention a dû sa conservation, non au petit nombre de ses assassins, mais à leur profonde lâcheté. L'Angleterre y perdit ses guinées, et s'est apperçue trop tard que parmi les brigands européens, il y avoit plusieurs classes, et que les habitans de Paris, la plupart, il est vrai, la lie des départemens, étoient les plus mauvais comme les plus poltrons de tous. Aussi ce n'est que dans Paris que l'on a vu les clubistes à quarante sols, et les sectionnaires qui vouloient égorger le gouvernement pour le salut public. Apôtres de Marat, ou partisans de Capet, les uns plaçoient la restauration des choses dans le régime de Robespierre, et les autres dans la contre-révolution.

C'est enfin au Palais-Égalité que les chefs de ces deux factions tiennent

leurs assises; et s'ils avoient pu s'accorder, c'en auroit été fait de la république.

Le temps passé corrompt encore le temps présent. On y parle comme font les royalistes à Londres, et les partisans de l'anarchie à Rome; on suppose des revers, on dissout nos armées, on appelle la destruction du gouvernement, et c'est un jeu pour les gens à affaires, pour les agioteurs. Les journaux les plus audacieusement imposteurs, en accréditant tout ce qui peut donner de l'inquiétude aux bons citoyens, se font un métier de tromper les hommes crédules.

Voyez comme ils stipulent déjà pour les Anglais; comme ils parlementent en leur faveur; comme ils déclament plus haut qu'eux, pour que nos victoires soient atténuées à notre détriment. Ils n'ont pas la pudeur de voiler leur tiédeur pour leur pays; et c'est à nos rivaux éternellement jaloux de notre

puissance, qu'ils prêtent des argumens, en ne craignant pas de nous proposer les plus lâches sacrifices. Il faut que la paix nous fasse encore plus de mal que ne nous en a fait la guerre ; il faut abandonner nos conquêtes, parce que le sang des Anglais est trop précieux pour que nous osions encore le répandre. Qu'est-ce que tout le sang français versé? Il n'y a ni dédommagemens ni indemnités à prétendre. Cette guerre terrible doit aboutir pour le vainqueur à des bassesses, à des prières : il doit oublier qu'on a voulu lui ravir son indépendance ; et l'enthousiasme de nos soldats, l'amour sacré de la patrie, doivent fléchir devant les intérêts du négociateur anglais, qui nous accordera la paix en obéissant aux principes d'humanité, que nous offenserions en nous précautionnant contre le plus implacable ennemi de notre nation, et celui dont les ressentimens ont duré des siècles.

Tous ces folliculaires font de la morale quand il s'agit de contrarier le gouvernement ; ils parlent d'humanité, pour que toutes les chances restent favorables à l'Angleterre ; ils parlent de restitution, pour que tous les avantages passent dans le cabinet de S.-James. Celui de Vienne ne leur est pas moins cher ; c'est à qui exigera sa prépondérance. Sont-ils payés ? sont-ils insensés ? Non ; ils ont un besoin secret de fatiguer le gouvernement ; ils ont l'espérance de le dissoudre, et aucun d'eux ne daigne appercevoir quels seroient les terribles résultats de cette dissolution. Si nous étions vaincus, alors ils ne voudroient plus de la paix, parce que dans leur haine aveugle contre le gouvernement, peu leur importe la dignité de la république française. Nous sommes vainqueurs, il faut accorder à notre dangereuse rivale ce qu'elle n'exigeroit peut-être pas si elle avoit entamé notre territoire.

L'ame partagée entre l'étonnement et l'indignation, ne sait ce que c'est que cette nouvelle race d'écrivains qui favorisent de leurs plumes les puissances étrangères, et qui appellent sur leur patrie le malheur et la honte; le tout pour le triomphe de la diplomatie.

Ils feront désormais la paix ou la guerre; ils dicteront le traité de paix; ils le joueront à croix ou à pile.

CHAPITRE XCII.

Les bals d'hiver.

Aux bals de printemps et d'été, à ces bals déjà très-nombreux, ont succédé rapidement ceux d'hiver. C'est une autre teinte, mais il n'y a point eu d'interruption pour ces plaisirs: partout des salles de danse; car hélas! ce qui favorise l'oisiveté parmi nous, l'oisiveté qui ronge le Parisien (fainéant de son naturel), l'oisiveté qui le tuera avec

avec ses dix-neuf spectacles journaliers; le règne de l'oisiveté, dis-je, est aussi continu dans la grande cité que la basse fondamentale d'un orchestre d'opéra.

Après l'argent, la danse est aujourd'hui tout ce que le Parisien aime, chérit, ou plutôt ce qu'il idolâtre.

Chaque classe a sa société dansante, et du petit au grand, c'est-à-dire du riche au pauvre, tout danse; c'est une fureur, un goût universel. Ils dansent, les Parisiens, ou pour mieux dire, ils tourbillonnent; car rien de plus difficile pour eux que d'obéir à la mesure, et rien de plus rare parmi eux qu'une oreille musicale!

Sous le règne de la terreur les Parisiens, cois et tremblans, et n'osant pas même alors faire un *journal* ni arrêter une *charrette*, s'enfonçoient dans les spectacles ou dans les clubs et ne dansoient que dans les fêtes publiques, et quelquefois autour des échafauds: tout

à-coup tous les murs se sont couverts d'affiches nombreuses en style presqu'académique, annonçant des bals de toutes couleurs, et quelques-uns à si bon marché, que la servante peut y atteindre.

Pas une fillette qui ne trouve un galant pour la conduire à ces écoles de turbulence et de séduction. Un jeune homme refuse-t-il de les mener au bal, ou ne danse-t-il pas assez assidûment avec elles, elles l'éconduisent promptement et lui vouent une haine féminine, c'est-à-dire déguisée.

On danse *aux Carmes* où l'on égorgeoit; on danse *au Noviciat des Jésuites;* on danse *au Couvent des Carmélites du Marais;* on danse *au Séminaire Saint-Sulpice;* on danse *aux Filles de Sainte-Marie;* on danse dans trois églises ruinées de ma section, et sur le pavé de toutes les tombes que l'on n'a point encore enlevées : le nom des morts est sous les pieds des danseurs

qui ne l'apperçoivent pas, et qui oublient qu'ils foulent des sépulcres.

On danse encore dans chaque guinguette des boulevards, aux Champs-Elysées, le long des ports. On danse dans tous les cabarets où se refugie l'infanterie de l'agiot, qui après avoir trompé tout le jour les malheureux particuliers, fait encore là *échec et mat* à la fortune publique. Enfin on danse chez tous les professeurs de rigaudons, qui s'appellent artistes, à l'exemple des histrions.

Il y a pourtant cette différence entre eux et les professeurs modernes *d'entendement humain*, qu'ils n'ont jamais cherché à savoir si quand l'homme dansoit, son ame étoit alors dans son talon ou dans sa glande pinéale.

On réveille la nuit les ménétriers. On frappe, on sonne, on crie à leur porte, ainsi que l'on fait chez les accoucheurs dans les cas pressans. Eh ! vîte ! levez-vous ! accourez ! on vous attend. Le

ménétrier se frotte les yeux, jure. *Quel chien de métier!* dit-il; il se lève, il gronde, il s'habille; il va gagner six écus de six livres, sans compter trois bouteilles de vin dont il ne laissera pas une goutte.

Tous les joueurs de violon sont retenus trois semaines à l'avance; ils gagnent d'autant plus d'argent qu'ils vont long-temps. Aller long-temps, voilà le mérite par excellence; il faut aller toute une nuit, et que le poignet soit infatigable. Comment le violon a-t-il prévalu? Je ne sais pourquoi; mais il est couru, ce ménétrier, pourvu qu'il sache tenir l'archet jusqu'à quatre heures du matin; et c'est-là le fort du métier, que dis-je? de l'art! Le ménétrier enfin doit être fort du poignet, du bras! faire vibrer la corde.

Il est si important qu'il y a promesse, engagement par écrit: car l'on ne badine pas avec l'administrateur d'un bal! Le parjure violon qui manqueroit à sa

parole, qui tromperoit l'attente d'une *société* dansante, seroit plus en horreur que *Marat*, *Drouet* et *Babœuf*, et de plus seroit cité devant le *juge-de-paix*.

Il danse, le peuple souverain, il danse tous les jours! Il n'est donc pas déjà si mécontent? Et dans chacun de ces bals si renommés, il y a des salles de jeu, puis des buffets de rafraîchissemens, des illuminations d'un côté, de l'autre des parties ombreuses, des demi-jours favorables, enfin des ténèbres visibles, qui ne sont pas celles de Milton.

C'est à qui s'étudiera à tuer cinq à six heures en se mettant en branle. Mais dans le style des beaux bals, on y ressuscite le ton noble des anciens paladins, c'est le *cavalier* et la *dame*: tandis que dans les bals du peuple on dit: le citoyen et la citoyenne. On conçoit bien que les annonces pour les bals des élégantissimes, ne sauroient être rédigées que suivant l'idiôme aristocratique: c'est tout simple; et nos *inconce-*

vables, et nos *merveilleuses* ne sauroient entrer dans un bal de citoyens. Fi ! cela sentiroit la république : et il est convenu, et chez la femme du notaire et chez celle de l'épicier, que c'étoit-là un mot qu'on ne pouvoit entendre : une république danse-t-elle? On a vu un roi danser : Louis XIV, Louis XV, et les bals de la cour, qui les remplacera? Qui remplacera le menuet de la cour, où la danseuse archi-princesse tournoit le derrière à son danseur archi-prince, pour présenter le devant au roi de France? Oh ! que cela étoit majestueux !

Mais les deux cents bals et les bals de *Ruggieri*, de *Lucquet*, de *Mauduit*, de *Wenzel*, de *Montansier*, tous les bals de société, même les plus élégans, quoique pleins, s'effacent comme des gratte-culs devant les roses, à l'aspect du bal de l'*hôtel Richelieu*, qui rassemble un monde, un monde incomparable. C'est l'arche des robes

transparentes, des chapeaux surchargés de dentelles, d'or, de diamans, de gaze, et des mentons embeguinés ! Son entrée n'est permise qu'à une certaine aisance. Dans ce lieu enchanté cent déesses parfumées d'essences, couronnées de roses, flottent dans des robes athéniennes, exercent et poursuivent tour à tour les regards de nos incroyables à cheveux ébouriffés, à souliers à la turque, et ressemblans d'une manière si frappante à cette piquante et neuve gravure qui porte leurs noms, que je ne saurois en vérité la regarder comme une caricature.

Là, les femmes sont nymphes, sultanes, sauvages ; tantôt Minerve ou Junon, tantôt Diane ou bien Eucharis. Toutes les femmes sont en blanc, et le blanc sied à toutes les femmes. Leur gorge est nue, leurs bras sont nus.

Les hommes par contraste sont trop négligés. Ils rappellent quelquefois à ma vue ces laquais qui, dans l'ancien

régime, dansoient au salon une fois l'année, le jour du mardi-gras à minuit, vingt minutes avant le coucher des maîtres. Ils dansent d'un air froid, morose : on diroit qu'ils rêvent à la politique ; ils ne rêvent à rien, ou bien ils font des plans d'agiot.

Les femmes sont plus décidément au plaisir de la danse, mais sans trop d'abandon. Si l'on entend quelques paroles, elles sont rares, et ne sortent que de la bouche du *rigaudonier*, despote armé de son archet, qui affecte la grondérie et la mauvaise humeur, qui régente tous les distraits, au milieu de deux cents femmes dont la danse silencieuse est certes une singulière exception chez les Français. Elles se recueillent véritablement pour préciser davantage leurs mouvemens divers (1).

(1) Ce que j'ai vu de plus majestueux dans ma vie, de plus gravement solennel, de plus grandement ridicule, c'est le *menuet français*, dansé devant le *roi de France*. On n'entendoit

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les spectateurs soient, pour ainsi dire, mêlés avec les danseurs, et qu'ils forment comme des noyaux entre les différentes contre-danses, sans néanmoins les gêner. Il est rare en effet qu'une danseuse éprouve le moindre choc. Son joli pied tombe à un pouce du mien; elle s'élance, c'est un éclair : mais bientôt la mesure la rappelle au point d'où elle est partie. Semblable à une comète brillante, elle parcourt son ellipse en tourbillonnant sur elle-même, comme par un double effet de gravitation et d'attraction. Je m'avancerois encore un peu au-devant d'elle, sans craindre de toucher autre chose que son vêtement; j'ai senti presque son souffle, et sans l'effleurer.

Chacun est immobile sous le vent des

---

presque pas le pas des danseurs; un silence.... On ne peut rendre ce recueillement respectueux; j'en appelle aux témoins qui ne sont pas tous guillotinés. Pauvres humains !

danseurs; et les femmes, que l'on juge à haute voix, passent et repassent avec vélocité, comme indifférentes aux éloges; mais leur oreille n'a rien perdu de tout ce qui s'est dit sur leur compte. Leurs yeux qui semblent invariablement fixés sur leurs danseurs, ne s'échappent sur le cercle qu'avec une telle rapidité, qu'il faut étudier avec attention ce mouvement pour le saisir, et cependant elles ont tout vu.

Plus loin, ce sont des courtisanes en groupes séparés. Là, le mouvement est encore plus rapide; étincelantes de diamans, elles en agitent toutes les aigrettes aux lumières. Elles mettent dans leur danse une expression plus caractérisée: on voit bien qu'elles craignent de paroître trop lascives; mais le regard, le regard qui ne ment jamais les décèle. Elles ne peuvent, et ne pourront jamais imiter les gestes, les repos voluptueux, mais décens, des autres femmes. Aussi les discours autour d'elles acquièrent-

ils une sorte de licence qui n'existe point à trente pas de distance de ces groupes : ceux-ci, je vous l'atteste, ont payé un plus large tribut au parfumeur.

Tout-à-coup, à un certain signal, tous ces groupes se divisent ; les banquettes vides sont à l'instant occupées, et uniquement par les femmes. Quelle nouveauté annonce ce dérangement ? c'est un concert qui commence. Alors les femmes, que retenoit en dansant le desir de la supériorité sur leurs rivales, et l'attention qu'exigeoient les figures variées et multipliées des contre-danses, commencent à parler. Les hommes debout les dominent et les observent. Elles semblent s'être placées là pour recueillir les hommages dus à leur légéreté. On distingue celles qui ont mis des bagues aux doigts de leurs pieds, celles qui portent un vêtement étroit, couleur de chair, et si étroit, qu'on peut gager qu'il n'y a pas de chemise sur la peau.

Un bourdonnement confus étouffe le concert; les sarcasmes, qui ont remplacé parmi nous l'ingénieuse épigramme, circulent. On maudit tout haut le gouvernement, lorsqu'il est doux et humain, et l'on respectoit le gouvernement tyrannique et sanguinaire. Les silences alors ne sont observés que quand *Rhodes* s'efforce de tirer de son violon des sons aussi attendrissans que ceux d'Orphée; mais ce n'est pas encore *Viotti*. Les palissades rangées autour de chaque banquette (je veux dire les hommes, autant vaut), les palissades, dis-je, se livrent alors à mille déclamations contre tous les gouvernans; ils tâchent de déchaîner contre eux la défaveur, le mépris et le plus souvent la haine publique. La région du bal devient l'antre de la calomnie; mais plus insolente que malicieuse, elle dégénère en platitudes, en torrent d'invectives grossières, et bientôt elle éloigne même jusqu'aux curieux. L'un dit

à son voisin : Toutes ces femmes que tu vois; — Eh bien? — Elles sont entretenues par des députés. — Tu crois? — Celle-ci aux yeux vifs, à la taille svelte; c'est la maîtresse de *Raffron*. Cette demoiselle, la gorge nue et couverte de diamans, c'est la sœur de *Guyomard*; on a payé sa dernière motion avec les bijoux de la couronne. — Cette belle blonde élancée, c'est la fille cadette d'*Isnard*, qui a mis de côté cent mille écus pour sa dot : on la marie demain. Il n'y a pas, vois-tu, un membre du corps législatif qui n'ait ici deux ou trois femmes, dont chacune des robes coûte à la république une partie de ses domaines.

Le concert est fini; commencent les soupers, où les femmes, qui n'ont plus la gêne des corps et des corsets qui les serroient autrefois à outrance, peuvent manger à satiété; elles s'en acquittent très-bien. Elles dévorent les dindes aux truffes, et les pâtés d'anchois : elles man-

gent pour le rentier, pour le soldat, pour le commis, pour chaque employé de la république ; et tout en dévorant, elles disent un mal affreux de la république. Il n'y a rien d'horrible comme le régime actuel ; si elles dansent, c'est pour le faire enrager ; car elles ont ouï dire que les deux conseils n'aimoient point les danses. Elles ajoutent qu'il n'y aura que le bal qui ne périra point en France. Tous les *écrouelleux* qui cachent leur menton dans leurs cravates, s'écrient : *paole victimée, cela ne peut pas durer.* Cependant les femmes qui maudissent cet épouvantable régime républicain, sont filles, sœurs, femmes de fournisseurs de la république : elles ne cessent de dévorer ; elles ne boivent plus de vin, à cause de la foiblesse de leurs nerfs ; mais elles avalent le kirschwasser, le marasquin et toutes les liqueurs des îles.

Autrefois les femmes, dans les bals, prenoient des rafraîchissemens, et tout

au plus quelques biscuits dans un peu de vin. La gourmandise aujourd'hui les domine, et je ne cesse d'admirer leur contenance ferme à table, et avec quelles graces franches elles satisfont leur strident appétit. Les perdrix froides font deux bouchées; les viandes disparoissent, et de grands verres d'eau rafraîchissent par intervalle leur palais brûlé par le feu des liqueurs.

Bruyans plaisirs, les femmes sont dans leur élément au milieu de votre tumulte ! Le contentement perce dans leur maintien, malgré leur déchaînement épouvantable contre le temps qui court: jamais elles n'ont joui d'une telle licence chez aucun peuple; la rudesse jacobite expire même devant les noncocardées. Elles ont dansé, bu, mangé; elles ont trompé trois ou quatre adorateurs de secte opposée, avec une aisance et une franchise qui feroit croire que notre siècle n'a plus besoin de la moindre nuance d'hypocrisie et de dissimu-

lation ; et qu'il est au-dessous de nous de pallier nos habitudes et nos goûts, quels qu'ils soient.

Bientôt je rentre dans le cercle, ayant bien saturé mes regards de toutes ces attitudes diverses, de tous les points de vue piquans et réellement neufs, car je suis statuaire et peintre dans mon cerveau : et voilà pourquoi il n'y a pas un seul tableau au Muséum que je ne refasse dans mon imagination. Ah ! pauvres peintres ! que vous êtes en général froids, monotones, sans esprit, et surtout sans invention ! que vous êtes bien nés pour peindre des calvaires ! Ah ! malheureux peintres d'histoire ! vous avez tué l'histoire. Et votre Wateau, non il n'a pas vu les bals, ou bien nos grand'mères étoient bien lourdes et bien gauches, en comparaison de leurs filles : il n'a rien vu, Wateau. Je compare toutes ces figures dansantes, parlantes et mangeantes à celles que j'ai rencontrées en divers pays ; et je me confirme

dans l'idée que les Françaises sont, de toutes les femmes, celles qui ont le plus de graces, même dans les fonctions qui en admettent le moins, comme manger goulument, regarder hardiment, parler hautement, et déclamer anti-républicainement.

Mais aussi je ne sais si l'on a vu dans aucuns temps et dans aucuns pays, une femme, au milieu des hivers les plus rudes, sans bas, sans autre chaussure qu'une légère semelle en forme de sandale, et simplement attachée par de légers rubans, laisser voir ses doigts des pieds ornés, ou plutôt gênés par plusieurs bagues ou anneaux; et l'ostentation seule lui fait certes dissimuler la gêne qu'elle éprouve en formant les pas de danse.

Qui croiroit, au milieu de ces bals, que la guerre est sur nos frontières, sur les bords du Rhin, de la Sambre, de la Meuse, au-delà des monts et sur toutes les mers! Que l'Europe conjurée, sou-

mise au fanatisme insensé, au dogme des rois, encore plus absurde que le dogme de la *présence réelle*, menace opiniâtrément la France, la république, la constitution, Paris, les bals et même tous les danseurs : personne ne songe à ces hostilités sanglantes, à ces majestés liguées qui veulent relever la dignité de leur trône sur les cadavres français.

Je vois même une foule de jeunes gens de 23 ans, embryon-bête-crates, qui ont mis leurs cravattes jusqu'à leur bouche, et qui dansent plus long-temps, comme enchantés de s'être soustraits (je ne sais comment) à la réquisition.

Quel bruit se fait entendre? Quelle est cette femme que les applaudissemens précèdent? Approchons, voyons. La foule se presse autour d'elle. Est-elle nue? Je doute. Approchons de plus près; ceci mérite mes crayons : je vois. Son léger pantalon, comparable à la fameuse culotte de peau de *monseigneur*

le comte d'Artois, que quatre grands laquais soulevoient en l'air pour le faire tomber dans le vêtement, de manière qu'il ne formât aucun pli; lequel, ainsi emboîté tout le jour, il falloit déculotter le soir, en le soulevant de la même manière et encore avec plus d'efforts; le pantalon féminin, dis-je, très-serré, quoique de soie, surpasse peut-être encore la fameuse culotte par sa coupure parfaite; il est garni d'espèces de bracelets. Le juste-au-corps est échancré savamment, et sous une gaze artistement peinte, palpitent les réservoirs de la maternité. Une chemise de linon clair laisse appercevoir et les jambes et les cuisses qui sont embrassées par des cercles en or et diamantés. Une cohue de jeunes gens l'environne avec le langage d'une joie dissolue: la jeune effrontée semble ne rien entendre. Encore une hardiesse de *merveilleuse*, et l'on pourroit contempler parmi nous les antiques danses des filles de Laconie;

il reste si peu à faire tomber, que je ne sais si la pudeur véritable ne gagneroit pas à l'enlèvement du voile transparent. Le pantalon couleur de chair, strictement appliqué sur la peau, irrite l'imagination et ne laisse voir qu'en beau les formes et les appas les plus clandestins, et voilà les jours qui succèdent à ceux de Robespierre !

Il en résulte néanmoins que toutes les femmes paroissent avoir absolument la même peau, ainsi qu'elles exposent au coup-d'œil les mêmes chevelures blondes. Eh ! malheureux, je n'idolâtre, moi, que les cheveux qui sont bruns ou noirs. Je sais cependant que sous cette décoration blonde.... Oh ! quand viendra la mode de la peau brune ou demi-brune ? car je suis pour les beautés plus ou moins africaines.

Mais quittons ces grands bals ; le fifre et le tambourin ne battent plus que machinalement ; les lanternes colorées fument et pâlissent. Sortons pour ren-

trer demain dans les bals bourgeois.

Hé bien ! qui s'en douteroit ? j'y ai là à deviner, mais beaucoup plus qu'ailleurs : le trait ressemblant y est bien plus difficile à saisir ; oui, infiniment plus de détails et de nuances, sous un premier aspect d'abord assez uniforme. La dissimulation, et la plus adroite, règne ici, parce que l'on danse sous le regard des mamans, des tantes, des oncles et des frères. Il faut que la fille trompe tous ces nigauds : elle y songe, elle y parvient. Dans ces bals, les mamans conduisent leurs filles, il est vrai, mais à-peu-près comme ces bonnes qui accompagnent de jeunes actrices jusques dans les coulisses, et le tout pour la forme. Ces jeunes personnes sont d'abord comme honteuses des pirouettes, des rigaudons et des entrechats qu'elles entreprennent ; mais ce pas qu'elles ont médité, qu'elles ont étudié, qu'elles ont répété si laborieusement en présence du maître, sera pour elles, à

ce qu'elles imaginent, le premier pas à la fortune. Elles dansent avec des intentions matrimoniales ; car elles visent toutes à épouser le plus riche du quartier. C'est ce qui sanctifie aux yeux des mamans le péché du bal. Le confesseur a perdu de son crédit ; mais il le reprend avec usure, quand il tolère le bal, et qu'il condamne et réprouve la république ; puis plus d'une fille pauvre a trouvé à se marier avantageusement, pour avoir fait preuve de cadence et de légéreté. Aussi les jeunes filles, ce que l'on n'avoit pas encore vu, vont-elles par-tout. Il n'y a plus de ce qu'on appeloit *des séducteurs*, depuis la grande facilité des mariages, depuis que le divorce est venu si complaisamment au secours de toutes nos fantaisies. On ne redoute ni le contrat ni l'engagement qu'on peut rompre, refaire et dénouer. On ne craint plus ces accidens, qui autrefois entachoient une famille pour un demi-siècle.

Ainsi les bals ont remplacé, pour les filles, les couvens : on alloit les voir à la grille, on va faire l'entrevue chez le maître à danser ; il est devenu tout aussi honnête et tout aussi commode qu'un peindre en portraits. Félicitez-vous, bonnes mamans ; et vous, augustes bourgeoises, raisonneuses boutiquières, aristocratissimes *notairesses ;* naguères le sermon de la paroisse vous ennuyoit ; maintenant vous avez la morale du Vaudeville, les vêpres mises en vaudevilles dans la pièce de *Santeuil* et *Dominique*, les vêpres chantées par Arlequin. Ce chant réjouit toute votre petite famille, et vous toutes les premières ; convenez-en. Le bal, après cela, vous paroît un lieu de décence, car tout est comparaison : vous n'y voyez aucun inconvénient. Oh ! ce n'est pas le moment de les condamner, ces bals ! ils facilitent les mariages. Je ne suis pas rigoriste assurément ; je ne veux pas empêcher les filles de se marier ; mais

ces bals du soir et prolongés dans la nuit, enfin ces bals où le fifre perçant et le tambourin résonnent, je vous en avertis, complaisantes mamans, favorisent bien des choses, et ne feront qu'agrandir les salles des Enfans-trouvés (1).

Les bals militaires se distinguent encore par une plus grande effervescence. On y entend, pour ainsi dire, le tumulte des camps et le cliquetis des armes. Les gestes, les pas des danseurs ont quelque chose de mâle, et l'on s'apperçoit à leur air martial qu'ils passeroient avec la même ardeur des bras du plaisir aux champs de la victoire : tous les mentons y sont nus, et les visages non efféminés offrent aux regards l'honorable moustache. C'est avec regret que nous avons vu ces braves défenseurs de la patrie environnés de ces fem-

(1) Le nombre des enfans trouvés s'est accru à Paris, depuis dix-huit mois, de près du double.

mes

mes sans pudeur, plus propres à les détourner de leurs devoirs qu'à les y porter, et qui par leurs appas dangereux, peuvent les rendre incapables de soutenir le poids des armes et les fatigues de la guerre. Femmes honnêtes et pudiques, chargez-vous de la reconnoissance nationale ! accordez votre main à ces guerriers, dont le caractère en général est toujours plus franc que chez les autres hommes.

Il est des bals pour tous les états ; les porteurs d'eau et les charbonniers ont les leurs ; je ne veux rien oublier. Dans des caves, même au fond de quelques allées, dans de sales cabarets ; au son d'un violon grossier, ou d'une rauque musette, tous les dimanches et toutes les décades (car le peuple chomme doublement), souvent même dans l'intervalle, les Auvergnats dansent à ébranler les planchers et à faire craindre les réparations locatives. Le lieu de la danse est éclairé ou par un lustre composé de

deux morceaux de bois en croix, où par quelques lampions rangés à terre le long des murs. Au milieu d'un nuage de fumée de tabac et d'odeur d'eau-de-vie, vous voyez s'élever et retomber sans cadence et sans mesure des danseurs inimaginables ; et tout à côté, sur de méchans bancs à moitié vermoulus, des groupes d'hommes et de femmes se barbouillent de gros baisers, si hideux qu'ils me font détourner la tête, et que je voudrois aujourd'hui les déloger de ma mémoire. Quelquefois le soulier à clou dans son élan écrase le lampion et asperge toute l'assemblée ; cela ne fait rien ; il n'y paroîtra ni aux bas, ni à la chaussure, ni aux cotillons ; le suif enflammé ne mord point sur le cuir tanné de ces *Vestris :* ils reprennent leurs bandoulières, et s'en vont, en se donnant pour rire de gros coups de poing.

Enfin j'ai vu des bals où des danseurs de profession, costumés en nègres, en

sauvages, en Chinois, en paladins, se faisoient grandement admirer, parce qu'ils n'étoient pas connus; mais ces subtils escamoteurs de renommée, j'ai su, moi, les reconnoître. Que n'ose point cependant l'amour de la gloire! je les ai surpris dans un bal de blanchisseuses, s'enivrant de l'admiration de vingt couturières : ainsi un comédien du troisième ordre, sifflé et resifflé, va représenter chez *Nicolet* ou *Ribié*, et y enlever des applaudissemens; il fait alors une bonne nuit.

Fameux danseurs de l'Opéra, est-ce vous qui avez tourné toutes les têtes de la cité? Sachez que vous comptez autant de lourds imitateurs qu'il y a de prétendans aux graces corporelles : mais si d'un côté l'on vous imite, célèbre *Vestris*, l'on entend les mêmes danseurs vouloir vous imiter en même temps, vous, *gosier-Garat*; on n'entend plus que caracouler vos perpétuelles caracoulades. Or, le *gosier-*

Garat est un instrument, dit unique, qui exécute des difficultés musicales, et de si grandes difficultés qu'elles en sont vraiment baroques. On dit que cela est admirable ; on s'y pâme ; et voilà ce que j'y ai trouvé de plus curieux. Dans ces bals, dans ces concerts, l'arbre du luxe, de l'opulence, fleurir au milieu d'une ville peuplée de misérables ; et c'est ainsi que l'on voit un superbe oranger qui s'élance d'une caisse peinte et remplie de fumier.

Parisiens, mes chers *Parisiens*, dansez ou allez à la messe ; allez à la messe ou dansez ; dansez même et allez à la messe en même temps ; mais pour Dieu ne politiquez pas : car quand vous voulez politiquer, vous tombez dans les piéges les plus grossiers qui vous sont offerts. Vous vous acheminez sur la foi de quelques scélérats vers toutes les horreurs de la dissolution anarchique. Dansez, je vous en supplie, dansez ; car il est impossible que vous ayez un autre

aractère qui vous conviénne mieux. Eh ! n'auroit-il pas mieux valu pour vous de danser et le 31 mai, et le 2 juin, et le 4 prairial, et le 13 vendémiaire !

Ensuite, crédules Parisiens, qui n'écoutez-vous pas ? Il y a moins d'ennui à voir danser que d'entendre un pot-pourri royaliste (1) sortir dans les lycées, de la bouche d'un littérateur qui se prodigue comme un chanteur ou comme un violon, et qui vend en personne sa rhétorique usée. Ainsi que le violon, il recommence sans cesse la même ritournelle qu'il débite depuis dix ans ; et il ne sentira pas même l'ennui qu'il distille.

---

(1) Pauvres déclamateurs, qui nous déployez sans cesse la robe ensanglantée de César (qu'Antoine ne montra qu'une seule fois au peuple romain), sachez qu'en politique le jour d'hier est un cadavre, et que le jour de demain est quelque chose; et que dans la personne de Louis XVI, ce n'est pas un homme que l'on a mis à mort, mais un gouvernement.

Vive donc la danse, mes chers Parisiens ! et de préférence à la triste et monotone littérature de nos redondantes académies, de préférence sur-tout à tous ces lieux communs d'aristocratie hébêtée et de royalisme extravagant. Que nos lycées, au lieu de nous distribuer des phrases si rebattues, ouvrent leurs vastes salles à la danse. Pesans duri-crânes, dont le style même ne danse jamais, taisez-vous : vous ne valez pas le violon qui nous met en joie, car vous attristez une brillante et nombreuse assemblée : faites place au tambourin ; et pour le mieux prouver, voici ce que le grave Montesquieu a écrit sur la danse : « La danse nous plaît par la légéreté, par une certaine grace, par la » beauté et la variété des attitudes, par » sa liaison avec la musique ; mais sur» tout elle plaît par une disposition de » notre cerveau, qui est telle qu'elle ra» mène en secret l'idée de tous les mou» vemens à de certains mouvemens, la

» plupart des attitudes à de certaines » attitudes ».

CHAPITRE XCIII.

Don patriotique.

C'est l'or et l'argent qu'on portoit de bon cœur sur l'autel de la patrie, pour subvenir à ses besoins. Un précis historique de tous les *dons patriotiques* faits depuis le commencement de la révolution, peut devenir le sujet d'un ouvrage propre à honorer la nation. Je n'en citerai qu'un qui mérite la préférence, parce qu'il est un des premiers qui ait été fait.

Il est dans Paris quelques sociétés d'artisans qui, réunis volontairement par l'amour du travail et de la piété, présentent l'image pure de cette vie cénobite, que depuis long-temps on cherchoit en vain dans les cloîtres.

Parmi ces établissemens on distin-

tinguoit celui des *Frères cordonniers* de la rue de la grande Trüanderie. Ces honnêtes et laborieux artisans avoient du produit de leurs travaux communs, formé le capital de 156,650 livres, dont le placement entretenoit parmi eux l'aisance et le fond des aumônes qu'ils faisoient. Ces excellens patriotes ont offert à l'assemblée nationale le sacrifice de leur petit trésor, en demandant seulement une pension pour les vieillards et les infirmes.

CHAPITRE XCIV.

Caricatures, Folies.

On a épuisé les caricatures sur tous les candidats; on a épuisé la calomnie sur tous les gouvernans passés, présens et futurs : la voix de la calomnie est toujours infatigable. Tout ce que l'esprit et la sottise peuvent dire ou imaginer, a été imaginé et dit. L'on peut dire que la calomnie est chez les Pari-

siens, ce qu'étoit le péché contre nature à Sodôme et à Gomorrhe : elle y a acquis le droit de bourgeoisie. Mais si les injures et les outrages ne sont point épargnés aux hommes en place, ils paient tous ces sarcasmes par le mépris le plus calme ; ils sont indifférens même aux écrits qui les défendent : comment ne le seroient-ils pas à ceux qui les attaquent ! on diroit qu'ils ont pris pour devise ce vers de ma composition :

Laissons-les bavarder, et gardons l'action.

Les cent trente-trois journaux chantent tous chacun à leur manière ; il en résulte l'effet que produit un orchestre trop nombreux et discordant : on ne peut plus rien distinguer ; c'est du bruit, et un bruit qui souvent fait rire. Il n'y a pas de rue où il n'y ait l'imprimerie d'un journal, et trois journalistes dans les mansardes, écrivant, ou plutôt découpant des colonnes de journaux, et ne taillant leur plume que quand on leur a avancé le mois. A force d'avoir

voulu élever la presse au-dessus de tout le reste ; à force d'en avoir voulu faire la magistrature suprême ; à force de la placer au-dessus des loix de la décence, de l'honnêteté, la presse est retombée à zéro : voilà le produit de la licence. Le bon qui se trouve dans les feuilles est perdu, parce qu'on a enveloppé du manteau de l'oubli le plus dédaigneux, toutes les feuilles périodiques : c'est qu'aucune d'elles n'a su se préserver d'une physionomie mobile, selon les événemens.

Les caricatures semblent vouloir les remplacer, et former une addition à la liberté illimitée de la presse. Les passans s'arrêtent en foule au-devant des marchands d'estampes, pour regarder les *incroyables*, les *merveilleuses*, la *marchande de merlans*, le *rentier*, la *folie du jour*, l'*anarchie*, le *danger des perruques*. Il faut dire, pour l'instruction des étrangers, que cette dernière estampe offre une femme courant à che-

val, et dont la chevelure et le chapeau s'envolent à-la-fois.

Ces peintures naïves de nos ridicules, de nos folies, de nos travers, de nos vices, n'excitent que le sourire passager d'un peuple volage qui s'étudie dans sa mise, qu'il varie à chaque instant du jour, à faire la charge même du ridicule dont on lui offre le fidèle miroir. Qui le croiroit ? l'estampe des incroyables a généralisé les oreilles de chien : c'est ainsi que les journaux ineptes, frondeurs du républicanisme, ont fait beaucoup de républicains.

A côté de ces caricatures, figurent en grand costume, les portraits de ces généraux, dont les noms inconnus se sont tout-à-coup couverts d'une gloire immortelle, et qui, généreux défenseurs de la France, ont, en la protégeant, sauvé l'Europe entière de l'horrible système d'oppression et d'esclavage que les rois avoient médité contre les peuples : leur concorde républicaine,

loin de la basse jalousie, ne les honore pas moins que leurs victoires. Charette fait nombre auprès d'eux; et il étoit donné à la générosité française de rendre hommage à ses talens en détestant son méprisable fanatisme. Les portraits du gros Louis et de sa fille sont encadrés et exposés comme les autres : ce sont des images et rien de plus aux regards du spectateur qui les achète s'il lui plaît, ou qui leur rit au nez, suivant sa fantaisie. On vous tire par la manche et l'on vous offre la Mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette, tragédies; cela ne vaut que quinze sous pièce, et personne n'en veut.

Mais ce qui frappe le plus, c'est la fainéantise du peuple. Le petit peuple travaille très-doucement. Ses bras daignent à peine faire le moindre effort. Son métier est devenu pour lui une espèce d'amusement. Le gros travail lui fait peur : le brancard est peu chargé, la hotte est légère. Il loue ses bras

comme par condescendance ; il veut dans une heure gagner le prix d'une journée entière ; il semble enfin, en travaillant avec l'insouciance la plus marquée, obliger encore le maître ou le bourgeois qui le paie chèrement. Au reste, les guinguettes, les spectacles sont remplis par lui de bonne heure. Oubliant le passé, tuant le présent, ne songeant pas à l'avenir, il va tous les jours aux promenades publiques ; il est sur les boulevards, sur les quais, les bras croisés ; il est dans les cafés, occupé d'une partie de billard, ou s'appesantissant sur un dé de dominos ; il y passe sa vie : il a presque honte du travail de la boutique. Enfin, grace à la multiplicité indicible de tripots, de billards, de salles de spectacles à bon marché, de cabarets, le Parisien est devenu l'homme le plus paresseux de toute la terre : on se demande : quel travail nourrit cette multitude oisive?

Il y a peu de jours, la taille des robes

des femmes illustres se dessinoit en cœur ; actuellement celle des corsets se termine en ailes de papillons dont le sexe semble vouloir en tout se rapprocher, et qu'il prend le plus souvent pour modèle. Hier c'étoient les chapeaux à la Paméla ; aujourd'hui les chapeaux à l'anglaise : hier elles se paroient de plumes, de fleurs, de rubans, ou bien un mouchoir en forme de turban les assimiloit aux odalisques ; aujourd'hui leurs bonnets prennent la forme de la femme de Philippe de Commines : hier leurs souliers élégans étoient chargés de rosettes et fixés au bas de la jambe avec un ruban artistement noué ; aujourd'hui une grande boucle figurée en paillettes leur couvre presqu'entièrement le pied, et ne laisse appercevoir que le bout d'un léger bouquet, dont la broderie vient finir sur la petite pointe du soulier : et que l'on ne croie pas que ce soit ici la caricature de nos illustres ; à peine est-ce une légère esquisse de

leurs folies, de leurs changemens variés à l'infini.

Quant à celles qui trottent, elles singent assez bien les premières quant aux bonnets, aux chapeaux, aux ajustemens ; mais elles sont toujours détestablement chaussées, non parce que leurs souliers sont plats, mais parce qu'ils sont mal faits et déformés; ce qui annonce qu'elles les achètent tout faits, et qu'une jeune fille prend souvent la chaussure de sa grand'mère. Mon œil ne peut guère s'accoutumer à les voir marcher sans précaution, et quoique retroussées jusqu'à mi-jambe, se crotter encore plus que les hommes. Dans ma jeunesse, les femmes marchoient sur le bout du pied, et l'étoffe de leurs souliers étoit intacte: l'humidité ne passoit pas la semelle.

Au moment où j'écris, les femmes ont la fureur des chapeaux de paille, des aigrettes de paille, qui remplacent les plumes triomphales.

Las de courir tout Paris pour charger ma palette, veux-je entrer dans un café, j'entends chacun se plaindre d'être ruiné par la révolution; et ceux qui tiennent ce langage ne font rien et passent leur vie au café; mais c'est un ton: il faut être ruiné par la révolution; et celui qui avoit vingt pistoles de revenu, veut vous faire accroire qu'il avoit vingt mille livres de rente. Chacun appelle la paix à grands cris, et personne ne se réjouit de nos étonnantes victoires. Le bourgeois qui a lu l'histoire romaine, n'est pas plus touché des grandes actions de nos généraux que d'un roman. Il se baissera pour vous dire mystérieusement à l'oreille: *Bonaparte va passer le Rubicon et imiter César.* Où a-t il pris cette grande idée? en causant avec son voisin, à la messe, où il va non pas par croyance, mais à ce qu'il imagine, pour faire enrager la république.

Il plaint les prêtres; parle de sa mi-

sère, de ses incommodités, qui toutes viennent de la révolution : tout ce qui arrive de fâcheux sur terre n'a pas d'autre source. Sa femme, sa fille sont attaquées de maux affreux d'estomac, c'est aux queues qu'elles ont amassé ce mal ; c'est à la suite du long jeûne, imposé il y a deux ans par Boissy-d'Anglas. Ne croyez pas cependant qu'il lui en veuille ; il lui a pardonné ce dur carême ; il lui a rendu sa confiance, parce que Boissy-d'Anglas lui promet pour Pâques prochain les œufs rouges à la royale.

Le refrein éternel, c'est le malheureux sort des rentiers. Les mendians de métier sont de pauvres rentiers ruinés ; la république ne trouveroit jamais dans ses ressources de quoi payer, je ne dis pas le principal, mais même les intérêts de toutes les rentes soi-disant appartenantes aux prétendus rentiers ; et voilà comme s'atténue l'intérêt que doit inspirer à l'homme sensible la position

de quelques-uns de ces honnêtes créanciers de l'état.

Enfin tout est devenu rentier. Le vieux carrosse démantibulé, tiré par des haridelles attachées avec des cordes, ayant pour conducteur un cocher et un postillon en souquenilles, et dont les talons perçoient les souliers; ce plaisant attelage n'est plus la voiture du prétendant, c'est celle des rentiers.

Le boutiquier, toujours avide, murmure, mais il est tranquille; on diroit qu'il s'est apperçu qu'il perd ses paroles, et qu'on y fait peu d'attention. Les gens aisés ont pris un sage parti : ils ne se mêlent plus de politique; ils ferment l'oreille aux discours des remuans, rient de la guerre des journalistes, n'étudient à leurs toilettes que les cases de leurs nécessaires et le cours des papiers, se mirent dans leurs bottes, et sont indifférens pour tout le reste.

Les nouveaux millionnaires, encore plus indifférens, mais non moins dé-

chaînés contre le gouvernement, se font une principale affaire de se trouver avec les princesses du jour aux concerts de Garat, dit sur le théâtre de Ribié, l'Orphée moderne. Ces hommes parvenus ne connoissent rien à la musique, mais ils applaudissent à outrance les caracoulades du chanteur, et ils admirent les femmes qui embellissent toutes les loges.

Si ce monde est une rotation perpétuelle, pourquoi les anciennes marchandes de pommes et de tripes ne figureroient-elles pas à leur tour, surtout lorsqu'elles sont jolies ? car la vraie noblesse chez les femmes est la grace et la beauté.

Les thés sont en grande faveur. C'est presque les seuls endroits particuliers où l'on se réunisse : il n'y a plus de repas ; chacun mange chez le restaurateur, dont le nombre se multiplie à l'infini ; il y en a à chaque coin de rue. On n'apperçoit que barbouilleurs hissés au

haut d'une échelle, dessinant pour enseignes, des lièvres, des jambons, des écrevisses, des saucissons, ou écrivant en lettres anglaises : *Déjeûners froids, cabinets particuliers ;* on n'entendra que trop cette dernière annonce : un bouchon est devenu la grotte de Vénus.

Il faut que le pot-au-feu soit renversé dans presque toutes les maisons. Autrefois on se présentoit pour dîner chez son ami ; aujourd'hui c'est tout différent ; chacun reste chez soi : on va prendre, *en catimini*, son repas chez son restaurateur. Est-ce économie ? est-ce division ? Ce qu'il y a de certain, c'est que cette mode annonce rupture et désunion dans l'ordre domestique, et l'on peut dire que les restaurateurs indiquent un changement essentiel dans notre manière de vivre et dans nos mœurs.

Les thés, au moins, semblent rapprocher davantage ; ils sont le premier pas pour remonter vers l'urbanité fran-

çaise, depuis long-temps si méconnue. Les femmes y sont en grande parure; c'est une réunion brillante; il y règne un certain silence; les conversations s'y font à demi-voix; chaque groupe s'isole au milieu même de la société, et les passions, qui par-tout ailleur font leur physionomie et leur langage, semblent y avoir déposé tout ce qu'elles ont de dur et de personnel; mais si l'on ne parle pas, chacun se devine, se tâte, pour ainsi dire; on veut lire dans les yeux ce qu'on n'entend pas dire, et les regards expriment tout ce qu'on ne dit pas, la haine y est réellement affectueuse. Quoi qu'il en soit, les thés nous ramèneront peut-être à la politesse française.

Les jours où il n'y a pas de thés, l'on se promène à Coblents, aux Champs-Elysées; l'on va prendre des glaces chez Garchy, chez Velloni; l'on va aux fêtes de Tivoli, aux feux de Ruggiéri; et le pauvre frémit de l'étalage indécent du

luxe, qui cependant le nourrit et l'entretient; car il faut du luxe à Paris.

Les courses à cheval du Champ-de-Mars ont inspiré le goût de l'équitation aux favoris des amazones, non pas celles qui se brûloient la mamelle pour mieux tirer de l'arc. Tous briguent la gloire de courir à côté d'elles aussi savamment que Franconi. Ils veulent tous monter à l'anglaise; mais ne sachant pas saisir le mouvement du cheval, ils se fatiguent, et font rire de leurs sautillemens convulsifs: le bois de Boulogne est leur carrière olympique. Il y a plusieurs années que de ridicules maquignons se sont ingérés de raser les oreilles des chevaux; aujourd'hui c'est la crinière qu'on leur rase; on leur met de la cire luisante aux sabots: bientôt on les poudrera.

On ne sait si les jeunes gens sont plus jaloux de faire parade de leurs montures que de leurs belles; mais ils semblent plus charmés de leurs montures,

au plaisir avec lequel ils caressent leurs coursiers, à l'attention avec laquelle ils les regardent et les flattent. Ceci rappelle le mot d'un ancien petit-maître qui aimoit beaucoup les courses de chevaux et les soupers d'actrices. On lui demandoit ce qu'il idolâtroit le plus, des filles ou des chevaux. Après un silence, il répondit : J'aime mieux les femmes, mais j'estime plus les chevaux.

On dit que la plupart de ces cavaliers n'ont que des chevaux d'emprunt, et que tous ces coureurs élégans fendent l'air avec la rapidité de la flèche, pour aller retrouver les arrhes de la veille, afin de pouvoir dîner ; car le grand air donne de l'appétit.

Le jockei, qui souvent n'appartient pas plus au cavalier que le cheval, suit tristement son maître du matin, et attend avec impatience la fin de sa course.

Au reste, peu de coursiers fringans : des espèces d'anglais à courte queue, à

courtes oreilles, maigres de vieillesse ou de famine, voilà en partie la monture de nos anglomanes. Il sont des prétentions; ils prennent leurs positions guindées pour de la grace, et s'admirent au milieu de leurs courses : piaffant, courant, caracolant, les jeunes gens ont l'air triste.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces femmes, ces jeunes gens s'arrêtent subitement au milieu de leurs courses, et lorsque le soleil a encore plus de trois heures à parcourir; ils quittent l'air pur de la campagne pour se rendre dans des salons mal-sains où l'on fait de la musique. Ce n'est pas qu'ils aient l'intention d'entendre, mais ils veulent trouver à qui parler de leurs courses; et c'est le plus grand plaisir que le coureur en reçoit. D'autres monteroient à cheval par intérêt pour leur santé : nos chevaliers du jour n'y montent que par amour-propre.

On n'étale plus que des livres obscènes

cènes dont les titres et les estampes repoussent également la pudeur et le bon goût : l'on vend ces monstruosités partout sur des mannes, le long des ponts, à la porte des spectacles, sur les boulevards. Le poison n'est pas cher ; 10 sols le volume. Toutes les productions du libertinage, et les plus licencieuses, renchérissent les unes sur les autres, et ont attaqué sans frein et sans crainte l'honnêteté publique. On diroit que ces vendeurs de brochures sont des marchands privilégiés d'ordures : tout titre qui n'est point infame, semble être exclu de leur montre. La jeunesse y puise, sans obstacle comme sans scrupule, les élémens de tous les vices. Cette horrible manufacture de livres licencieux a pour manufacturiers tous les contrefacteurs, genre de pirates qui tueront la librairie, la littérature et les hommes de lettres ; elle a pour base cette liberté illimitée de la presse, que réclament sans cesse les plus faux, les plus

méchans ou au moins les plus aveugles des hommes.

L'institution du divorce, le *sacrement de l'adultère*, vient à l'appui de ce désordre. Elle seconde puissamment la pente au libertinage, entretenu par les excès de la gourmandise et de la bonne chère, par l'usage journalier des spectacles, des bals et de ces dissipations frivoles dont il n'y a aucun exemple chez aucun peuple de la terre.

Cette multitude de théâtres naturalise la paresse, tue les arts et les métiers qui demandent quelque suite, paralyse les bras, efféminе les esprits et cesse d'être un divertissement à force d'être répétés. Il n'y a plus de jours de loisirs quand chaque jour le peuple est invité à perdre la moitié de la journée pour nourrir ou mal nourrir une phalange d'histrions. Les Parisiens ont la lasciveté des moineaux-francs qui peuplent leurs toits; ils sont encore plus volages et changent de femelle plus fréquem-

ment qu'eux : la plupart n'ont pas même leur délicatesse dans leurs plaisirs.

Aussi n'appartient-il qu'à ce peuple de badiner, de rire avec le mal qui est la suite de la luxure. Il n'est pas un angle de porte, pas un mur qui ne soit triplement couvert d'imprimés portant annonce de remède pour la guérison radicale de la maladie vénérienne. On met dans la main des vieillards, des femmes, des jeunes filles mille annonces de prétendus guérisseurs. Nul ne rougit de donner ou de recevoir le papier. Chaque quartier a sa maison de santé : ce sont des gâteaux-toniques, des pastilles, des dragées-chocolates, &c. Ensuite des charlatans de même espèce, mais moins en vogue, lui jouent la comédie à cheval ou en cabriolet, et Pierrot distribue aux assistans des remèdes antisyphilitiques au son des cymbales, des clarinettes et des cors de chasse.

Tel est le peuple de Paris, que huit ans ont entièrement changé ; qui vend

ses écus de 6 livres pour des gros sous, et crie contre l'agiotage ; qui boit, rit, chante, danse, et murmure après un gouvernement paisible et vigilant, qu'il accuse le matin d'être royaliste, le soir d'être terroriste ; car il ne cesse d'avoir ces rimes en *iste* dans la bouche ; qu'il calomnie enfin : que dis-je ! qu'il menace à chaque instant, du moins en paroles, après avoir enduré coi et silencieux, souvent même avec l'apparence de l'approbation, le gouvernement de Robespierre.

Je pourrois parler de l'hôtel de Bullion, réceptacle éternel des meubles les plus précieux des émigrés, fréquenté par les faiseurs d'affaires, par les intrigans qui avoient le secret de la fabrication des assignats, c'est-à-dire, celui du total de leur émission progressive, et qui ont accaparé des chefs-d'œuvre de l'art d'un prix inestimable, pour de vains tas de papiers, et qui les ont revendus pour de grosses sommes d'ar-

gent à des fournisseurs qui, naguère laquais d'antichambre ou palefreniers, dorment, aujourd'hui sur des matelas de plumes de cignes. Ce sont-là les jeux de la fortune. On m'avoit bien assuré que le bouclier de Scipion, vendu 1500 francs, étoit devenu la proie d'un orfèvre; cela n'est pas, mais cela a été sur le point d'arriver.

Je parlerai autre part des maisons de commerce, de ces comptoirs de publicains, qui sont de véritables écoles de friponnerie, de ces ventes et reventes perpétuelles, où les huissiers-priseurs jouent un double rôle, où les marchandises, qui semblent passer de main en main, restent toujours dans la même, et augmentent de valeur en proportion du renversement des fortunes particulières.

Les agioteurs n'avoient pas besoin que leur cupidité fût stimulée par tous les accidens de la révolution; mais ils ont pris une marche si audacieuse, une

diction si farouche, une morale cartouchienne si prononcée, que s'il est curieux de les entendre, il est pénible de les observer.

Ce que je puis certifier, c'est que les maisons se trafiquent comme les pains de sucre se trafiquoient dans le temps des assignats : on les achète pour quinze jours, puis on les revend toujours avec bénéfice. Quant aux réparations, l'on n'en fait aucunes ; mais chaque nouveau propriétaire en augmente les loyers, tracasse les locataires, les traite durement : jamais les conquérans n'ont été plus inexorables envers les peuples conquis. Ils font résonner avec ostentation et hauteur le nom de propriétaire, et peu leur importe si les murs tombent de vétusté, si le toit est à jour : ils ne font attention qu'à leurs caves, parce qu'ils les remplissent de trente sortes de vins, sur lesquels ils font un nouvel agiotage.

Il ne reste à ceux qui ont souffert

de la révolution que l'espérance de remonter leur fortune au milieu des avantages de la paix ; d'autres l'attendent du hasard, soupirent après des banques, des chances plus ou moins favorables ; plusieurs regrettent les assignats, qui imprimoient à tous les objets mercantiles une vive circulation. Un grand nombre désiroit, et le vœu est presque général, le rétablissement d'une loterie que tout commande impérieusement, et qu'il faudra adopter si l'ineptie la plus coupable ne nous aveugle pas encore sur cet impôt direct, le plus dur, le plus désastreux, le plus anti-républicain. Le conseil des anciens, se piquant de sagesse, a rejeté tout projet de loterie. On pourroit leur dire :

Avant de tout juger, apprends à tout connoître.

Je pèserai toujours sur l'impôt indirect d'une loterie nationale, qui ne sera point toutefois celle connue sous le nom de *loto*.

L'argent est donc devenu plus privi-

légié que la vie des hommes, que leur repos, que leurs peines, que leurs fatigues? Une réquisition formelle oblige tous les bras au service de l'état, et oppose aux dangers de la guerre une jeune population, tandis que l'excédent de l'argent ne sauroit être dirigé vers le trésor public!

L'avarice se soustrait chaque jour au paiement des impositions; l'avarice garde ses trésors enfouis, et chaque jour elle accumule au détriment de l'état, des richesses qu'elle retire de la circulation, ou qu'elle emploie à tuer le crédit, en les plaçant au plus fort denier; et le gouvernement, en lui présentant des chances favorables, ne sauroit par une spéculation productive, arracher de la terre ou du coffre-fort une partie de ces espèces qui manquent au mouvement vital!

Faut-il, dira-t-on, ôter au pauvre, au malheureux sa dernière obole? Hé! faux moralistes! faut-il lui ôter toute

espérance ? Mais faut-il encore vous l'apprendre? Ce n'est pas le pauvre qui alimente les roues de fortune ; s'il met à la loterie, c'est modiquement ; car c'est l'obole qu'il jetteroit dans les cabarets pour s'y empoisonner de mauvais vin qui trouble sa raison, et le porte à des excès ; c'est l'obole qu'il donneroit à des diseurs de bonne aventure, à des charlatans empiriques, à des imposteurs religieux. C'est le riche seul qui aventure des mises un peu considérables. Vous vous appitoyez sur les habitans de la campagne ! vous ignorez donc qu'ils thésaurisent, et qu'ils ont enfoui ce numéraire qu'ils ont aspiré avec une cupidité si révoltante, qu'ils voudroient vendre toute rave un écu. L'impitoyable fermier, le dur commerçant, l'agioteur, tentent de réunir à leurs gains immenses les bénéfices que promettent les chances du hasard. — *Nemo dat quod non habet.*

Interrogez tous les receveurs ; il

vous diront : C'est l'avare en guenilles, qui craignant pour son cher trésor, ou à la suite d'un calcul, vient, apporte nuitamment son sac, et fait voir le jour à des espèces que la terre ou la muraille enseveliroit jusqu'au moment de sa mort.

On n'a jamais voulu calculer ce que l'avarice puissamment excitée par un aiguillon politique pourroit rendre à l'intérêt général. Eh ! quand l'avarice seroit déçue, ne seroit-ce pas une juste punition de sa longue insensibilité ? Ceux qui nous affament, qui nous vexent, qui commettent une foule de petits crimes pour s'enrichir, s'il y a une clef pour ouvrir leurs coffres ténébreux, n'est-il pas sage d'en user? Eh! ne diroit-on pas d'ailleurs que les loteries ne rendent rien des sommes qu'elles reçoivent !

— L'argent est le produit du travail ; mais qui perd son argent, est forcé à un second travail : or, l'on peut affirmer

qu'il y a aujourd'hui trop de bras oisifs. J'en atteste les spectacles journellement remplis. Cet argent si précieux à la subsistance du pauvre, et qui lui reviendroit par voie de loterie, est dépensé pour des histrions de toute espèce et de toute couleur, depuis Garat qui boit l'or en retirant son haleine, jusqu'à madame Angot qui, aux boulevards, pomperoit tout le cuivre de Suède. Musiciens, saltimbanques, vendeurs d'orviétan, ouvriers en bagatelles, le peuple paie toutes ces inutilités, souvent dangereuses; et il ne pourroit placer quelques deniers pour se donner les rêves les plus agréables! Brisez donc le ressort qui est en lui, et qui dans la peine lui fait imaginer le bien-être.

Par quelle bizarrerie, par quelle affectation de morale faites-vous un vain étalage d'érudition pour prouver la prétendue immoralité d'un établissement qui, en dernière analyse, n'est qu'un objet de luxe ainsi que les diamans, les

spectacles, les danses et les bals ? Que vous importe de quelle manière l'homme dépense, puisqu'il dépense chaque jour pour des sons, des gestes et des gambades ?

CHAPITRE XCV.

Fraternité.

INDIGNÉ de la prostitution qu'on faisoit du doux mot de *fraternité*, *Chamfort* traduisoit cette inscription tracée sur tous nos murs : *Fraternité, ou la mort*, par celle-ci : *Sois mon frère, ou je te tue.* Il disoit : La *fraternité de ces gens-là est celle de Caïn et d'Abel.*

On a effacé depuis *ou la mort.*

CHAPITRE XCVI.

Les mères sont nourrices.

Si l'on retrace chaque jour les scènes affligeantes de notre révolution, pourquoi ne pas parler d'un spectacle du moins consolant et qui frappe incessamment nos regards? c'est celui que nous offre une multitude d'enfans alaités par leurs mères. De quel côté que je porte les yeux, je rencontre par-tout des enfans, et dans les bras de toutes les femmes; les hommes eux-mêmes portent ces innocentes créatures : il n'est point de carré de verdure, point de promenade, point de place publique qui n'offrent des groupes d'enfans de tout âge. Ici, l'adolescence tire dans une multitude de petits charriots, l'enfance paisiblement endormie : vos pas sont arrêtés par tous ces petits attelages, mais vous n'en murmurez pas, vous ne vous

en offensez pas, parce que vous êtes amplement dédommagés du retard par le gracieux sourire de tous ces êtres aimables et innocens. Ils vous entourent, ils vous pressent les genoux ; vous les écartez doucement pour poursuivre votre chemin. Là, la petite fille de dix ans fait la bonne, régente ses sœurs et cousines, et rien de plus intéressant à contempler que la subordination qui règne entre des âges que l'on confond avec celui où nous sommes parvenus.

Jamais dans aucune ville, dans aucun temps de ma vie, un pareil nombre d'enfans n'avoit frappé mes regards. La maternité devient pour nos françaises un degré de plus d'agrément : toutes nourrissent, toutes s'honorent d'être mères, et toutes sentent que la seule et bonne nourrice, est la véritable mère. La maternité est tellement en honneur, que ses fonctions font taire tous les propos oisifs qu'inventoient la malice et la médisance. Le sexe est jus-

tifié de toutes ses foiblesses, dès qu'il offre une nourrice soigneuse et attentive. Les plus jeunes sont, pour ainsi dire, celles qui s'attirent le plus de respect, tant les devoirs de la nature, quand ils sont accomplis, imposent silence au bavardage de nos vains moralistes ! Eh ! la nature n'est-elle pas déjà une énorme usurière envers un sexe foible ; et si la femme ne trouvoit pas dans les charmes et les caresses d'un enfant, non une récompense, mais un dédommagement de ses peines, la génération des êtres ne tariroit-elle pas bientôt ?

Il semble que toutes les ames qui se sont envolées sur la frontière pour la défense de la patrie, soient rentrées pour animer de nouveaux corps, et former un foyer de républicains, qui jouiront des travaux et des sacrifices de leurs ancêtres.

L'enfance plus soignée, plus libre dans ses mouvemens, et qui n'est plus

châtiée, indique un caractère de joie et d'indépendance qui charme l'observateur. Les corrections ont disparu ainsi que les nourrices vénales et grossières ; la voix seule réprime les fautes ; et c'est ainsi que l'on doit accoutumer de bonne heure l'enfance à n'être régie que par la parole.

Les voilà, ces jeunes élèves qui s'entretiendront un jour de nos erreurs, de nos fautes, de nos malheurs ; ils nous jugeront, et la véritable histoire de nos calamités et de nos grandeurs ne sera que dans leur bouche.

Les petits caractères impérieux se décident déjà et annoncent la fierté républicaine. D'année en année les nuances se font sentir ; et moins gênés par des pédagogues, ils se livrent avec plus d'effusion au plaisir ; leur attitude plus libre, en devient plus gracieuse ; ils seront meilleurs que nous, parce qu'ils auront été plus heureux dans leur premier âge.

Enfin le nombre des enfans est si grand, que dans telle promenade, il surpasse celui des personnes adultes (1). On ne peut se lasser de ce spectacle délicieux, qui annonce la profondeur des vues d'une nature régénératrice. Si c'est-là un produit de la révolution (comme on ne sauroit en douter), ce sont en même temps des scènes si touchantes, qu'elles peuvent tempérer les tristes couleurs du tableau de nos désastres passés. Mais quoi ! seroit-ce une loi éternelle de la nature, que le bien jaillisse des sources du mal, et qu'il ne puisse être enfanté que par lui ? Je n'ose m'arrêter sur cette idée ; elle corromproit ce sentiment de joie qui me pénètre en voyant éclore une génération nombreuse, qui ressemble à cet essaim d'abeilles sorti des flancs du taureau d'Aristée ; et nous,

(1) Sur dix enfans, j'en compte huit qui ont la chevelure blonde : ainsi les enfans du Nord sont constamment plus nombreux dans notre commune.

comme les instrumens d'un bras invisible et puissant, nous aurons tracé douloureusement cette carrière de tranquillité et de gloire que l'homme parcourt, ainsi que le prouve l'histoire, à la suite des grands mouvemens et des bouleversemens des empires.

CHAPITRE XCVII.

Samson.

C'EST le bourreau: Voltaire a dit que c'étoit au bourreau à écrire l'histoire des Anglais; l'on pourroit dire de même que ce seroit à Samson à écrire celle du règne de la terreur.

Quel homme que ce Samson! impassible, il ne fit jamais qu'un avec le couperet du supplice. Il fit tomber la tête du plus puissant monarque de l'Europe, celle de sa femme, celle de Brissot, celle de Couthon, de tous les adverses, et tout cela d'un front égal; il fit cou-

ler en ruisseau le sang mêlé des princes, des législateurs, des plébéens, des philosophes. Si l'on a appelé un geolier *un verrou-animal*, on peut appeler Samson *la hache-guillotine*. Il abat la tête qu'on lui amène, n'importe laquelle. Quel instrument ! quel homme! il dut craindre de rester seul un jour dans Paris.

Que dit-il ? que pense-t-il ? A-t-il fait réflexion qu'il avoit mis à mort tous les chefs des partis contraires : Charlotte Corday et Fouquier-Tinville, l'épouse de Roland et Henriot?

Je voudrois bien savoir ce qui se passe dans sa tête, et s'il a regardé ses terribles fonctions uniquement comme un métier. Plus je rêve à cet homme, président du grand massacre de l'espèce humaine, abattant des têtes couronnées sans froncer le sourcil, de même que celle du plus pur républicain, plus mes idées se confondent.

Il a vu la jeune fille, à la veille de

ses noces, affronter le trépas avec plus de sang-froid que le fameux d'Estaing qui avoit rempli l'Europe des récits glorieux de sa bravoure et de son intrépidité. Comment dort-il après avoir reçu les dernières paroles ou les derniers regards de toutes ces têtes coupées ?

En vérité je voudrois être dans l'ame de cet homme pour quelques heures, j'y surprendrois peut-être quelques idées qui nous sont inconnues. Il a vu mourir dans l'ivresse le farouche Danton, dont tous les décrets sentoient le vin ; il a vu Robespierre et ses odieux satellites à leur dernier moment frémir, pâlir, suer de la terreur dont ils avoient glacé les Français : il eût coupé la tête à Condorcet comme à Marat. Quel singulier homme ! et son existence n'est pas un problême !

Il a entendu ces milliers de femmes-furies applaudir avec des cris forcénés à cet épouvantable déluge de sang. Il dort ! dit-on ; et il pourroit bien se faire

que sa conscience fût en plein repos.

La guillotine l'a respecté, comme faisant corps avec elle ; l'on ne s'est jamais avisé de condamner au feu la planche roulante qui amenoit les victimes sous le tranchant fatal. Il est vrai qu'il ne fut point tout à-la-fois, comme l'exécuteur de la justice de Nantes, bourreau, président de société populaire, et témoin gagé pour déposer contre les prévenus. On ne se disputa point comme à Nantes le bonheur de l'avoir pour gendre ; on ne vit point comme à Nantes des personnes de tout rang et de tout état l'aborder d'un air caressant et presser amicalement ses mains sanglantes ; et les Parisiennes ne portèrent point à leur oreille, comme bien des femmes de Nantes, des guillotines de vermeil.

Il reçut, dit-on, des excuses de la reine, lorsque sur l'échafaud, elle eut posé par mégarde le bout de son pied sur le sien. Que pensa-t-il alors? il fut

long-temps payé des deniers du trésor royal : quel homme que ce Samson ! il va, vient comme un autre, il assiste quelquefois au théâtre du Vaudeville ; il rit, il me regarde ; ma tête lui est échappée, il n'en sait rien ; et comme cela lui est fort indifférent, je ne me lasse pas de contempler en lui cette indifférence avec laquelle il a envoyé dans l'autre monde cette foule d'hommes, tant du premier que du dernier rang : il recommenceroit si... et pourquoi pas ? N'est-ce point là son métier ?

Quand les charretées de ces innombrables victimes étoient traînées par trois ou quatre haridelles, comment ne s'est-il pas trouvé dans l'espace de quatorze mois quarante hommes déterminés, perçant le flanc des haridelles, et donnant ce grand signal de courage propre à le réveiller dans l'ame de leurs concitoyens ? Mais non ! tous les braves étoient morts ou aux armées ; et la terreur étoit telle que si l'on eût

dit à un particulier : A telle heure la charrette passera devant ta maison, tu descendras, et tu t'y placeras, le particulier auroit attendu la charrette, auroit descendu son escalier, et s'y seroit placé !

CHAPITRE XCVIII.

Nation.

Ce n'étoit autrefois qu'un simple terme de géographie, ou de phrasier qui vouloit enfler son style. Vous ne trouvez point sous la plume des écrivains du siècle de *Louis XIV*, les mots, l'intérêt de la *nation ;* le service de la *nation ;* le trésor de la *nation ;* parce qu'en effet il n'existoit point de *nation :* la France n'étoit qu'un vaste parc de moutons, que celui qui s'en étoit rendu maître faisoit tondre ou vendre, car *tel étoit son plaisir.*

CHAPITRE XCIX.

Sans-culottes.

On ignore communément l'origine de ce mot ; la voici : le poète Gilbert, peut-être le plus excellent versificateur depuis Boileau, étoit très-pauvre ; il avoit tancé quelques philosophes dans une de ses satires : un auteur qui vouloit leur faire sa cour pour être de l'académie, imagina une petite pièce satitirique, intitulée : *Le Sans-culotte ;* on y railloit Gilbert ; et les riches adoptèrent volontiers cette dénomination contre tous les auteurs qui n'étoient pas élégamment vêtus !

Lors de la révolution ils se ressouvinrent du terme, le ressuscitèrent, et l'employèrent comme un dard invincible contre tous ceux dont les écrits ou les discours tendoient à une grande et prompte réforme.

Ils

Ils crurent que c'étoit une excellente plaisanterie, et qu'on en riroit ainsi que l'on avoit fait il y a vingt ans; mais les politiques sont plus invulnérables que les poètes; ils prirent de bonne grace le titre qu'on leur avoit donné. Je fus inscrit sur la première liste des sans-culottes, et je ne fis qu'en rire.

Mais ces injures gratuites et le ton insolent, familiers aux antres des salons dorés, irritèrent certains esprits, et leur firent inventer et distribuer aussi sans ménagement le terme d'*aristocrate*.

Tout ceci se passoit avant la révolution. Qui l'eût cru, que des républicains auroient adopté ce terme, et en auroient fait un point de ralliement?

C'est certainement pour attacher le mépris, la haine et l'exécration au mot, à l'idée de république, à la qualité de républicain, au seul gouvernement que puissent avouer la raison, la justice et l'intérêt social; c'est pour

rendre odieux, ou du moins ridicules les droits naturels de liberté et d'égalité, que les jacobins ont imaginé et mis en vogue l'ignoble *sans-culotisme*, et les *fêtes sans-culotides.*

Oh ! je ne doute pas qu'un jour on ne comprendra plus dans nos années républicaines, celles où l'on a célébré de pareilles fêtes. Je crois que la république datera de la constitution de l'an 3, et qu'il sera impossible à la raison, à une race nouvelle, de les considérer autrement. Quoi ! ces années de la plus détestable anarchie usurperoient un titre contre lequel se soulèveroit par le burin de l'histoire, le cri vengeur de l'humanité !

Quoi ! la république existoit sous le joug du terrorisme, et lorsque l'on prêchoit au peuple l'absurdité rapace de la loi agraire ! Quoi ! ces proconsuls qui ont porté dans toute la France le feu, le fer, la dévastation et la mort, étoient des républicains ! Quoi ! les loix

de sang de nos décemvirs étoient des loix républicaines! Quoi! l'exercice de tous les forfaits les plus horribles étoit un gouvernement républicain!

Nos neveux, plus justes et plus sensés, ne fixeront l'ère de notre régénération politique que de l'instant où des loix constitutionnelles ont exercé leur heureux empire.

Parmi ces usurpateurs du titre glorieux de républicain, il n'en est pas un seul qui n'ait voulu monter sur le trône de la populacerie; ils s'y seroient assis quand il auroit été garni de clous de charrettes longs et aigus. J'ai vu jusqu'à ce mulet d'Auvergne qu'on nommoit *Romme*, vouloir en essayer. Babœuf a voulu remplacer Marat; et si Babœuf et ses pareils ont été et sont républicains, certes je ne le suis pas.

Quelle profanation de ce mot sacré! et c'est en le prenant pour mener et tromper la multitude, que des hommes ineptes et féroces ont rendu croyables

les cruautés sacerdotales de tous les temps et de tous les pays, ainsi que les raisonnemens des plus absurdes théologiens. Ils ont fait rétrograder la raison humaine; ils sont encore coupables d'un plus grand forfait, de la démoralisation presqu'entière d'un grand peuple, hélas ! trop crédule.

Le sans-culotisme a suivi constamment les drapeaux vagabonds de l'anarchie; et si la constitution dit qu'il faut signer dans l'année où j'écris, *l'an sixième de la république*, je signerai dans tout acte, comme je le dois; mais j'en appelle à la justice et à la conscience de la postérité pour rectifier cette inexcusable erreur.

La plupart de ces sans-culottes ne se doutent seulement pas de ce que l'histoire dira; eux, qui se croient si pénétrans, ils ne savent pas encore qu'ils ont été mannequins pendant la plus grande partie de la session de la convention nationale; qu'on s'est servi

avidement de leur penchant à l'autorité, à la rapine, pour accomplir des projets qui rouloient au-dessus de leur tête, comme les sphères célestes roulent au-dessus de la tête d'un sauvage ignorant.

Eh ! si l'histoire armée de son miroir et de son burin vengeur, leur disoit, eux vivans : Vous n'avez été que des marionnettes exécrables que des fils invisibles faisoient mouvoir ; terrassés par des preuves authentiques, où seroient alors les cavernes et les ténèbres assez profondes où ils courroient ensevelir la honte d'avoir commis tant de crimes, non pour eux, mais pour une espèce de Vieux-de-la-montagne qui se jouoit de leur harangue à la tribune, de leur colère et de leurs passions enfantines.

Et ces marionnettes sans-culottes, ces insensés d'un nouveau genre, se sont multipliés parmi nous ; ils ont dit qu'il n'y avoit qu'eux pour gouverner ; mais l'homme est comme un vase plein

d'une liqueur saine ou gâtée, dont la bonne ou mauvaise odeur se répand au-dehors ; il ne s'est épanché du sans-culotisme qu'une logomachie sectionnaire.

CHAPITRE C.

Dédéifier.

O PARISIENS !... je vous ai vus depuis la révolution promener en pompe dans vos rues, les bustes de plusieurs personnages illustres, à qui vous prodiguiez vos adorations : je vous ai vus porter dans un temple les cendres de quelques-uns d'entr'eux, que vous regardiez comme des dieux : un moment est venu où vous les avez subitement *dédéifiés* : O Parisiens ! ...

CHAPITRE CI.

Fabre-d'Eglantines.

Les monstres se dévorent entr'eux ; ils se sont armés les uns contre les autres du fer dont ils frappoient l'innocence ; ils se sont fait justice. L'humanité et la liberté n'avoient pas de larmes à répandre sur leur anéantissement.

Fabre-d'Eglantines est de ce nombre ; il fut le prometeur de l'infame régime révolutionnaire, il fut son panégyriste ; il fut l'ami, le compagnon, le conseiller de ces proconsuls homicides qui ont porté dans toute la France le fer et le feu, la dévastation et la mort.

Pourquoi affecte-t-on aujourd'hui de donner des regrets à des brigands subalternes qui n'eussent mérité que le mépris, si la tyrannie en les frappant pour ses vues particulières, n'eût éveillé sur eux une espèce d'intérêt.

Cette montagne, ou plutôt comme je l'appelai dès les premiers jours où je siégeai dans l'enceinte, ce *cratère* qui a vomi toutes les laves brûlantes de l'ignorance et du crime, avoit deux sommets également odieux à tout ami de la patrie et de la liberté publique.

Pour moi, qui n'ai suivi ni les drapeaux de Marius ni ceux de Sylla, également opposé à ces chefs qui ont constamment travaillé pour leur élévation, et jamais pour la république, c'est comme républicain que j'ai détesté leurs principes démagogiques.

Je n'examinerai point si les mains de Fabre-d'Eglantines furent souillées de dilapidations; je sais qu'il fut un promoteur d'assassinats, et je l'en accuse devant la postérité.

Comme poète, il avoit du talent. Le *Philinte de Molière* est une excellente comédie. Il est à remarquer que Ronsin faisoit aussi des pièces de théâtre, mais mauvaises; que Dubuisson fut un poète

dramatique très-obscur; que Grammont étoit comédien; que Collot-d'Herbois, comédien, étoit auteur aussi dramatique, qu'il avoit même fait une pièce en l'honneur du *portrait de Monsieur*. Plusieurs comédiens, de qui est à remarquer, furent les fauteurs déterminés de cette hideuse anarchie qui a inondé notre pays de sang, qui a transformé les Français en instrumens de forfaits, ou en lâches spectateurs des plus affreuses atrocités.

CHAPITRE CII.

Mode.

Dans l'ancien régime, c'étoit la mode régnante en France qui étendoit son empire sur toutes les nations de l'Europe. Aujourd'hui que nos femmes portent des cocardes parmi les pompons, et que sur les pots à rouge, on lit: *Végétal national*; au lieu de *la mode*,

nous disons *le mode*. *Un mode* de gouvernement : fixer *un mode* pour la perception d'un impôt. *Mode* alors signifie *système, méthode*.

CHAPITRE CIII.

Dénonciation.

Elle fut un métier pendant la révolution, elle fut autorisée par la loi des jacobins, elle fut plus horrible peut-être que le meurtre; elle tua le caractère national, du moins dans les villes; elle engendra les haines, les perfidies, les ressentimens, les jalousies; et les liens des familles furent dissous pour long-temps.

On trouva une foule de dénonciateurs, parce qu'on apprit aux fripons un bien terrible secret, je veux dire l'art de gagner de l'argent ou la propriété d'autrui en faisant un mensonge, ou en produisant un faux rapport.

Le dénonciateur, fût-il impartial, voit tous les hommes sous un faux jour lorsqu'il attend une récompense pour les voir criminels. Ainsi un familier du Saint-Office accuse comme sacrilége celui qui laisse tomber son chapelet. L'espion des jacobins n'étoit pas moins atroce dans ses accusations.

L'assemblée des jacobins étoit un enfer sur la terre : il renfermoit des femmes de populaciers ; c'étoit autant de furies qui, semblables à des serpens, sifloient au lieu de parler, et ne parloient que pour faire, avec leurs langues à dard, des blessures mortelles.

Quel agent stimuloit donc si puissamment le patriotisme de ces dénonciateurs ? Un assignat de cent sols !

Quel mal n'a pas produit cette exécrable engeance pour gagner cent sols par jour ! ces affreuses mégères ont renoncé aux plus doux sentimens de la nature.

Ce sont elles qui donnant le signal à

toute la populacerie, et menaçant les autres de la colère des populâtres, ont établi la permanence des échafauds. Ce sont elles qui ont applaudi aux massacres journaliers, et qui affectoient de se mirer dans les ruisseaux de sang humain coagulé. Elles recevoient deux cents francs par dénonciation ; elles s'enivroient dans les tribunes, tandis que d'autres plus huppées venoient surprendre vos secrets, imprimoient vos lettres de confiance, se rendoient chez Robespierre, et mêloient le fiel de leurs caractères au fiel du plus atroce des hommes.

C'étoit chez les Amar, chez les Fouquier-Tinville, chez les Robert-Lindet, qu'elles faisoient leurs plus chères visites.

CHAPITRE CIV.

Fille.

Avoir une *fille* signifie, dans les dictionnaires de toutes les nations, être père d'un enfant du sexe féminin : avoir une *femme*, signifie avoir épousé un individu du même sexe.

En France, ces mots *fille* et *femme* n'ont pas la même signification dans le dictionnaire de la galanterie : j'en citerois mille exemples ; un seul suffit.

On accusoit un jeune homme d'aimer les *filles* avec fureur : il y avoit là plusieurs femmes avec qui cela pouvoit le brouiller. Un de ses amis qui étoit présent, répondit : « Exagération ! méchanceté ! il a aussi des *femmes* ».

CHAPITRE CV.

Tappe-durs.

On appela ainsi une compagnie de coupe-jarrets armés de bâtons noueux auxquels ils donnoient avec un ton dérisoire le nom de *constitution*. Leur point de réunion étoit dans un café près le théâtre Italien, tenu par le nommé *Chrétien*, juré au tribunal révolutionnaire. Ils parcouroient sans cesse le Palais-Royal, insultant les passans et arrêtant ceux qui ne vouloient pas endurer leurs vexations. Janissaires du comité de sûreté-générale, lorsque ce comité avoit besoin de quelques mouvemens, de quelques troubles pour servir de prétexte à des mesures atroces, dites *acerbes*, c'étoient les *tappe-durs* qui étoient chargés du soin de les faire naître.

Ils marchoient tête levée, la menace à la bouche, avec des physionomies

d'assassins ; ils ne vantoient que les membres les plus exagérés de la société jacobite, désignoient tous les autres à l'échafaud. C'étoit une douleur pour l'homme juste que de voir passer ces misérables qui alloient par bandes. On baissoit les yeux devant leurs regards farouches ; ils ne parloient que d'arrestation et de faire périr les *suspects*.

L'insolence de ces scélérats marquoit le complément de l'extravagance et de la barbarie des hommes. C'étoit en les voyant et en les écoutant que l'on ajoutoit foi au système d'extermination, tant leurs paroles étoient infernales ; et fabricateurs de tant de forfaits, ils se disoient les patriotes par excellence, les amis de la liberté et de la justice, les véritables fondateurs de la république. Quelle république, bon Dieu ! que celle qui, assise sur des cadavres, des tombeaux et des débris, ne devoit avoir pour chefs et pour sujets que des athées, des voleurs et des assassins !

Un pareil régiment sembleroit incroyable à ceux qui, éloignés des événemens, sont disposés à croire que l'on charge le tableau. Non, il ne l'est pas; mais il est doux de retracer la mémoire de ces faits horribles, lorsqu'un gouvernement légal est assis sur ses bases, et que par sa force et son autorité, l'humanité et la raison semblent être rentrées enfin dans leurs droits.

Lors de la réaction de prairial, le royalisme, qui se mit en pantalons et en sabots, prit à sa solde ces *tappe-durs :* on les vit changer de langage, mais non de férocité.

CHAPITRE CVI.

Sanguinocrate.

Il fut un temps auquel les réclamations des droits de l'homme et la voix plaintive de la nature ne trouvoient plus de cœurs sensibles, et n'étoient en-

tendues que pour provoquer la haine et le courroux des *sanguinocrates* qui s'etoient emparés du gouvernement.

CHAPITRE CVII.

Faux Assignats.

Nos ennemis ont voulu faire la contre-révolution par les faux assignats; du côté de la Suisse et du Mont-Blanc, les Suisses s'y prêtoient merveilleusement; on en introduisoit par millions; on les jetoit même par paquets dans les auberges; et dans quelques endroits on refusoit les bons en paiement, de peur d'en recevoir de mauvais: la plus grande partie nous vint de Londres.

On ne s'imagine pas combien il y a eu d'esprit et de talent dépensés pour ces manœuvres perfides: un libraire de *Monsieur*, nommé *Guillot*, fut le premier fabricateur de faux assignats qui ait été puni. De fortes raisons m'ont

toujours fait croire qu'il étoit d'intelligence avec des personnages de la plus haute volée.

Des fabricateurs de faux assignats et des voleurs se rencontrent dans la même prison ; mais on ne sait pas que les premiers mettent une ligne de démarcation entr'eux et ces derniers, et font bande à part. Ce sont ordinairement de jeunes libertins qui s'associent des graveurs. L'un porte les faux assignats, et l'autre n'en est chargé que d'un seul, afin que s'il est attrapé en le passant, la loi ne puisse jamais le frapper : lorsqu'il a réussi, son camarade lui en remet un autre, ainsi de suite.

Le crime de faux est devenu commun, et s'est multiplié dans tous les genres : on a altéré toutes les écritures publiques, et jusqu'aux billets de la loterie nationale. Les tribunaux criminels et civils ne retentissent que de cette espèce de délit. L'esprit s'épuise en escroqueries plus ou moins audacieuses ;

l'intrigue, depuis sept années, a joué par-tout le premier rôle, et a tendu ses filets de toutes parts.

Les maisons particulières sont des espèces de forteresses, où malgré la police, et tous les mouvemens qu'elle se donne, viennent expirer à la porte. Les intrigans, les faussaires, les filous, les escrocs, les joueurs, les accapareurs, les filles publiques, en un mot tout ce qu'il y a de plus nuisible à la société, se trouve rassemblé dans des coins obscurs, dans des mansardes, dans des greniers.

Tout cela fond à point nommé sur le sol du Palais-Egalité, et remonte dans son quatrième étage, après avoir exercé toute la journée son brigandage industriel. Tous ces rats dévorateurs se prêtent mutuellement leurs cases : l'on ne se doute pas des choses extraordinaires qui s'y passent; cependant elles existent : comme chacun vit chez soi, dans cette immense cité, l'un ignore ce que

fait l'autre derrière le pan de sa muraille.

La profession d'intrigant et d'escroc est tellement répandue, qu'elle forme une classe nombreuse qui a ses rapports, ses coutumes et ses usages. Si vous n'êtes pas du secret, vous serez trompé en tout et sur tout; et je plains l'étranger qui débarque, il ne voit rien de ce qui est sous ses yeux; il entrera au café de Valois et de Foix, au café de Charles et de la Rotonde, et il ne reconnoîtra ni la physionomie d'un capitaliste, ni celle d'un fripon.

Au reste Danton, député de Paris à la convention nationale, Danton chargé de décrets de prise-de-corps et de dettes, rejeté du sein des avocats au conseil, s'étoit fait tripoteur d'affaires, et avoit donné le signal en grand à tous les tripoteurs, d'agir largement et sans timidité, ou sans crainte servile; il leur avoit déjà ménagé l'abolition de la prise-de-corps. Ce fut un jour de triomphe

pour tout le parti : à compter de ce jour, Danton fut regardé comme un homme à vastes conceptions ; il fut dit même que pour l'éloquence il feroit le second tome de Mirabeau..... *Quæque ipse miserrima vidi!*

La bouffissure a toujours été le style des fripons : et n'y avoit-il pas de quoi rire et pleurer tout-à-la-fois, lorsqu'une multitude aveugle, trompée sur leur scélératesse, leur attribuoit un entendement profond ?

Les faux assignats n'ont presque fait aucun tort à la nation, vu leur petit nombre, en comparaison de la quantité immense que le comité des finances en fit fabriquer, et la vîtesse inconcevable avec laquelle il prévenoit encore toute autre fabrication.

CHAPITRE CVIII.

Théophage.

C'est le nom qu'on donne aujourd'hui à ceux qui, couverts d'une nappe jusqu'au menton, et à genoux devant un prêtre, reçoivent de ses deux doigts bénis, dans la bouche, une petite feuille de pâte dont on cachette les lettres.

CHAPITRE CIX.

Prêtre Romain.

Je rencontrai hier près des Tuileries, un prêtre de mes amis; il étoit en uniforme national : voici mot pour mot notre conversation.

Le Prêtre. Je monte ma garde aujourd'hui. (*en montrant sa giberne.*) Mais tu ne devinerois pas ce que j'ai là-dedans.

Moi. Ce sont apparemment des cartouches.

Le Prêtre. C'est quelque chose de mieux que cela.

Moi. Ma foi, je ne conçois rien au-dessus des cartouches dans ce moment-ci.

Le Prêtre. Ce que j'ai là est de tous les temps.

Moi. Est-ce quelque chose qui tue?

Le Prêtre. Au contraire, c'est quelque chose qui donne la vie : c'est le principe de toutes choses.

Moi. Le principe de toutes choses dans ta giberne !... C'est un peu fort.

Le Prêtre. C'est la vérité.

Moi. Est-ce ta vérité de prêtre, ou ta vérité de soldat?

Le Prêtre. J'avoue que.... c'est un peu ma vérité de prêtre.

Moi. En ce cas, explique-toi plus clairement. Voyons quel mystère renferme ta giberne.

Le Prêtre. Mon ami, c'est en effet un grand mystère.... C'est le *bon Dieu*.

Moi. Le *bon Dieu !*

Le Prêtre. Oui, le *bon Dieu.* Je vais te conter ça. J'étois au corps-de-garde : on est venu me requérir de le porter à un des fidèles qui se dispose à faire le grand voyage ; et pour me conformer à un arrêté très-sage, je remplis ma fonction de prêtre en habit de citoyen ; attendu que pour cette mission particulière, il faut que je ne porte aucun vêtement sacerdotal. J'avoue aussi qu'il est plus commode et plus décent d'être vêtu en citoyen-soldat, que d'aller en habit de masque funèbre, épouvanter un homme à ses derniers momens, et faire agenouiller les petits enfans dans la rue.

Moi. Mon ami, ton langage se ressent déjà de ton habit. Je te pardonne d'être prêtre. Adieu.

CHAPITRE

CHAPITRE CX.

Huaille.

Populace hurlante: Les chapeaux... je me trompe.... les *bonnets rouges* sont levés. Les mots *carnage*, *sang*, *mort*, *vengeance*, cet abc de l'idiôme jacobite est répété, crié, hurlé de proche en proche par la.... *huaille.*

La *huaille* a régné pendant près de quinze mois, a despotisé la ville : car despotiser, cela veut dire, en petit comme en grand, dans une famille comme dans un royaume, vouloir être le maître tout seul, quand on le peut; et quand on ne le peut pas, s'associer des despotes subalternes qui à leur tour exercent une puissance arbitraire, pour faire redouter celui qui la leur a donnée.

CHAPITRE CXI.

Ordres sacrés.

C'est le nom qu'on donnoit jadis à certains grades ecclésiastiques, comme *la tonsure*, *le sous-diaconat*, *le diaconat*, *la prêtrise*, que les évêques accordoient, entourés d'une pompe religieuse, à tous ceux qui pour ne manquer de rien, renonçoient à tout, en s'incorporant dans l'église.

On demandoit à un prélat si depuis la révolution, il continueroit de sacrer les ecclésiastiques, suivant les nouveaux décrets. — *Non, certes... Mes principes!... mon devoir!... ma conscience!...*

— *Hé bien! monseigneur, on saisira votre pension.*

— *On saisira ma pension!... Cela est un peu fort!...*

Un vieux domestique assistoit à ce

dialogue. Monseigneur, comme c'est l'usage, lui devoit plusieurs années de ses gages....

— *Quoi ! vraiment, monsieur, on saisiroit la pension de monseigneur?... et mes gages ?...*

— *Vos gages? ils iront avec la pension.*

— *Sacre-Dieu ! il sacrera. Vous sacrerez, monseigneur, vous sacrerez !*

CHAPITRE CXII.

Farce intitulée : LE JUGEMENT DERNIER DES ROIS.

PIÈCE d'un genre original : elle fut jouée avec le plus grand succès sur le théâtre de la Cité. On y vit tous les monarques de l'Europe et dans leurs costumes, amuser les spectateurs avec leurs sceptres et leurs couronnes ; ils se disputoient ; ils se battoient : un répu-

blicain venoit, qui les mettoit tous à la raison. Après les avoir muselés, il les faisoit danser comme des ours. On eût dit que l'auteur avoit voulu parodier ce vers heureux du *Méchant* :

Les rois sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

La pièce offroit des traits piquans, et fut très-suivie ; mais il y avoit si peu de distance de temps entre les profonds respects et les éclats de l'alégresse populacière, qu'on auroit pu se dire : « Si l'exempt de police alloit entrer ! ces gens-là vont aller à la Bastille » !

Plusieurs drames à-peu-près de ce genre amusèrent le Parisien. Mais les événemens devinrent à-la-fois si terribles et si singuliers, que la fiction théâtrale étoit loin d'atteindre le fait historique.

CHAPITRE CXIII.

Citoyen actif.

D'APRÈS un décret de l'assemblée nationale, il falloit être *citoyen actif*, c'est-à-dire, posséder une propriété, pour avoir droit de voter dans les assemblées primaires ; de sorte que *Socrate*, *Corneille*, *Jean-Jacques Rousseau*, s'ils eussent vécu parmi nous, en auroient été exclus.

On voit qu'alors l'adjectif tuoit le substantif. Ah ! les vrais citoyens *actifs* sont ceux qui ont pris la Bastille, sont ceux qui ont pris les Tuileries, pour mettre fin aux indignités d'un régime despotique.

CHAPITRE CXIV.

Le petit Caton.

Lors de l'apparition du nouveau calendrier, et même auparavant, c'étoit à qui prendroit pour prénoms des noms romains. Pour Couthon, il dérogea en prenant un nom grec, et se fit appeler *Aristide Couthon*. Tout ce qui étoit au haut ou au bas de la montagne, s'affubla des noms des grands hommes de l'antiquité; et cela m'impatienta tellement un jour, qu'à raison de quelques nouvelles sottises de leur crû, je leur criai de toutes mes forces : *Non, vous n'êtes pas des Romains!* La sonnette furieuse de Collot-d'Herbois s'agitoit sur ma tête et étouffa quelques autres vérités qui les faisoient bondir comme des cabris. J'avoue que je m'amusai infiniment ce jour-là, lorsque j'eus le plaisir de dire à Robespierre

écumant et pâlissant : *Tais-toi, et écoute-moi une seule fois, car tu es l'ignorance personnifiée; avez-vous fait un pacte avec la victoire? — Non! nous l'avons fait avec la mort! — Il y paroît à tout ce que vous faites, &c.*

— La grande renommée de ces Catons et de ces Brutus, ayant fini à-peu-près comme celle de Gracchus Babœuf, on ne se souvient plus aujourd'hui de cette manie un peu folle, que pour citer l'historiette suivante.

« Un enfant prénommé Caton, que le père lui avoit fait ensuite connoître, en lui lisant quelques pages de l'Histoire Romaine, étoit entré furtivement dans le cabinet de sa mère, où dans la joie de son cœur il se hâtoit de piller une corbeille de dragées. Son père entre, le surprend, et lui dit d'un ton froid : *Caton n'eût pas fait cela.* L'enfant honteux vide sa poche, restitue et se jette aux genoux de son père qui lui dit : *Caton, après avoir fait une friponnerie,*

TAYLOR INST. OXFORD

ne se seroit pas mis dans le cas de la réparer par une posture humiliante ; levez-vous ».

La leçon étoit bonne, et je ne doute point que l'enfant, pour peu qu'il soit au-dessus du médiocre, ne se croie toujours environné de l'ombre de Caton.

CHAPITRE CXV.

Patriote de 89.

C'EST celui qui dès cette époque embrassa la révolution, sans ambition personnelle, par amour pour sa patrie, par haine pour le despotisme et l'oppression ; qui a fait consister l'énergie du patriotisme dans les choses et non dans les mots ; qui dans les crises de la révolution n'a pas cessé d'aimer la liberté, l'égalité, fondées sur la justice qui en est la règle ; qui entraîné avec l'universalité de la France par le torrent révolutionnaire, n'en a ni provoqué, ni or-

donné, ni protégé les crimes dévastateurs; qui, s'il est tombé dans des erreurs malheureusement inséparables de l'humanité, a travaillé franchement à les réparer dès qu'on les lui a fait reconnoître; qui est resté constamment soumis aux loix, et dont la bouche et les mains se sont conservées, dans tous les temps, pures de fausses dénonciations, de vengeances, de sang et de rapines.

CHAPITRE CXVI.

Lettre de Rousseau.

Elle est singulière, elle est prophétique. Je veux la faire lire à tous les habitans de Paris qui portent encore dans l'ame la rouille de l'ancien régime; car n'est-il pas singulier que le même homme m'appelle *monsieur* dans une lettre, et *citoyen* dans la société? Si cela continue, nous aurons deux langues, l'une pour la rue, l'autre pour la

maison. C'est avec la plus grande peine que le nom de *citoyen* s'établit ; et comment ce nom honorable n'est-il pas préférable au mot *monsieur* ?

Rousseau étant en Suisse, écrivoit à son ami Dupeyrou : « J'eus un surnom » que je crois mériter mieux que jamais : » à Paris on m'appeloit *le citoyen ;* rendez-moi ce titre qui m'est si cher ; » faites même en sorte qu'il se propage, » et que tous ceux qui m'aiment ne » m'appellent jamais *monsieur ;* mais en » parlant de moi, *le citoyen*, et en » m'écrivant, *mon cher citoyen.*

Nous pensons qu'il faudra encore plusieurs années pour rendre le nom de *citoyen* d'un usage absolu et universel ; mais cela viendra.

CHAPITRE CXVII.

Contre-révolution.

Mot nouveau qui a paru immédiatement après celui de *révolution.* Il signifie le *coup de main* qui, s'il étoit possible, feroit renaître des cendres du dernier de nos tyrans, un phénix qu'on appelleroit *le roi.* Or, un phénix.... lecteur, vous me prévenez !

CHAPITRE CXVIII.

J.-J. Rousseau aux Tuileries.

Il n'est pas un cœur sensible qui ne se rappelle avec délices cette belle soirée d'automne où les habitans d'Ermenonville amenèrent à Paris le cercueil de l'auteur d'Emile, sous un berceau d'arbustes et de fleurs.

L'air étoit calme, le ciel pur ; un

long rideau de pourpre voiloit à l'horizon les rayons du soleil couchant. Un vent frais agitoit doucement les dernières feuilles.

Bientôt les sons d'une musique simple et naïve se font entendre au loin. Une foule de citoyens se précipite au-devant du cortége. Tous les cœurs palpitoient de joie.

Le char funèbre entroit avec une majestueuse lenteur. Une jeunesse nombreuse le suivoit dans un respectueux silence.

Les symphonistes laissoient entre chaque air un court intervalle, afin qu'on pût le recueillir et le chanter en soi-même.

C'étoient les airs chéris de *l'homme de la nature*, ceux que répètent chaque jour l'amant à son amante, la tendre épouse à son heureux époux.

On eût dit que les anges descendus sur la terre venoient pour l'enlever

au ciel, au milieu de leurs ravissans concerts.

La pompe arriva au bassin qui représentoit l'île des peupliers. Il reçut les larmes des spectateurs rangés tout autour, celles plus abondantes encore des femmes qui pensoient à Julie, à Sophie, à Warens si tendrement, si constamment aimée de son fils adoptif.

Le cercueil fut déposé sur une estrade, et recouvert d'un drap bleu parsemé d'étoiles.

Tous les yeux s'y fixoient. La gloire du grand homme perçoit les ténèbres de la mort, et sembloit le montrer tout vivant.

Mille flambeaux éclairoient cette touchante cérémonie. Les pleurs embellissoient tous les visages. Ils offroient l'image, non de la douleur inconsolable de la perte d'un ami, mais de la tranquille espérance qui le voit revenir.

On termina les obsèques par l'air : *Dans ma cabane obscure ;* et chacun en se retirant le chantoit encore avec attendrissement.

FIN DU TOME TROISIÈME.

LE NOUVEAU PARIS.

LE

NOUVEAU PARIS,

PAR LE CIT. MERCIER.

TOME QUATRIÈME.

A BRUNSWICK,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1800.

CHAPITRE CXIX.

M. A. C. L.

On lisoit ces quatre lettres majuscules sur le frontispice d'une infinité de maisons; cela vouloit dire, *Maison assurée contre l'incendie.* Mais un sans-culotte s'avisa de les interpréter ainsi: *Marie-Antoinette cocufie Louis.*

Cette licence bouffonne fit le plus grand tort au roi, que le hasard attaquoit jusques dans l'arrangement de quelques lettres; et l'on trouva plusieurs fois ces deux vers de Voltaire, affichés au coin des rues:

Les cornes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
Ils furent tous cornards, tous ces beaux rois de France!

CHAPITRE CXX.

La ville de Paris en relief,

(Monument qui se voit au Palais-Egalité.)

Si la révolution de la France est l'événement le plus grand, le plus extraordinaire qui soit arrivé dans les empires du monde, depuis le cours des siècles, et le plus mémorable que les archives du temps et les fastes de l'histoire puissent conserver aux dernières générations, on aimera sans doute à contempler le point où elle a pris naissance, et où fut arboré, pour la première fois, ce signe de régénération, cette cocarde nationale qui doit faire le tour du monde, événement dont la prophétie se réalise chaque jour.

Il n'est pas bon de tout imiter ; il est insensé de vouloir peindre ce qui est au-dessus du pinceau : mais si, au lieu de tant de vaines et stériles peintures, nous avions sous les yeux la physionomie

réelle des anciennes villes du monde, dont il ne reste plus que le souvenir, peut-être découvririons-nous dans leur structure, leur position, leur localité, de quoi nous éclairer sur le génie plus ou moins grand, plus ou moins heureux, qui a présidé jusqu'ici au destin inconnu des nations.

Un artiste a fait un monument qui n'existe, à ce que je sache, pour aucune autre ville, du moins dans ce degré de justesse et de supériorité : c'est le *plan de Paris en relief;* de cette grande ruche humaine, où luttent et vivent tant d'élémens contraires. Eh ! que ne donneroit-on pas pour contempler dans la même proportion l'opulente et superbe Tyr, Thèbes aux cent portes, la florissante Alexandrie, Persépolis, Babylone aux jardins suspendus, Palmyre dont les ruines nous tiennent encore en extase, Carthage, l'ancienne Rome, enfin presqu'effacée ? L'art auroit pu les immortaliser et les transmettre jusqu'à nous; et si les missionnaires de la Chine, au lieu de leur fatras

mystique, nous eussent dessiné et envoyé Pekin ou Nankin, quelle ne seroit pas notre attention ! Que nous importera la ville que l'on nous promet en Afrique, et que l'on annonce trois fois grande comme Londres (1), si l'on ne sait nous dire quelle est sa grandeur, sa proportion relative aux villes que nous connoissons.

C'est une idée heureuse, neuve et hardie, que d'avoir conçu ce plan figuratif, et pour ainsi dire animé, qui nous met sous les yeux une immense capitale, nous en fait apercevoir tous les contours, et ne néglige aucun des détails ; de sorte que l'œil se promène dans les sinuosités des rues les plus obscures, visite les places, entre dans les promenades, et reconnoît, dans quarante-cinq pieds de circonférence, les maisons, les édifices, les palais, les

(1) La ville de *Haussa ;* elle est située dans le sud-ouest de la ville de Tombut, sur un fleuve qui est à la suite du Sénégal, par la latitude à peu-près de 15 degrés.

places et carrefours, dans une proportion rigoureusement géométrique. Ce monument, bien que composé de bois et de carton, peut, dans sa forme exiguë, se dérober à la faux des temps, et égaler, de même que les pyramides d'Egypte, la durée des siècles; et ce tableau, sous le rapport de la politique, de l'économie civile, de la police et de la morale, est bien autrement important pour le philosophe, que les batailles factices et mensongères d'Alexandre et de Constantin. Le tableau dont je parle (et il en mérite le nom), vous offre dans un espace circonscrit, la première ville, pour ainsi dire, de l'univers, par le rôle qu'elle a joué et l'influence toute-puissante qu'elle exerce et qu'elle exercera encore plus étonnamment sur le reste du globe.

C'est un grand aperçu pour celui qui réfléchit, et même pour celui qui réfléchit peu; car il excite la méditation, produit la surprise, fait naître le plaisir et l'admiration; et c'est la preuve d'une

patience et d'un talent extraordinaires, que de l'avoir exécuté avec une justesse qui se découvre d'autant plus qu'on observe davantage, ou de plus près.

Au premier coup-d'œil, c'est une miniature dont l'image s'agrandit insensiblement à mesure qu'on la contemple; et l'on voit s'arranger comme de soi-même, et grossir cet immense et incroyable amas de maisons très-accumulées au centre, qui réveillent en vous l'idée d'une population extraordinairement rare, en même temps qu'elle vous fait remonter au temps des Julien, des César, où des huttes occupoient la place des palais; et les César n'imaginoient pas alors que les habitans de cette bourgade bôueuse iroient saisir un jour le Capitole, et ressusciter le génie des Caton et des Brutus.

Le ci-devant bourgeois reconnoît le clocher de sa paroisse où il n'y a plus de curé, le millionnaire, son hôtel qu'il a acheté en délogeant un prince, et le jardin anglais y attenant; le marchand de

draps, le coin de la rue qui fait la renommée de sa boutique, et où il aune en zig-zag ; l'artisan, son attelier où l'ouvrier lui fait la loi ; l'architecte, les deux maisons qu'il a bâties pour s'en faire à lui-même une troisième ; l'ancien clerc de procureur, la lucarne du petit grenier qu'il occupoit ; la religieuse, la porte du couvent qui s'ouvrit enfin à ses vœux ; la jeune fille, l'Elysée où la conduisent le plaisir et l'amour ; l'amant, la fenêtre où il lança avec la pierre la lettre qui fit depuis sa joie ou son tourment. Je salue l'opulence du fournisseur de la République : dans des temps calamiteux il a daigné voler un peu la République, lorsque personne ne vouloit la servir : la patrie est sauvée ; je ne lui reprocherai point ses bénéfices ni ses jouissances.

Là, l'épouse de l'ex-conventionnel montre à sa fille la prison où son malheureux père, abandonné de la nation entière, et toujours républicain, attendit la mort qu'il avoit bravée pour l'intérêt

de la liberté, et par haine pour l'anarchie, et l'attendit, pendant treize mois, à chaque instant du jour et de la nuit ; voici les prisons qui furent ensanglantées par les crocs et les massues, tandis que le rideau de l'Opéra se levoit, que Vestris dansoit, et que tous les autres spectacles étoient pleins.

De son côté, l'astronome découvre l'Observatoire, cette clef merveilleuse du firmament ; il croit lire dans les astres, dans ces lettres de feu, il ne fait encore qu'épeler, et voilà pourquoi il méconnoît le livre. Le savant, ou celui qui prend ce nom, aperçoit la vaste bibliothèque où les trésors littéraires lui sont ouverts, mais où l'immensité et l'inutilité des volumes en fait ressembler les trois quarts et demi à de la pierre taillée.

L'artiste reconnoît la galerie du Louvre, où sont les tableaux qui font son admiration et son désespoir ; le militaire, l'hôtel des Invalides, terme de son repos,

récompense honorable de ses travaux ; le poëte, le Panthéon où il ne sera pas admis, temple d'ailleurs chancelant sur ses imprudentes bases ; le débutant dans la carrière des lettres, cherche la salle de l'Institut national, amalgame jusqu'ici inconnu : puisse-t-il ressembler au métal de Corinthe, jugé plus précieux que l'or même ! Le philosophe sourit au dôme de cette Sorbonne où étoient ces plaisans théologiens, dont tout le monde a droit de se mocquer aujourd'hui, excepté peut-être un professeur d'entendement humain : pourquoi ne pas dire là-dessus avec le philosophe Montaigne, que nous savons le tout de rien ? Voici les colléges d'où le pédantisme chassé revient sur le coup, et s'enracine de nouveau par l'indomtable opiniâtreté de la sottise enseignante, sur-tout lorsqu'elle est en chaire. La courtisanne, qui se rit de tous les écrivains et professeurs, s'arrête devant le Pavillon chinois où elle a gracieusé l'aristocrate ;

c'est pour elle le bon citoyen. Le danseur a trouvé, du premier coup-d'œil, la position de l'Opéra, qu'il appelle le spectacle unique, et qui l'est effectivement quant aux ballets. Pour l'agioteur, qui n'a jamais eu la morale du brochet, il ne cherche et voit que le Palais-Royal où se meuvent, sous le drapeau de l'usure, ses phalanges dévorantes ; et comme les vices se marient ou s'attirent, c'est encore là que la débauche étale ses scènes honteuses, et épouvante l'œil ou la pensée de la pudeur.

Mais l'homme, qui aime la patrie et la liberté, se recueille, contemple longtemps et en silence ce qu'on appelle le Manége, ce siége de la Convention où la République fut fondée, ce point de rénovation qui tient du prodige, ce point redoutable et sacré comme le tonnerre des cieux, d'où se sont élancées les tempêtes, qui, semblables aux orages physiques, déchirent et renouvellent le sein de la nature. L'observateur attentif de-

vant cette curiosité, reconnoît aisément les affections secrètes ou cachées des individus, par les objets qu'ils considèrent plus particulièrement ; l'ancien bonnet rouge lui-même, frémit quand le bout de la baguette marque la place où Samson battoit monnoie, où la statue de la liberté devint l'idole de Meloch ; et il s'éloigne un peu de côté pour ne pas entendre la réflexion qui suit, et qui le regarde.

Ici les tours du Temple, qui élèvent dans les airs leurs formidables flèches, rappellent la destinée du dernier roi des Français, et la terrible punition de son parjure ; elle a retenti jusqu'aux extrémités des royaumes de Tunquin, de Lao, et de la Cochinchine.

Au Champ-de-Mars, sur ces longs et circulaires amphithéâtres, on se rappelle ces quatre cent mille hommes assis dans cette fête de la Fédération, la plus singulière, la plus magnifique, et la plus riante qui ait frappé nos regards, fête

au-dessus des descriptions romantiques, lorsque la révolution, encore intacte et pure, et conforme aux écrits des sages, n'avoit pas été couronnée de serpens, armée de poignards, et couverte d'une robe livide et ensanglantée.

Les tours de Notre-Dame retracent les saturnales, les bacchanales de la déesse de la Raison, lorsqu'on affubla les ânes et les mulets d'étoles et de chasubles, qu'on mangea la salade aux anchois dans le ciboire, et qu'une chanteuse prit sur le maître-autel la place de l'immaculée Vierge Marie. Or, voici la place de Grève, où Geneviève, pendant mille ans la patrone révérée, fut brûlée comme Duchaufour et Desrues; voici cet hôtel-de-ville où la rebelle commune alloit, avec son Henriot du 31 mai et son orateur Chaumette, égorger la Convention qui dormoit sous les couteaux. Que de souvenirs!

Mais quel étonnement! dans ce tableau en relief on y trouve la Bastille;

on s'indigne, mais l'on sort tout-à-coup de cette fâcheuse idée, comme l'on sort au réveil d'un songe pénible; l'artiste a voulu faire un petit mensonge qui tournât au profit de notre sensibilité et de notre républicanisme. En crevant la Bastille, le peuple creva à point nommé la vessie du terrible Léviathan qui alloit dévorer, avec ses troupes allemandes, la moitié de la cité; l'œil du spectateur qui sourit, efface la Bastille qui n'est plus que là, et tout au plus que d'un pouce et demi de hauteur. Qu'ainsi soient réduites toutes les bastilles de l'univers! . . . . qu'elles subsistent encore, mais en carton! Fière tour de Londres, tu seras ainsi humiliée, et ton terme approche!

Mais le charme de l'illusion est complet, si, muni d'un verre qui grossisse les objets, on le porte successivement sur les tours et sur les dômes qui s'élèvent au-dessus des humbles maisons; sur le dôme du Val-de-Grace; sur la coupole de la Halle-aux-blés, ce chef-d'œuvre de

coupe ingénieuse; sur l'Hôtel des monnoies; sur la Trésorerie nationale qui vomit si difficilement de ses entrailles, à ce que dit le rentier ; sur les tours inégales de St.-Sulpice; sur la vaste et lourde calotte de l'Assomption; sur le Luxembourg, aujourd'hui le palais Directorial, d'où a fui le prétendant, pour ne plus reparoître, et d'où sortira la foudre qui, en franchissant les mers, tuera le plus atroce des gouvernemens; et c'est ainsi que finira la querelle de trois cents années. On revient plusieurs fois sur la colonnade du Louvre, les Tuileries, le Garde-meuble, l'Ecole militaire, le palais Bourbon, que son ancien maître ne verra plus qu'en rêve au fond de la Russie, où il est allé affronter le knout, sous les humilians bienfaits d'un despote; dans cette nouvelle salle, dans l'intérieur de cet édifice gâté par les plus grossiers architectes, se rectifiera cet épouvantable amas de lois écriturières, qui sont tous les péchés politiques, et qui ne se concilieront jamais avec cette liberté

que j'idolâtre et que je conçois; la pédanterie trop commune du légiste s'en éloignera; le pédantisme, hélas! est par-tout; mais il n'a jamais fait plus de mal que dans la tribune : Robespierre étoit moins cruel encore que pédant, et tous les pédans politiques sont des *Robespierres en herbe.*

Telle est la ressemblance avec laquelle chacun de ces édifices est représenté, qu'avec une lunette on croit les voir séparément dans leur dimension naturelle.

Ensuite, que le spectateur, debout sur une chaise, découvre Paris beaucoup mieux qu'il ne le verroit du haut de la tour St.-Jacques-la-Boucherie; il l'embrasse d'un seul regard, mesure son diamètre en suivant, dans leur singulière longitude, les immenses rues St.-Martin et St.-Jacques, et l'étroite obliquité des rues adjacentes qui font contraste : on diroit qu'une intelligence a dessiné d'abord les artères et les veines; puis l'indigent fixe en silence le grand Hospice d'Humanité, qui s'appeloit encore mieux *la Maison*

le Dieu. Là s'exerce de tous les arts connus le plus avancé, le plus perfectionné, la Chirurgie ; la Chirurgie qui peut dire avec orgueil à la Médecine : Vous êtes encore loin de moi !

L'entrée de la ville, du côté de la barrière Chaillot, offre les avenues de la plus grande et pompeuse magnificence ; elles sont mariées par la vue, au château des Tuileries, et l'ensemble forme le plus beau, le plus étonnant, le plus riche jardin que l'imagination puisse créer et l'œil contempler.

L'œil parcourt à vol d'oiseau les routes circulaires des boulevards, quelquefois doublées; les étrangers jugent de la grandeur de notre capitale, de la beauté de ses environs, de l'élégance variée de ses maisons de plaisance, en suivant les longs boulevards, dont les arbres touffus forment au milieu d'elle une immense couronne, et l'embrassent, au lieu de remparts de pierres, de leur vertes ceintures. Les voilà, ces immenses faubourgs, plus

grands que des villes ordinaires, qui ont vomi des armées dans les grandes époques de la révolution ; car les faubourains sont travaillés dès qu'il se prépare un mouvement.

Les étrangers nomment, par leurs anciens noms, les hôtels du faubourg St.-Germain, aujourd'hui déserts, dont les habitans ont mieux aimé ramper et mendier dans ces cours qui les trompent et les méprisent, plutôt que de s'unir à notre majestueuse et invincible cause; les étrangers planent sur ces grands jardins où les ducs et les marquis ne rentreront plus, distinguent à leur belle largeur les rues de Bourbon et de l'Université, où rouloient les équipages de la noblesse ; se perdent, se retrouvent, se perdent encore; mais ils ont pour point de ralliement et les salles de spectacles qu'ils fréquentent et les douze ponts qui établissent les points de communication du nord au midi et du midi au nord.

Parmi tant de maisons l'étranger cher-

che, dans un quartier éloigné, la modeste habitation du héros dont le nom en efface déja tant d'autres, et qui n'a pas encore achevé ses hautes destinées ; l'étranger dira, en retournant dans son lointain foyer : J'ai vu du moins sa demeure; il cherche encore dans un quartier bruyant l'humble domicile de J.-J. Rousseau, exilé des Alpes, qui manquoit de bois pendant l'hiver, et qui reçut après sa mort des statues et les hommages de fêtes dispendieuses.

Enfin l'œil se plaît à retrouver, à suivre les divers embranchemens de la Seine, qui forment les îles St.-Louis, Louviers, et la Cité ; c'est le corps d'une hirondelle avec des aîles d'aigle, et c'est de la Cité qu'est sortie la grande ville : la fille est au moins trente fois plus grande que la mère ; c'est un nain qui a enfanté un géant. De ce point primordial on suit le cours majestueux de la Seine, ses quais superbes et que l'on ne voit point ailleurs; le Pont-neuf, qu'il sera si aisé de métamor-

phoser en pont triomphal à la gloire de nos généraux. La Seine coupe tellement en deux la grande ville, que le poids des édifices de chaque côté est à peu-près égal, et que l'œil hésite pour savoir lequel est le plus chargé de maisons. Le regrattier, qui usurpe le nom de commerçant, ne s'attache qu'à la Halle; c'est la mine où s'enrichissent ses pareils; ainsi que le maître-d'hôtel, il ne suit les quais que pour distinguer chaque port d'après les différentes marchandises qui y sont déposées; il fixe son attention sur les trains et sur les bateaux qui les bordent, il rêve et il s'apprête aux accaparemens, à tous les genres de monopole, sous l'œil même des lois et des magistrats dont il confond la vigilance et l'autorité.

Mais il faut voiturer, chaque année, sur ce point des bois exploités à trente et quarante lieues de distance à la ronde, pour alimenter les cheminées ardentes du riche, les poêles de la pauvreté, et les chaufferettes de l'indigence.

Des quais sont comblés de tonneaux de vins, et l'ami de l'humanité ne songe point, sans douleur, que cette boisson, si précieuse à la santé quand elle est naturelle, est falsifiée par les vendeurs, et n'arrive jamais à Paris que pour y subir une seconde et quelquefois même une troisième falsification. O, chimistes! que faites-vous? Quand un auteur se rend coupable d'un solécisme, ou manque aux règles théâtrales, il est rudement tancé le lendemain par les critiques; et vous! que ne vous promenez-vous sur le port, tasse d'argent en main, en goûtant, en marquant, en dénonçant le tonneau frelaté.

Voici où l'on décharge les bateaux de charbon; et quand ils crèvent, ou qu'ils se renversent, les ondes de la Seine ressemblent pendant plus d'une heure aux eaux du Styx.

Le spectateur qui aime à étudier ce point central d'un grand empire, le théâtre des plus grands événemens, la

ville qui a étonné le monde entier, et dont on parlera encore dans mille ans, comme on en parle aujourd'hui, se ménage les plus douces surprises, en se plaçant devant les points de vue que l'artiste a reproduits avec tant d'artifice. On ne se lasse point d'admirer l'étonnante perspective du château des Tuileries, où le despotisme, après avoir signé et paraphé le traité de Pilnitz, c'est-à-dire le déchirement et le partage de la France, voulant ressaisir son sceptre de plomb, mais tremblant du coup, et tombé dans ses propres filets, fut vaincu pour jamais. Voyez le plus imposant des spectacles, depuis la place jadis royale, jusqu'aux Champs-Elysées. Le Jardin des plantes console, pour ainsi dire, celui qui est jeté hors de la ville; et les allées de St.-Mandé peuvent réjouir le faubourain, qui devient l'antidote de la barrière Chaillot; le Jardin des plantes, je le découvre avec un œil de prédilection, je le préfère au séjour fastueux où s'enor-

gueillissent ces arts, ces chefs-d'œuvre immoraux qu'on devroit reléguer dans les Muséums, et non offrir aux yeux de l'adolescence, qui ont subsisté trop longtemps aux dépens de l'agriculture resserrée, négligée, abandonnée, et dont on a immolé les trésors nourriciers à des figures inanimées, indécentes et très-inutiles au bonheur de l'homme.

Les places qui offroient les statues des rois, n'ont plus que leurs piédestaux dégradés, mutilés, comme un éternel témoignage de la puissance du peuple et de la foiblesse des rois. On sourit de tous ces monastères vides de leurs moines et moinesses, et transformés en salles de bal, de danse, de musique et de restaurateurs. Le clergé possédoit le tiers des édifices et maisons de la grande ville; où est-il, ce clergé antique, riche et puissant? un jour l'a détruit, et la mître papale, la thiare, sont tombées après lui; le grand Lama ou le Dalai Lama tient bon encore.

Tel est ce plan curieux et instructif qui remet Paris sous nos regards, tel qu'il étoit en 1789, sans aucune dégradation, et dans tous ses accroissemens successifs. On voit que la révolution, si elle a fait tomber des milliers de têtes, n'a point endommagé sa masse physique, qu'elle est la même, absolument la même, et cette réflexion qui nous dit que l'oiseau passe et que le nid demeure, se creuse encore lorsqu'on contemple tant de palais et de maisons que n'habitent plus leurs propriétaires, ni leurs possesseurs encore vivans.

Mais, quand Bossuet tonnoit à Versailles devant Louis XIV, avec ces paroles, *les royaumes meurent, Sire, comme les rois*, on ne prenoit à la cour ces mots prophétiques que comme un langage de prédicateur : Bossuet semble avoir annoncé cette République de France qui marche d'un pas ferme dans toute l'Europe.

Il ne manque à la perfection de l'ou-

vrage, qu'une chose que la puissance humaine ne peut lui donner ; c'est d'y voir, comme dans Paris même, le mouvement de ses habitans, le concours des voitures, la course de ces chevaux, et des cabriolets légers et dangereux, et encore indéfendus ; les flots tumultueux d'un peuple qui s'agite, d'un peuple qui court de préférence à ces spectacles qui n'offrent que des enfers, des démons, des spectres, des revenans, des nones ensanglantées, dont il s'amuse, parce qu'il n'y croit plus.

Une chaise de poste la transportera, l'étonnante ville, chez toutes les nations de l'Europe ; l'artiste la fera voir aux hommes, aux femmes, aux enfans des différentes contrées ; il la fera voir et entrer à Londres ; sous les portes de Vienne, de Madrid, de Berlin, de Pétersbourg ; jugez de la surprise de tous ces potentats jaloux ; ils n'ont rien à lui opposer ; jugez encore de l'étonnement du Grand-Turc et du Kan des Tartares, à

l'aspect

l'aspect de Paris qu'ils n'ont jamais vu que sur la carte et pas plus grand qu'un point; ils en ont entendu parler comme de ces beautés poétiques qu'on célèbre dans les odes pindariques ; ils la verront face à face, et ils seront stupéfaits; et si ces despotes sont environnés alors de leurs courtisans, aucun d'eux ne demandera, ou n'osera demander : Où est la place de la Révolution? personne ne dira : Montrez-la à sa majesté; toutes les femmes des contrées éloignées soupireront en voyant le plan d'une ville où elles auroient voulu naître, et toutes diront tout bas : Oh! ce n'est que là que sont les plaisirs! ce n'est que là que notre sexe jouit d'une double liberté!

Si l'artiste voyage, ainsi qu'il me l'a promis, s'il transporte au loin son curieux monument, il pourra dire à la foule qui n'a point voyagé et qui ne voyagera point : Voilà cette ville si fameuse que je vous apporte; je la place sous vos regards, cette ville depuis tant de

siècles la tête, le bras et le flambeau de l'Univers ! voilà cette ville souveraine par ses sciences, ses arts et ses modes, où tout ce qui fut célèbre vint ou naquit ; où, à la paix prochaine, l'Europe entière débordera, affamée de voir des lieux si long-temps célèbres ; voilà ce point unique, cette ville-mère glorieuse de la liberté sortie triomphante de son sein, comme Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter. Elle voulut écraser un trône qui pesoit sur elle, et elle l'écrasa en trois jours. Son insurrection fut le coup de queue de la baleine qui renverse l'esquif du harponeur : ainsi que la bombe élancée dans les airs, ne rentre point dans le mortier, ainsi l'esclavage a fui de cette superbe ville pour n'y plus redescendre ; au sein des tempêtes de la révolution et de la sanglante anarchie, elle a gardé une assiette immobile : ses propres fureurs, les excès jacobites n'ont pu la détruire, et les armées innombrables des rois conjurés qui vouloient la dévorer, ont passé

comme l'ombre ; leurs forteresses lointaines sont tombées, et Paris subsiste tout entier ; une ombre de défense a fait reculer les légions si fameuses que commandoit un roi du nord ; Paris a détaché de son sein trois cent mille hommes, et il n'y paroît plus ; il a envoyé la guerre châtier l'Italie et l'Allemagne, et l'Allemagne et l'Italie lui ont demandé la paix. Là, est le cerveau puissant qui crée, forme et dissémine les républiques, qui les fera germer sur le sol opprimé par des rois ou des oligarques ; là, est le bras qui exécutera les projets les plus hardis, qui jettera un pont de la Seine à la Tamise ; il a déja changé la face féodale de l'Europe, et plus la résistance aux droits de l'homme et de la liberté sera grande, plus le torrent régénérateur couvrira de plus large surface. Tel un rocher au milieu des mers voit arriver les vagues du pôle, il les repousse ; elles fondent du bout de l'horison, et il résiste à leurs efforts. Il tient au fondement du monde,

il verra mille naufrages, et subsistera dans toute sa gloire, dans cette gloire que donnent la force de la pensée et le courage des armes.

D'autres s'extasieront devant les peintures noircies ou hideuses qui nous sont venues d'Italie, qui ne nous offrent guères qu'une mythologie impertinente et usée, un ancien régime de terreur, la rage délirante de bourreaux renouvelée de nos jours ; on diroit d'anciens comités révolutionnaires exerçant leurs barbaries ; c'est un Fouquier-Tinville sous le nom d'Hérode, de Pilate ou de Dioclétien ; je détourne la vue de ces vieilles horreurs qui semblent atténuer les nouvelles ; j'aime mieux considérer *Paris en relief ;* et voilà, pour moi, comme j'aime à voir les tableaux, c'est-à-dire ceux qui me donnent la physionomie vivante des villes et qui sauvent leur mémoire de la destruction, tableaux vrais qui font rêver le philosophe et le législateur ; qui inspirent le moraliste et lui dictent des idées

de police de tout genre ; c'est ainsi sans doute qu'une génération future, moins enfantine que la nôtre, moins amoureuse de fausses et de barbares images, les aimera et fera de profondes réflexions sur une ruche humaine de cette étendue et de cette vaste dimension. Cet artiste se nomme le Cit. *Arnaud ;* il a fait au physique sur Paris ce que j'ai tenté de faire au moral dans mon tableau, et j'ai cru que c'étoit à moi qu'il appartenoit de parler de cet ouvrage, unique en son genre.

CHAPITRE CXXI.

Mots du Tiers-Etat.

Un gentilhomme des états du Dauphiné disoit, pour soutenir la primatie de la noblesse : *Songez à tout le sang que la noblesse a versé dans les batailles.* Un homme du Tiers-Etat lui répondit : *Et le sang du peuple versé en même temps, étoit-ce de l'eau ?*

Un de nos seigneurs recevoit un jour ses fermiers qui lui apportoient de l'argent, et pour se donner un air de popularité, il les fit mettre à table. A la fin du repas, voulant régaler ses convives, il dit à son maître-d'hôtel : *Servez-leur du Tiers-Etat ;* c'étoit de l'eau-de-vie qu'il appeloit ainsi. *Vous avez bien raison,* lui répondit un des paysans, car c'est la liqueur qui a le plus de force et d'esprit.

CHAPITRE CXXII.

Boutiquiers.

En général tout ce qui compose les boutiquiers, les détaillans, les petits marchands, tous, plus ou moins, sont clamateurs par caractère et par habitude. Ils font le procès à tous les hommes qui ont pris quelque part à nos débats politiques ; une révolution est toujours un fléau pour la génération qui la voit naître ; on diroit, à les entendre, que la révolution auroit dû choisir un tout autre temps que celui où ils

existent. Pourquoi les dangers sont-ils venus les trouver ? Ils n'examinent pas si cette révolution a embrassé plusieurs révolutions différentes ; ils enveloppent dans une même censure les talens, les vertus et les vices d'une foule d'individus ; ils prodiguent les noms de factieux, de scélérats, aux patriotes qui ont servi leur pays, comme aux monstres qui l'ont déshonoré par leurs crimes.

Ils n'ont pas honte d'associer Condorcet et Marat. Les accusations les plus ridicules, les invectives les plus grossières sortent de leurs bouches contre tous les républicains ; ils aimeroient mieux voir l'humanité dévorée par un éternel despotisme, que de souffrir les orages qui ont troublé leur commerce ; ils se disent amis du repos, et avec ces amis, le sceptre de fer des tyrans seroit inamovible dans leurs mains ; les rois ressuscités et replacés, pourroient sans crainte se livrer à tous les excès de la vengeance, à toutes les démences du pouvoir.

Ils rappellent sans cesse les tables de proscription, et quand les charrettes fatales qui traînoient les victimes au supplice venoient à passer, ils regardoient froidement et tranquillement ceux qu'on alloit immoler, et n'honproient leur constance et leur malheur ni d'un soupir ni d'un regret.

Leur courage n'a point été mis à la même épreuve ; ils ne réfléchissent pas même s'il y a eu du courage à braver l'oppression et la tyrannie.

Les mesures arbitraires sont, à ce qu'ils disent, celles qui ordonnent les patentes, et font payer les impôts : voilà ce qui devroit réveiller leur indépendance, s'ils savoient manier autre chose que l'aune et la plume qui trace la règle de multiplication.

Dénués de toute espèce d'idées politiques, peu leur importe que l'un veuille redresser les autels sanglans du maratiste, et l'autre relever le trône anéanti par la volonté générale ; il n'y a d'autres vexa-

tions que celles qui tombent sur les marchands ; et comme le mot *républicanisme* est un mot nouveau, il étoit fort inutile de le créer, ainsi que le calendrier, qui a témérairement changé les noms des mois de l'année, ce qui oblige le bourgeois sans mémoire, à avoir de la mémoire, attentat sans exemple, système criminel, extravagance complète ! Tels sont les discours des boutiquiers, et je range dans cette classe les notaires ; le plumitif est ce qui rétrécit le plus les idées, et les notaires ont les idées les plus étroites que l'on puisse avoir dans un renouvellement de choses.

CHAPITRE CXXIII.

Arrestation.

LINGUET, qui proscrivoit ce mot, vouloit qu'on se servît de celui *d'arrêtement* : Linguet avoit tort. On ne doit employer ce mot qu'en parlant des choses ; on

doit dire, par exemple, *l'arrêtement* du cours d'un ruisseau, *l'arrêtement* d'une voiture à la porte d'un bâtiment. Le mot *arrestation* ne convient qu'aux personnes arrêtées par ordre d'une autorité constituée.

Cependant, lorsqu'on découvrit des preuves de la trahison de *Gabriel Mirabeau*, que *Condé* appeloit *un grand homme et un grand coquin*, et qu'on discuta à la Convention nationale la proposition qui fut faite d'exhumer du Panthéon, les cendres de ce député qui vendoit son génie au plus offrant, *Pierre Manuel*, après avoir défendu la mémoire de son ami, termina son discours, en disant : « qu'il falloit se borner à mettre cette mémoire en *arrestation.* »

Lorsque le décret qui ordonna l'arrestation des *gens suspects* parut, on vit en tremblant que par la définition qu'il donne, de ce qu'il faut entendre par un homme *suspect*, il n'étoit plus personne

que le comité de salut public, que les comités révolutionnaires, que les vice-rois dans les départemens, ne pussent déclarer tels. L'exécution suivit de près la promulgation de cette loi qui imprimoit le signe de l'esclavage sur le front de la liberté. La crainte d'être dénoncé comme *suspects*, fit que les uns, abandonnant leurs foyers, s'enfoncèrent dans les forêts, tandis que d'autres, après avoir fait leur testament, s'enterrèrent dans des cavernes.

CHAPITRE CXXIV.

Boissy-D'Anglas.

Surnommé *Boissy-Famine*. Il fut maître-d'hôtel du frère du roi, pensionnaire de la cour; il me sembloit quand il parloit, tenir toujours la serviette sous le bras, ainsi que je voyois à Pastoret sa robe parlementaire qui lui tomboit jusqu'aux talons.

On ne sait pas encore si ce Boissy-d'Anglas n'étoit pas d'accord avec les assassins de Féraud, quand il parut impassible en saluant la tête sanglante qu'on lui offroit; les coups de carabine percèrent les planches à quatre pieds de lui. Fidèle au plan de la réaction royale, il batailla pour elle jusqu'au 18 fructidor, terme de son rôle.

Il avoit signé la protestation des soixante-treize. Tout étonné d'avoir fait un acte de courage, ou plutôt ayant peur, il supplia pour effacer sa signature. Cette grace lui fut accordée par le mépris.

L'idée d'organiser une famine n'étoit pas neuve; la cour en avoit quelquefois usé; durant l'été de l'an III, Boissy-d'Anglas mentit comme un Barrère, et favorisa, comme un des agens les plus actifs de la faction des Anglomanes, cette disette désespérante, au moyen de laquelle on comptoit conduire un peuple affamé à demander un roi.

En récompense du long jeûne qu'il avoit éprouvé, le peuple de Paris le renomma député, et son nom étoit le premier dans les listes qui furent envoyées dans les départemens. Quand je dis le peuple de Paris, je veux parler de ces sections qui semblent d'accord avec le cabinet de St.-James, tant elles sont opposées au génie de cette liberté qui a enfanté tant de prodiges.

A ce Boissy-d'Anglas étoit lié cet exécrable Aubry, le plus lâche, le plus mince des hommes, et qui se croyoit déjà un second Monk, mais qui, sans talens, sans esprit, n'ayant pas même l'audace momentanée du conspirateur, obtint cependant une terrible influence après les journées de prairial. Il destitua Buonaparte.

Il fut le fléau des armées françaises; il congédia avec une froide insolence presque tous les braves officiers républicains, qu'il remplaça par des chevaliers du poignard, par des gardes-du-

corps et autres gens dévoués à la cause de la royauté.

Jamais la République ne fut plus en danger que lors des opérations de cet artificieux et froid scélérat, qui enchaîna la valeur de nos troupes, et il étoit temps que le 18 fructidor frappât tous ces Clichiens qui alloient tous, sous leur bannière proscrite, trahir et ensanglanter la patrie.

Il faut dire encore que Boissy-d'Anglas et Aubry étoient parmi les folliculaires royaux, les plus plats et les plus mauvais écrivassiers de leur espèce.

CHAPITRE CXXV.

Traité comme un chien.

Expression qui circulbit dans la société, aux premières années de la révolution, et dont voici l'origine.

Sous l'ancien régime, les pensions sur le trésor qu'on appeloit *royal*, montoient à plus de cent millions. Observez que celles accordées aux anciens sujets de l'Académie *royale* de musique s'élevoient à plus de deux cent soixante-dix-huit mille livres ; observez qu'on en donnoit une de six mille livres au coiffeur de *Mademoiselle d'Artois*, qui, morte avant trois ans, n'avoit point de cheveux ; mais observez aussi, que le gouvernement devenoit économe dans certaines circonstances. Par exemple, le brave *Aude*, qui avoit fait prisonnier le général *Ligonier* à la bataille de *Laufeld*, et qui avoit contribué à la victoire ; eh bien ! le trésor *royal* lui accorde une

pension de deux cents livres!... Par économie cependant, on a eu soin, au moyen des retenues, de la réduire à cent quatre-vingt-huit livres trois sous, qu'on a enfin totalement oublié de lui payer. Voici un trait, soit dit en passant, qui prouve que sous l'ancien régime, nos braves soldats étoient traités avec beaucoup moins d'humanité que les chiens de sa majesté. Prenez le compte rendu en 1788, par le calotin *de Brienne*, et vous y lirez : « *Pour la nourriture des chiens de sa majesté, à raison de huit sous six deniers par jour pour chaque chien, quarante mille livres. Pour la remonte desdits chiens, par an, dix mille livres.* » Or, la paye du soldat montoit tout au plus, à six sous par jour; donc les chiens de sa majesté étoient mieux traités que les soldats qui versoient leur sang pour défendre ce qu'elle appeloit *ses droits*. Il n'y a pas un militaire qui n'ait pu dire qu'il voudroit bien *être traité comme un chien.*

CHAPITRE CXXVI.

Muscadins.

Espèce d'hommes occupés d'une parure élégante ou ridicule, qu'un coup de tambour métamorphose en femmes. « Le fils du Czar *Pierre I* s'est brûlé les doigts, dit un de nos écrivains, pour n'être point forcé au travail que son père exigeoit de lui ». Nous avons vu un *Muscadin* se résoudre à se faire couper l'index, pour éviter de porter les armes contre l'ennemi. Il auroit dû le conserver pour manier l'aiguille ou la quenouille.

Ils formèrent l'opposé des sales Jacobins.

On auroit cru qu'une jeunesse ardente alloit embrasser les principes républicains; mais cette jeunesse étoit riche, efféminée, et voulut se distinguer par-tout de ceux qu'elle appeloit les *habits bleus*. Les muscadins furent moqués, rossés, battus,

quand ils voulurent, avec *leurs oreilles de chiens* et leurs *cadenettes*, narguer les républicains. S'ils étoient les plus forts, c'étoit bien rarement, et quand ils se trouvoient quatre contre un.

Ils font les royalistes à bas bruit ; mais les émigrés les méprisent encore plus qu'ils détestent les patriotes.

CHAPITRE CXXVII.

Esprit public.

Rien n'est plus plaisant que tous les efforts des écrivains pour bien déterminer *l'esprit public*. Chacun vouloit l'asseoir dans sa cotterie ou dans son journal. L'un tomboit dans le parti de l'opposition sans le savoir ; l'autre servoit le gouvernement par ses paroles inconsidérées et sans le vouloir.

Il étoit impossible qu'il y eût un esprit public dans ces grandes commotions ; ou du moins qu'on sût bien déterminer où il

étoit. Ce qui compose la portion sensée et tranquille, ne le disoit peut-être pas, mais raisonnoit ainsi : Prenons patience par esprit de raison et de calcul ; le pire ne seroit pas d'être mal gouverné, mais bien de ne pas l'être. Le mot *esprit public* a donc eu à Paris et ailleurs des acceptions très-différentes. Les observateurs mettoient, pour ainsi dire, les doigts sur le thermomètre en le consultant, et ils prenoient pour la température de l'air la chaleur plus ou moins grande de leurs mains. Dix qui parlent, font plus de bruit que dix mille qui se taisent ; mais le bruit passe.

Tâter le pouls à l'esprit public, exige un tact bien fin. Il faut bien distinguer si le mouvement est en proportion avec le bruit ; et rabattre ensuite du calcul tout ce qui est dû à l'entraînement, à l'exemple.

Il se forma un bureau de l'esprit public ; il ramassoit dans les cafés et dans les spectacles tout ce qui s'y disoit ; mais le lendemain c'étoit une autre version ; car

ce qu'on appelle *esprit d'opposition* est inné chez les Parisiens. L'un crie au feu pour l'éteindre, l'autre pour piller la maison. Ce n'est pas l'esprit public qui règne à Paris, c'est l'esprit de critique. Chez le peuple des salons, la première affaire, celle de tous les jours, c'est de s'amuser. Rien de moins amusant que la louange. La satyre est bien meilleure pour passer gaîment une heure ou deux; elle trempe ses petites flèches dans tous les acides; plaisante dans les cercles, mordante dans les cafés, boudeuse dans les cotteries, grondeuse aux comptoirs, criarde à la Halle, rieuse ou plaignante par-tout; mais par-tout ayant pour base cet esprit de contradiction qui éloigne nécessairement cet intérêt commun qui prend sa part de l'intérêt de tous.

La révolution a été souvent un spectacle où Paris étoit partagé en deux classes; l'une qui agit, l'autre qui reste aux galeries, pour juger, comme au Cirque, de l'adresse et de la force des lutteurs.

De là ces incrédules qu'on ne vit jamais accueillir les nouvelles de nos victoires ; de là ces déclamateurs d'habitude qui ne cessent de s'opposer à tout ce que veulent les sages.

CHAPITRE CXXVIII.

Nationcule.

La ville de Genève forme une république, et, pour ainsi dire, un état séparé ; c'est un point à peine sensible. Cependant cette nationcule, la plus contentieuse de l'Europe, a jeté par-tout une foule d'individus qui ont agité les pays où ils ont été reçus et employés.

La liberté publique doit beaucoup à M. Necker. C'est le comble de l'injustice que de ne pas le séparer entièrement des ennemis des principes républicains.

Ce qu'on peut lui reprocher, c'est ce que presque tout le monde fit alors ; c'est d'avoir essayé de concilier certains prin-

cipes avec ceux de la liberté. Il eut ensuite un trop grand éclat, un trop beau jour, lorsque tout le peuple de Paris se prosterna, pour ainsi dire, devant lui comme devant un protecteur: il est de l'essence du gouvernement républicain de ne pas croire avoir été sauvé par *Thémistocle* ou *Scipion*, mais bien par la nation elle-même, qui porte dans son sein des principes de liberté inextinguibles. On a toujours pensé que M. Necker avoit voulu monarchiser la République, et cette inculpation a fait oublier tous les services anciens qu'il a rendus à la patrie et sous plus d'un rapport.

Quand on songe que Rousseau, sorti aussi de la ville de Genève, vivant, eût été conduit à la guillotine, et qu'après sa mort on en a fait un saint politique, il faut rentrer en soi-même pour bien apprécier les éloges et les injures des hommes, et juger à quoi tout cela tient.

Clavière, autre homme éclairé, s'est donné la mort pour prévenir le supplice, et conserver à sa famille une fortune

qui échappa par ce moyen à la confiscation.

L'Helvétien qui descend de ses montagnes, pour aller vendre ses services et son sang aux despotes qui le paient le plus cher, n'est pas digne du titre de républicain, encore moins le banquier calculateur qui entasse l'or dans ses tonnes, et qui ne vient à Paris que pour cela.

CHAPITRE CXXIX.

Vins frelatés.

Paris, dont la superficie contient, entre ses remparts seulement, trois millions soixante-treize mille quatre-vingt-dix toises carrées, et dont la population s'élève au moins à sept cent mille ames, consomme annuellement quatre cent cinquante mille muids (1) de vin, non

(1) Le muid contient trois cents pintes.

compris l'eau-de-vie, la bierre et le cidre.

Ainsi donc, que les vignes de la Bourgogne, de la Champagne, du Languedoc et du Roussillon soient ou non battues de la grêle, il n'importe : il faut que la mesure soit la même ; et suivant le principe des laitières, on sait le secret d'en faire toujours assez pour tout le monde.

Le plus indigne de tous les apprentissages est celui qui se fait chez le fabricant de vins : sa cave est une école-pratique de friponneries et d'astuces de toutes les couleurs : c'est un laboratoire pour le moins aussi redoutable que celui du charlatan.

C'est là qu'un apprenti libertin se forme dans l'art de préparer et de distiller les poisons ; de composer avec les bois de Fernambouc, de Campêche, d'Inde ; avec les betteraves, les carottes, les navets et la litarge, une teinture que son maître lui fait mettre en bouteilles et cacheter

cacheter sous les noms pompeux *de Tonnerre*, *de Bourgogne*, *de Champagne*, *d'Alicante*, *de Madère* et *de Chypre*.

Le tableau de ces vins fins et étrangers, vrai chef-d'œuvre de sa composition, figure, en lettres d'or majuscules, parmi les grappes noires de la vigne de fer qui se courbe en berceau au-dessus de la porte d'entrée de sa taverne. C'est le vocabulaire unique des fameux gourmets du quartier.

On dit, avec autant de finesse que de sens, *que la vérité est au fond de la bouteille*, qui contient heureusement le vrai jus du dieu de la joie. Il y a aussi une vérité dans la pinte du fraudeur; elle est terrible : C'EST LA MORT! oui, la mort qui, comme un ver rongeur, s'enferme dans sa proie, et la corrode lentement.

La douce et tranquille hilarité n'épanouit pas le front du laborieux artisan condamné à faire usage de cette traîtresse

liqueur. Une tristesse noire assombrit au contraire son visage, tandis qu'il la boit sans défiance. Bientôt le poison pénètre dans ses veines comme un serpent de feu, et le met en fureur. Les excès qu'il commet dans son fougueux délire, n'accusent que la perfidie du cabaretier.

Ce n'est pas de son vin, lui, qu'il a soif, c'est de votre or. Il ne vous fera pas grace d'un denier. Il tinte votre argent, il y passe et repasse le pouce. Trompeur et fripon par principes, il ne reçoit que la monnoie de bon aloi, et ne vous rend bien souvent que des pièces fausses ou altérées.

Voyez-le, une main sur la clef de son comptoir en tombeau, et l'autre sur le broc intarissable ; sa tête est mobile comme celle d'un renard aux aguets. Il accueille d'un sourire coquin la foule qui entre. « A quel prix, messieurs? » leur dit-il d'abord : « est-ce à vingt-cinq ou à trente sous? » Son œil attentif examine et

distingue tous ses buveurs à-la-fois.

Plus malin encore que le filou, il sait le mettre en défaut, en numérotant à la craie, sur son ardoise, le nombre de bouteilles qu'il se dépêche de vider à la dérobée, avec ses turbulens compagnons.

Il y a trois espèces de vin pour les trois principales parties du jour. Le vin du matin est altérant : c'est le plus cher (1) Le cabaretier mélangeur sait bien que le matin est l'heure des peintres, en bâtimens, des menuisiers, des maîtres maçons et des serruriers. La toise à la main, ils escaladent l'escalier chancelant de sa ténébreuse soupente, qui n'offre souvent aux yeux pour toute pein-

(1) Le prix du vin est scandaleux. Un ouvrier paye la mesure d'un gobelet la valeur de sa journée : trop heureux encore, quand il n'est pas réduit à boire celui qui se débite aux cochers de fiacre, au peuple des ruelles, de la Grève, ou aux mendians vagabonds du faubourg Saint-Marceau.

ture, que les attributs du dieu de Lampsaque, dessinés au charbon.

Les bouteilles donc se vident rapidement, et la dernière venue est toujours la plus petite ; car la pinte se réduit à quelques lignes de plus qu'une chopine, dans ces bouteilles, qui toutes semblent choisies pour résoudre le problême de la divisibilité de la matière à l'infini.

Le vin de midi est alongé avec de l'eau de rivière en quantité suffisante, parce que celui du matin a ferré le gosier.

Celui du soir est spiritueux, aiguisé avec de l'eau-de-vie ou de l'esprit-de-vin, et quelquefois travaillé avec du chat mort, pour lui donner de la pointe. C'est la classe moyenne qui en boit pour se réconforter après le travail forcé de la journée; et comme il brûle plutôt qu'il ne réchauffe l'estomac, elle le vante partout ; et c'est sur cette erreur de goût, que plus d'un cabaretier fonde sa renommée.

Que je plains l'homme de peine, qui,

courbé sous le fardeau, et les membres ruisselant de sueur, s'arrête à la porte de ce sacrilége profanateur, pour demander un pauvre demi-setier ! quand il approche de ses lèvres le terrible rougebord, je crois voir un homme prêt à avaler la ciguë (1).

Il ne suffit pas de connoître la superficie de cette ville immense. Les caves des cabarets occupent les trois quarts de sa topographie souterrainie. C'est dans leurs tortuosités qu'il faudroit pénétrer pour surprendre le fabricateur au milieu de tous ses ingrédiens.

Vainement rétablira-t-on les droits d'entrée, il défiera les plus subtils observateurs. Son vin, de même que l'eau d'Arcueil, arrivera dans Paris par des canaux invisibles.

---

(1) Les marchands de vin de nouvelle date ne mixtionnent pas encore leurs boissons, parce qu'ils ne sont pas initiés dans le secret des anciens.

C'est l'âpreté du gain, encore plus que l'insuffisance des lois, qui inspire tant d'intrépidité à tous ceux de sa trempe, lesquels, possédant le même secret, fabriquent par-tout le même vin, bravent la sentence du *pèse-liqueur* et l'épreuve du chymiste (1).

CHAPITRE CXXX.

Bossuet.

Ce fut pour son disciple, que Bossuet composa son discours sur l'*Histoire uni-*

(1) On travaille aussi le vin sur les ports. Le naturel, l'excellent vin est destiné seulement pour le riche. Mais qu'un mince bourgeois, un tailleur, par exemple, se présente pour acheter une feuillette; eh bien! le marchand qui l'aura reconnu à son allure et à ses jambes courbées, lui vendra le vin de Surène pour du vin de Mâcon. On diroit qu'il règle le plaisir de la bouche selon l'état ou la condition des individus; il juge que ce n'est pas du nectar, mais du verjus, qu'il faut au bonnace plébéïen pour réveiller son palais émoussé.

verselle, où, d'un coup-d'œil, sont jugés les conquérans, les rois et les nations, les crimes et les vertus ; où il trace, d'un pinceau énergique et rapide, le temps qui dévore et engloutit tout, la main de Dieu sur les grandeurs humaines, et les royaumes qui *meurent* comme leurs maîtres.

Cette superbe expression, les rois et les prêtres l'avoient entendue ; et lorsque l'instant fut arrivé où les grandes vérités évangéliques s'accomplissoient, les prêtres et les rois ne voulurent plus les comprendre ni les entendre : ils n'avoient donc pris que pour des phrases retentissantes, et pour une rhétorique oiseuse, tout ce qui se disoit dans la chaire, sur la suprême volonté du Créateur qui brise les trônes et dispose des empires.

Les royaumes qui meurent comme leurs maîtres ! O Couronnés ! souvenez-vous tous de l'expression de Bossuet.

CHAPITRE CXXXI.

Nouveaux ateliers.

La fille de Lepelletier de S. Fargeau, en se mariant avec un très-riche Hollandais, reçut en présent de noces, devinez . . . . *douze perruques !*

Ces perruques sont toujours sans poudre. Il est telle femme qui commande une perruque aussi souvent que des souliers, et qui en compte jusqu'à quarante dans sa garde-robe.

Pourquoi toutes ces perruques ? C'est que par elles l'on change chaque jour de physionomie ; c'est que l'on ne dépend plus d'un rare coiffeur ; c'est que l'on offre à son amant un visage toujours nouveau, et qu'on lui cause quelquefois d'agréables surprises. On lui connoît, ou on lui soupçonne une maîtresse : vîte, l'on prend sa chevelure !

La calvitie est ce qui dépare le plus

une femme; elle doit en éviter soigneusement jusqu'à la moindre apparence.

Il y a donc maintenant des atteliers de perruques de femmes; ils ont presque l'élégance des boudoirs; un grain de poudre n'oseroit s'y montrer; vous y trouvez un assortiment complet de toutes les perruques de toutes les nuances, de toutes les formes, de toutes les dimensions, de toutes les longueurs.

Le perruquier, au centre de ses glorieuses tignasses, serre artistement du bout du doigt la pointe d'une papillotte, il ne permet pas à un cheveu indocile de s'écarter; il est aussi propre que ses autres confrères sont sales. On ne diroit pas qu'il *fait* des perruques, mais plutôt qu'il les *peint*. Quelquefois il prend un violon; chante ses amours, et toutes les perruques qui l'environnent frémissent légérement, et semblent applaudir à son goût et à la légéreté de sa main.

C'est par la facile et rapide métamorphose des cheveux, que Paris devient une

galerie de peintures qui se renouvellent à chaque instant au gré des curieux, et qui offrent dans tous les genres l'assemblage des têtes les plus rares et les plus originales.

Orphise change trois fois d'aspect en un jour. Le matin, c'est une nymphe transparente dans sa robe de linon. Sa perruque a la forme conique d'une ruche : elle va déjeûner à la campagne, c'est-à-dire, à Passy.

A trois heures, elle brille de mille attraits; son schall voltigeant, et de couleur rouge, la fait prendre pour un papillon aux aîles purpurines; sa perruque *à la Bérénice* fixe tous les regards.

Le soir, quand le soleil est disparu, c'est *Diane* en robe retroussée, qui marche à grands pas. Un croissant de diamans s'échappe du milieu de ces cheveux étrangers et parfaitement noirs, qu'un simple ruban assujettit en toque derrière la tête; elle cherche à l'Opéra les regards d'un ambassadeur, d'un ministre, ou ceux

d'un Grec ou d'un Turc : on dit presque tout haut, en la voyant passer, qu'elle *chasse la grosse bête.*

J'entends de loin un cabriolet qui roule avec le fracas du tonnerre ; déjà le coursier, aussi rapide que le desir impétueux qui le gouverne, m'humecte les épaules de son souffle. On hurle, *garre !* je me retourne ; je vois dans le phaéton une déesse coiffée *en anneau de Saturne.*

Les femmes roulant le cabriolet, sont à mode hommes ; le fouet en main, elles en affectent le maintien, la démarche et la voix ; mais c'est toujours la couleur de la perruque qui en règle le ton.

Un tel être aime le spectacle où l'on voit du merveilleux. Il y court, il en est avide ; il lui faut du bruit, du fracas, des chevaux qui caracollent sur la scène, et qui quelquefois interrogent du pied la corde sensible de la contre-basse.

Il lui faut, comme au petit peuple, des démons plus terribles que ceux des tentations de S. Antoine, et qui enlèvent

dans les airs, avec leurs mains crochues, ou un moine, ou un capucin, ou un procureur.

Il lui faut des spectres, des cachots lugubres, la none sanglante, ou le carnaval du sérail.

Enfin il lui faut des siéges de ville en règle, des assauts, des canons, des comètes qui tombent du ciel au milieu d'une pluie de feu, des sons éclatans des trompettes, ou du roulement des tambours.

CHAPITRE CXXXII.

Lanterner.

Ce mot signifioit autrefois perdre son temps à ne rien faire, ou à faire des riens: au commencement de la révolution, il signifioit, *pendre un homme à une lanterne.*

Guillotiner et *guillotine* ont pris un tel ascendant, que ces mots ont totalement effacé ceux de *lanterne* et *lanterner.*

CHAPITRE CXXXIII.

Noms diamantés.

Je le soutiens, les noms d'Aristide, de Platon, de Socrate, de Corneille, de Voltaire, de tous les grands hommes présens et passés, sont moins illustres, moins brillans que ceux des bijoutiers : comment cela, me direz-vous ? c'est que les noms de ceux-ci sont écrits en lettres de diamans au fond de leur boutique, et éblouissent la vue lorsqu'on veut les lire ; ils effacent donc tous les noms connus par leur éclat nompareil : c'est une signature que le Grand-Mogol seul pourroit tracer. Pauvres professeurs ! qui enseignez la morale et les belles-lettres, vos noms, en petites lettres noires, sont au coin d'une rue, au dessus d'une borne. Le nom de ce bijoutier resplendit de mille feux ; il étincelle comme le soleil, il est à vendre ; mais il est cher, bien plus cher que celui

de Poultier, représentant du peuple, quand il le met pour de l'argent à la tête de son incivil journal. Les bijoutiers, par l'éclat de leurs noms, fixent tous les regards : on peut donc dire d'eux qu'ils se sont fait un nom brillant, même éclatant, sur leurs enseignes, soit au Palais-Royal, soit dans la rue S. Honoré, et qu'aucun nom de l'Institut national ne sauroit entrer en parallèle avec le leur.

CHAPITRE CXXXIV.

Armoiries.

Le décret le plus décisif pour les démocrates et le plus mortel pour les aristocrates qui ait jamais été rendu, est celui du 19 juin 1790. « Aucun citoyen français « ne pourra porter, ni faire porter des « livrées, ni avoir des *armoiries* ».

Dans ces jours de désolation, la noblesse voile les inscriptions et les écussons des hôtels d'une espèce de chemise de plâtre,

comme les calotins couvrent le visage des saints et des madones, dans le deuil de la semaine sainte. La noblesse espéra que la révolution ne dureroit pas plus que cette légère enveloppe. Ils firent comme le sculpteur, qui montroit le nom du prince sur un ciment adroitement appliqué, sous lequel étoit gravé le nom de l'artiste que le temps devoit découvrir à la postérité. Ils espérèrent que le temps feroit reparoître leurs écussons, et viendroit glorifier leur race. On remarqua beaucoup de voitures où l'on avoit mis sur les panneaux un brouillard épais, comme pour donner à entendre que ce gros temps, qui empêchoit de se reconnoître, passeroit. Un de nos aristocrates, de peur que le peuple ne saisît pas l'allégorie, mit pour devise : *Ce nuage n'est qu'un passage.*

Ce fut le petit nombre des ci-devant nobles qui se bercèrent de ces songes. Mais la plupart ne s'abusent plus, à l'exception de M. *Capet - Condé.*, en qui

semble avoir émigré l'ame de M. l'abbé *Trente mille hommes*, et qui ne cessoit de dire comme lui : *Donnez-moi trente mille hommes ; faites-moi un hoyau de trente mille hommes.* Tous les autres regardent leur noblesse comme enterrée; et *l'égalité* établie par la déclaration des droits, leur fait souffrir le supplice anticipé de la vallée de Josaphat.

Il est très-vrai qu'une vieille comtesse est morte de rage, à la lecture du décret. Elle n'a pas expiré au moment même, comme on l'a dit, mais une demi-heure après. Le décret a mis la peste dans les hôtels, et a valu une peste réelle pour les médecins (1).

---

(1) Il étoit temps : les médecins commençoient à se plaindre de la diminution de leurs pratiques : une dame disoit dernièrement à l'un d'entre eux : ... *Il me paroît, monsieur le docteur, qu'il n'y a plus beaucoup de malades.* — *Eh ! madame*, lui répondit-il, *comment voulez-vous qu'il y en ait ? on a mis tout le monde au régime.*

C'est sur-tout la plus belle moitié de la gent aristocrate, qui est attaquée de cette peste dont les malades expirent dans des étouffemens extraordinaires, comme d'une *aristocratie rentrée*. D'autres s'éteignent insensiblement et dans les langueurs de la consomption. Ce spléen aristocratique mine également la duchesse septuagénaire et la maréchale édentée, et la jeune vicomtesse, qui se flattoit, lorsqu'elle n'auroit plus ses couleurs du couvent, de se séparer encore de l'ordre des vilains, avec le privilége du rouge. Elle se désole de n'avoir plus sa livrée. Elle dit, comme dans l'*Enfant prodigue :*

> Votre écusson, vos gens, votre livrée,
> Tout retraçoit une image adorée.

Mais d'autres se consolent, puisqu'on leur avoit laissé leurs laquais. Soit dit à l'honneur des dames de la cour, en général, personne ne méprisoit moins le tiers : on dit qu'elles avoient mis en fait la réunion des ordres, bien avant que *Siéyes* l'eût mise en thèse.

CHAPITRE CXXXV.

Point de vue.

On se figure de loin Paris peuplé de républicains sensibles à la gloire nationale, orgueilleux de posséder le gouvernement qui conquiert des provinces immenses, change le système de l'Europe, fonde des républiques; on croit à son enthousiasme quand il faut célébrer le 9 thermidor; on s'imagine qu'il s'entretient avec joie ou avec orgueil des journées d'Arcole ou de Lodi; on croiroit que le 31 mai seroit pour lui un jour de deuil; point du tout! En général, le boutiquier, l'homme de loi, toute la tourbe qui tient la plume juridictionnelle, n'attache ni sa gloire, ni son amour, ni souvenir à aucune époque. Douze cents républicains figurent pour cette ville immense, mais braves, généreux, amans de la patrie; ils feroient seuls, avec le gouvernement et la bonne force ar-

mée, reculer tous les esclaves des rois, et des plus imbécilles préjugés.

Vomir des injures contre le corps législatif, calomnier ses membres, affecter du mépris pour tout ce qui s'est fait, et le faire sans choix, sans discernement, attribuer la démoralisation publique à ce qui ne fut que l'ouvrage des ennemis de la révolution, voilà ce qu'on entend de toutes parts, voilà ce qui donne des nausées à l'homme instruit, voilà ce qui flétrit le cœur, et de sorte que le vrai républicain, s'armant quelquefois d'un juste dédain, dit : « L'opinion de Paris est nulle en politique ; il ne faut pas la compter, et encore moins s'embarrasser de tout ce qui s'y dit. »

Voilà l'anathême que lui ont attiré ce tas d'esprits pervers, ces ames affreuses, ces imbécilles instrumens qui vont répétant le catéchisme qu'ils ont appris de leurs prêtres, et qui, apportant eux-mêmes la confusion et le chaos dans les mœurs et dans les institutions, parlent d'une tran-

quillité exclusive, et du bonheur qui leur est dû de préférence à tous les autres habitans de la République. Les lâches! on se bat pour eux, et à peine daignent-ils honorer nos soldats vainqueurs!

CHAPITRE CXXXVI.

Scène comique.

M. le curé de S. Sulpice à Paris, avoit annoncé, depuis quelques jours, qu'il consacreroit son refus de prêter serment à la nation, par une scène éclatante. Cette fanfaronnade, et le caractère bien connu de ce prêtre, ont exigé qu'on prît des mesures pour le maintien de l'ordre et la dignité du culte de cette église.

Des citoyens armés y ont été préposés à la tranquillité publique. Les fidèles remplissoient le temple. Le prêtre *du veau d'or* est monté en chaire; il a prêché sur l'*enfer*, afin de préparer les esprits, par la terreur, à ses conclusions anti-constitu-

tionnelles. On rioit beaucoup de voir le calotin s'agiter comme un damné ; et toute sa personne ne représentoit pas mal le prince des démons dans la tribune aux harangues des anges des ténèbres, que *Milton* nous a peint.

Quand la bouche de cet énergumène eut vomi des blasphêmes contre l'Assemblée nationale, un cri universel d'indignation fit retentir les voûtes du temple. L'hypocrite crut voir la couronne du martyre descendre sur sa tête ; il pâlit : — il s'écria : *Seigneur ! éloignez de moi ce calice !*

Cependant les cris qui se faisoient entendre, n'étoient point des menaces, mais seulement des cris *à l'ordre ; à l'ordre.* La conscience coupable du calotin lui a fait entendre autre chose. Tout-à-coup l'orgue majestueux remplit l'église de ses sons harmonieux ; et fit retentir dans tous les cœurs l'air si fameux : *Ah ! ça ira ! ça ira !*

L'indignation se changea en allégresse

patriotique, et on invita le motionnaire de contre-révolution à chanter *ça ira*. Il descendit de la chaire, couvert de risées, de honte et de sueur. — Sommé de faire son devoir, en prêtant le serment civique, il refusa hautement et se retira.

Alors un officier municipal monta dans la chaire et dit aux citoyens : ..... « Messieurs, la loi n'oblige point cet homme à prêter serment à la nation. — Par son refus, il a seulement encouru la destitution de l'emploi public qui lui étoit confié. Il ne sera bientôt plus notre pasteur, et vous serez appelés à en nommer un autre qui soit plus digne de votre confiance ».

Ce peu de mots prononcés au nom de la loi, rappelèrent le respect qu'elle commande pour le lieu saint, et le calme le plus profond règna.

CHAPITRE CXXXVII.

A un petit esprit,

ou

Argumentum ad hominem.

Toi qui es pâle d'envie et de jalousie, toi qui aspires toutes les places, même celles où tu serois le plus malheureux des hommes, ignores-tu que de tous les gouvernemens qu'ont essayés les peuples, le nôtre est celui qui accorde le plus à l'amour-propre ?

Qui que tu sois, il t'appelle, il appelle tous les âges, tous les états, sans exception, sans distinction. Il ne faut pas vieillir pour arriver au siége que tu convoites ; il ne faut pas être né sénateur, pour le devenir ; il ne faut pas désespérer, en naissant, d'atteindre le but que l'on se proposera, quel qu'il soit. Les portes du palais de l'autorité sont ouvertes à tous les amateurs. Ce pouvoir qui te fatigue, tu l'exer-

ceras demain : cette broderie qui t'offusque, tu la porteras l'année prochaine ; ou du moins, celui à qui tu l'envies, déshabillé, ou vêtu comme toi, viendra s'asseoir près de toi sur les bancs du parterre, et te consoler de sa gloire du jour d'hier.

Si tu es un censeur, et même un censeur difficile, tu pourras lui demander raison de sa grandeur d'une année, tu pourras impunément le voir du haut de ta brillante voiture, passer à pied, et se ranger au bruit de tes chevaux ; tu seras demain ce qu'il fut hier.

Les mêmes hommes, qui sous l'ancien régime n'auroient jamais pu parvenir à se faire recevoir conseillers au Châtelet, s'estiment au-dessus des places qui ne sont pas les premières ; ils s'attribuent tous les talens pour gouverner ; ce n'étoit point la peine de faire la révolution, s'ils n'ont pas les richesses, le crédit et le pouvoir. Voilà la logique de tous ces petits ambitieux qui appellent l'esprit public leur

leur propre esprit, l'opinion publique, leur propre opinion; et, tout en se disant républicains, ils unissent leurs voix à celles des émigrés, des prêtres insermentés, des prêtres réfractaires, et comme en substance le mal est fait dès qu'on en a parlé, de même on a fait le mal dès qu'on a été perturbateur.

CHAPITRE CXXXVIII.

Trictrac.

Les mots techniques de ce jeu sont devenus des expressions vraiment neuves, par le sens national qu'on y attache. La petite pièce suivante parut à la fin de 1789. —

Le roi *fait une école à chaque coup.*
La reine *a toujours le dez contraire.*
Les princes *ont trop hasardé.*
La noblesse *a pris le coin bourgeois.*
Le clergé *fait la pille de misère.*
Le tiers *a pris son coin par puissance.*

Le duc d'Orléans *a découvert son jeu.*
L'Assemblée nationale *a mis tout à bas.*
Lafayette *bat souvent les deux coins.*
Les La Rochefoucault *sont en petite bredouille.*
L'évêque d'Autun *a fait la case du diable.*
Necker *a fait une mauvaise tenue.*
Le comte de Mirabeau *fait son plein.*
Les parlemens *ont joué trop serré.*
L'armée et la marine *sont en grande bredouille.*
Les milices nationales *ont le pavillon.*

CHAPITRE CXXXIX.

Orchestre de café.

JADIS il n'y avoit que les rois et les princes du sang qui jouissoient du singulier privilége de dîner en musique. Aujourd'hui tous les citoyens indistinctement sont princes et rois. Ils dînent en symphonie avec flûtes, cors et hautbois obligés. La musette même joue dans

la gargotte enfumée du Limousin, tandis qu'il avale son brouet.

Mais c'est sur-tout dans les souterrains du Palais-Egalité, que l'Académie des Quinze-Vingts attire la foule.

Douze ou quinze virtuoses de la même force, hissés sur un Parnasse de sapin, vous déchirent sans relâche les oreilles, et sourient malignement de votre martyre, parce que leur tympan est à l'épreuve de la trompette.

Ce n'est pas tout : souvent une Diane échevelée, à la gorge rebondie, embouche le cor, et joue tout un *prasto*, sans reprendre haleine.

Pour completter cette douce mélodie, un porte-faix frappe et fouette à tour de bras, un énorme tambour, dont le sourd bourdonnement ébranle et secoue toutes les têtes.

A chaque instant, le directeur de cet épouvantable sabat s'évertue et des pieds et des mains, pour remettre en mesure ses Muses indociles. Elles ne connoissent

d'autre accord que le tintement des verres ou celui des bouteilles qu'elles cassent dans l'agitation de l'ivresse. L'eau-de-vie coule en guise d'Hyppocrène au bas de leur Parnasse.

Vous y distinguez, à son air important, plus d'un Marsias qui défieroit Apollon, et qui, dans son orgueilleux délire, soutiendroit jusqu'au bout le supplice de l'écorchement.

Oui, ces modernes Corybantes, qui font braire si rudement leurs aigres cimbales, ont la plus haute conscience de leur talent, et quiconque n'applaudit pas au sifflement du flûteur ivre qui bave dans sa flûte, ou à tel chanteur à la voix de corbeau, risque d'être provoqué, insulté, honni.

Ce sont les cafés qui ont amené la mode des concerts d'harmonie, et qui ont fait de la musique le métier de tout le monde.

Eh ! n'a-t-on pas vu encore sur les vieux boulevards, dans ce café si fré-

quenté par le peuple, un *cabinet poétique* placé sous l'orchestre même ; ensorte que le dieu des vers, caché dans ce sanctuaire du génie, communiquoit sa verve pétulante à ses implacables opérateurs, et donnoit le transport à ses pythonisses ?

Enfin, l'entrepreneur de limonade, fier de son orchestre, pousse la hardiesse jusqu'à dresser un théâtre en plein café. On y joue la tragédie et l'opéra-bouffon. Si l'on rioit autant à l'une qu'à l'autre, c'est que les spectateurs, qui buvoient le petit verre dans les entre-actes, ne savoient pas pleurer.

CHAPITRE CXL.

Consommation du papier.

Si la consommation du papier étonnoit les têtes pensantes sous l'ancien régime, celle qui se fait sous le nouveau, doit les étonner bien davantage.

La liberté de la presse, première pensée des créateurs de la révolution, a mis la plume à la main à presque chacun des individus dont se compose la République.

A dater de l'époque où la première étincelle de la liberté apparut aux Français, une légion d'hommes oisifs, d'artistes délaissés, d'avocats sans cause, de demi-savans, de faux philosophes, de prêtres sans bénéfices, de médecins ignorans, barbouilla impunément du papier, et mêla aux justes doléances des Français, ses écrits imprudens, séditieux et destructeurs de la morale.

La proclamation des droits de l'homme, en multipliant à l'infini les chicanes sur les droits respectifs des citoyens, a engendré le droit de pétition; ensuite a paru la constitution de 1791, qui a fait reblanchir l'édifice de l'état penchant vers sa ruine, et en diminua les fondemens.

De toutes parts il arriva des plans; on ne sut plus où trouver de place et de

cartons pour serrer ces énormes tas de papiers.

La vente des biens du clergé, l'abolition de la noblesse et des droits féodaux, l'émigration des riches et des nobles, l'arrivée du roi à Paris, toutes ces causes transformèrent les hôtels de cette capitale en bureaux. Chaque jour vit éclore de nouvelles conspirations; chaque jour on arrêta des conspirateurs vrais ou faux, et des millions de rames de papier furent employés à l'impression d'actes d'accusation.

Les imprimeurs et les libraires se multipliant à l'infini, par l'abolition des jurandes et maîtrises, les dénonciations, les libelles diffamatoires devinrent à la mode, et c'est par l'impression impunie de la liste des cocus de Paris, que la licence de la presse s'est manifestée.

Le mal que produisit le papier dans les différentes phases de la révolution, est tel qu'on pourroit souhaiter qu'il n'eût jamais été inventé.

En effet, n'a-t-il pas secondé les efforts de la malveillance et de la calomnie ? Il fut le premier confident des complots tramés contre la sûreté des citoyens; et c'est par lui que s'exécutèrent les premiers plans des guerres civiles.

Des millions d'affiches bleues, violettes, jaunes et rouges, affichées à chaque heure du jour, devenoient autant de tribunes publiques qui attiroient des flots de peuple autour d'elles; les murs parloient, conseilloient le meurtre et le pillage, et jamais prédicateurs ne furent ni plus avidement écoutés, ni plus ponctuellement obéis.

L'institution des différens clubs eut aussi ses différens comités, et ces comités furent les arsenaux où se fabriquèrent, pour les habitans de chaque département, des adresses et des pétitions, par lesquelles les conducteurs de factions régentoient les représentans des Français, extorquoient des décrets, ou faisoient rendre des lois à leur gré. Quelle arme puissante que le papier!

La terreur naquit du bouillonnement de fureurs politiques ; elle enfanta les tribunaux civils, criminels et révolutionnaires ; et l'on vit, à chaque pas, des sentences de mort, de six pieds de longueur, couvrir les murailles, et pendre comme des épées menaçantes sur les têtes.

Des essaims de colporteurs crièrent à pleine tête, dans les rues, les journaux mortifères des écrivains stipendiés, et les postes, pour les transporter dans toute la France, offrirent l'image du mouvement perpétuel.

Le papier rendit les méchans présens par-tout pour exécuter leurs complots : le *maximum*, les cartes de citoyen, celles de pain, de viande, les passe-ports, seront des monumens long-temps remarquables de l'invention du plus affreux despotisme sous le règne de la liberté.

Toutefois, la création de plus de trente mille lois, imprimées, publiées, affichées, envoyées par monceaux dans chaque ville de France, ne paroît point avoir diminué

la matière du papier; les quarante milliards de papier-monnoie mis en émission, n'ont pas même pu l'épuiser.

Et combien, depuis la nouvelle constitution, n'en faut-il pas pour la confection des feuilles d'imprimés des bureaux du directoire, des deux conseils, des sept ministres, des administrations départementales, en un mot, de toutes les autorités constituées?

Un Indien récemment venu à Paris, et que ses affaires appeloient auprès d'un ministre, frappé de ces pyramides de circulaires qui surchargeoient les bureaux, n'hésita point d'affirmer, qu'on usoit, en un jour dans un seul secrétariat-général, plus de papier qu'il ne s'en consommoit en un an dans tout son pays.

Et que n'eût-il pas dit, s'il avoit su, ce que pas un commis n'ignore, l'indigne usage qui se fait de plus de la moitié du papier blanc, dont l'achat coûte tant de millions par an au gouvernement?

Les charlatans qui, à l'envi l'un de

l'autre, distribuent et affichent leurs recettes, nous donnent le vrai secret de bien employer le papier ; c'est sur une très-petite quantité donnée, de dire beaucoup en peu de mots ; et de remplir la page et le revers, sans laisser même de marge.

Où est l'homme de génie qui paroîtra tout-à-coup, pour simplifier le rouage de la grande machine politique ; qui établira un centre unique de correspondance, sans passer par tant d'intermédiaires? Il aura trouvé un beau plan d'économie ; car ce que le gouvernement paye de trop pour le papier de ses bureaux, suffiroit à l'entretien des hôpitaux.

Néanmoins il est vrai de dire que l'argent peut beaucoup pour guérir les gouvernans et les gouvernés de la manie d'écrire : qu'il paye bien, le service marchera de lui-même sans entraves ; il faudra la moitié moins de bras et de papier.

Quant à celui qui s'emploie pour la réimpression des romans inutiles ou dangereux, on ne peut que gémir de le voir

consacré à un aussi criminel usage. Nous avons de si bons livres ! qu'ils nous suffisent ; qu'on nous apprenne à les lire.

On fabrique des fusées volantes avec des lois ; que n'en fait-on plutôt avec les feuilles du roman de Justine ?

CHAPITRE CXLI.

Théophilantropes.

Il est donc renversé de son trône, le chef héréditaire de la hiérarchie spirituelle, dont le sceptre, ou terrible, ou sanglant, courboit à son gré les têtes des crédules humains ! Le pied adoré du dieu octogénaire de Rome touche la terre qui doit le couvrir ! La foudre est demeurée impuissante dans sa main, à l'aspect des vainqueurs de l'Italie.

Graces immortelles soient rendues à la philosophie ! la raison triomphe. La superstition, la crédulité et toutes les jongleries sacerdotales font place à la religion naturelle.

Sa voix persuasive commence à se faire entendre dans tous les cœurs. Bientôt cette religion pacifique, dont nous apportons au-dedans de nous le germe en naissant, sera la seule dominante. Telle est celle que professent et qu'enseignent les Théophilantropes.

Les vrais amis de Dieu sont les vrais amis des hommes. Simples dans leur doctrine, comme les apôtres du Christ, humbles comme eux; comme eux, ennemis du faste et des grandeurs, les Théophilantropes ne peuvent qu'inspirer la confiance aux esprits solides, entraîner les suffrages, et généraliser leurs prosélytes.

Leur culte sans appareil, est fondé sur la croyance à l'Être suprême, sur le dogme de l'immortalité de l'ame, sur l'amour conjugal, le respect dû à la vieillesse, la piété envers les parens, et la bienfaisance.

Et ce culte, s'établit sans disputes théologiques, sans dragonnades, sans effusion de sang; car les Théophilantropes ne

forcent personne de croire. Le texte de leur évangile est la voûte du firmament, et Dieu est la conclusion de ce livre sublime, qui ne peut être mis qu'à l'*Index* de l'admiration.

Ils n'adorent aucune image taillée; laissant volontiers aux prêtres catholiques le soin de rendre Dieu visible ou invisible, au gré de leur avarice.

Le tabernacle des Théophilantropes, c'est l'univers, dont le tableau déploie aux regards louches de l'athée, les merveilles ineffables de la création, et plonge le croyant dans un perpétuèl ravissement.

Les fleurs, les prémices des moissons, les fruits que la terre épanche de son sein, couvrent leur autel, et en font la seule décoration. Ils les présentent à l'Eternel, comme le gage de la reconnoissance des hommes. Ils lui offrent de même le jeune enfant, paré des graces de son âge et de son innocence. Ils initient celui qui vient de naître aux élémens de la nature, et lui soufflent l'esprit créateur.

A la terreur de l'enfer, aux flammes du purgatoire, aux pantomimes de la messe, à l'oreille impudique des confesseurs, ils ont substitué le rudiment de la raison.

Ils distillent dans le cœur des enfans les leçons de la sagesse; ils persuadent aux femmes de chérir leurs époux; ils enseignent aux hommes à s'aimer entr'eux et à se vouloir le même bien qu'à soi. Ils leur font envisager la mort comme le commencement de l'immortalité, et les pénètrent de respect et de reconnoissance pour les invincibles défenseurs de la patrie.

Sans recevoir ni vouloir d'argent, persuader aux hommes qu'ils ne font pas une bonne action qui ne soit récompensée, et qu'ils n'en commettent point une mauvaise qui ne soit punie; leur démontrer cette vérité par l'argument irrésistible de l'expérience journalière du bien et du mal qui nous arrivent; voilà certainement le triomphe complet de la philosophie, voilà la vraie religion!

Quand le petit peuple, sous la direction des factieux, profana les temples des prêtres, ce n'est pas Dieu qu'il crut insulter, mais les fripons qui, depuis tant de siècles, abusèrent de sa crédulité. Il s'enivra en buvant dans la coupe *de la raison de Robespierre ;* mais le lendemain, il gémit de sa folie.

Aujourd'hui ce même peuple ne manque pas d'assister au prêche des Théophilantropes : il va se retremper et se régénérer dans leur saine morale. Moins dédaigneux que le mauvais riche, qui ne trouve et ne voit Dieu que dans son coffre-fort, il vient apprendre à être juste et sensible.

La paix florissante donnera sans doute à cette institution plus de pompe et de solemnité. Alors une symphonie parfait exécutera, dans toute sa majesté, l'hymne au père de l'Univers. Déja les petits enfans le répètent en chœur, et la jeune fille le chante en mariant sa voix à celle de sa vertueuse mère.

Vêtu d'une robe de lin, le lecteur Théophilantrope, dans la chaire de vérité, dirige ces chants d'allégresse.

L'innocence de l'esprit fit le succès de la religion chrétienne. La raison assure pour jamais celui de la religion bienfaisante des braves républicains.

Que les Théophilantropes se préservent constamment d'admettre dans leurs temples aucune image matérielle; qu'ils lient toutes leurs pensées à la grande conception de Moyse, qui défendoit toute représentation des choses créées, à plus forte raison de la Divinité; qu'ils ne parlent de Dieu qu'avec la parole, et tous les esprits sensés iront l'adorer avec eux.

Il est bon d'observer que les anciens peuples n'étoient pas idolâtres ou adorateurs d'images, de statues. Lucien remarque que les anciens Egyptiens n'avoient point de statues dans leurs temples. Suivant Eusèbe, les Grecs n'en eurent point non plus, jusqu'à Cécrops, qui le premier éleva une statue à Minerve; et Plu-

tarque assure que Numa défendit aux Romains de représenter Dieu sous la forme d'un homme ou d'un animal; et pendant soixante-dix ans on ne vit dans leurs temples ni statues ni peintures de la divinité.

CHAPITRE CXLII.

M. Pince-Maille.

On a oublié dans la fabrication de notre petite monnoie M. *Pince-Maille*, d'heureuse mémoire; on a méprisé les oboles, les deniers, les liards, les pièces de deux liards. La dernière pièce de monnoie est d'un sou. Qu'en est-il résulté? C'est que le plus chétif objet vaut aujourd'hui un sou; une allumette un sou, une pincée d'herbe un sou, et comme la rave vaut un sou, il n'y a peut-être pas assez de numéraire pour se procurer ces sortes de marchandises. Que diroit aujourd'hui M. *Pince-Maille?* Il gémiroit de l'avilissement de sa chère monnoie, et il trouveroit cela

très-impolitique, très-mal vu. Et au milieu des hautes spéculations financières, on n'a point vu que l'on alimentoit l'avidité mercantile, qui s'efforce d'avilir la monnoie de cuivre ?

Le plus pauvre n'est pas dispensé de faire l'aumône ; mais celui qui n'a que dix-huit sous ne le peut plus, parce qu'il donneroit plus du vingtième de ce qu'il possède. Le mendiant se lamente et n'est plus écouté. Qu'est-ce qu'un sou, dit-on ? Ah ! tout est composé d'infiniment petits !

Où est le temps, où, levé à six heures du matin en hiver, le bras trop court pour embrasser mes dictionnaires latin et grec, je traversois le Pont-neuf, et par supplément de déjeûner, j'achetois un petit pâté de deux liards, large comme une palette à saignée ! en écolier prudent, je n'avois mangé ma semaine, composée de deux sous, que le vendredi matin. L'écolier *Pince-Maille* m'avançoit, et le vendredi et le samedi, pour l'intérêt d'un pouce et demi de sucre d'orge ; c'étoit

un peu plus que le quart du petit bâton.

Il faut avoir plus de cinquante ans, pour bien sentir le sublime du mot de St.-Albin dans le Père de famille, lorsqu'apprenant de son père qu'il a quinze cents livres de rente, il se croit assez riche pour avoir et nourrir femme et enfans. Ces joyaux de l'âge viril ont bien augmenté de prix.

Les regrattiers, qui se disent commerçans, et qui s'écrient que le commerce ne va point, ne voudroient pas des kreusers d'Allemagne. Avec la petite monnoie, ont disparu tous les petits gâteaux, la joie de l'enfance et quelquefois aussi de l'adolescence; faute de petite monnoie, il n'y a plus de ces petites jouissances imprévues, de ces friandes tentations à la vue des fruits étalés; on ne peut plus, en été, acheter une poire, ni brûler sa poche de marrons en hiver.

Dans nos hautes spéculations financières, nous ne songeons pas aux *infiniment petits* qui régissent le monde entier;

et les marchands de Paris, qui ne sont ni manufacturiers ni négocians, mais regrattiers, trouveroient que tout iroit bien, si la moindre pièce étoit de cinq sous, et si chaque pruneau de Tours, qu'ils font venir, se vendoit par eux cinq sous.

TAYLOR INC. OXFORD

CHAPITRE CXLIII.

Evénement à la plaine de Grenelle.

Un malheur n'arrive jamais sans l'autre. L'incendie de l'Abbaye, et l'événement terrible de Grenelle près Paris, semblent justifier ce proverbe. C'est le 14 fructidor, à sept heures un quart du matin, que le magasin de la poudrerie a sauté en l'air. L'explosion s'est manifestée d'abord par un grand coup, puis par plusieurs autres très-éclatans ; et l'on a ressenti comme un tremblement de terre qui a balancé les maisons. A l'instant les fenêtres s'ouvrirent: les hommes et les femmes, pâles d'effroi, se demandoient d'où venoit

le bruit. Une colonne immense de fumée, qui s'élevoit du côté du couchant, avec une terrible majesté, donna bientôt le signal d'un malheur extraordinaire. A neuf heures, on rapportoit sur des brancards, les cadavres mutilés des ouvriers, victimes de l'accident. La rue de Grenelle-St.-Germain, n'offroit aux regards que des femmes jetant des cris lamentables, et courant chercher leurs maris morts ou blessés. Il n'y a point de couleurs assez sombres pour peindre le ravage causé par cette explosion. Figurez-vous le terrain, où le magasin et les atteliers étoient placés, enseveli sous une masse de pierres calcinées, sous des débris de poutres, de planches éparpillées en mille morceaux et refoulées confusément l'une sur l'autre; au milieu de cet affreux désordre, le cadavre d'un cheval foudroyé au moment de l'éruption; des roues de charrettes démontées, de gros essieux coupés par pièces; la maison, siége du laboratoire, encore debout,

comme en équilibre, et, dans le froissement de sa charpente, ne conservant d'apparence que pour indiquer la mesure de l'épouvantable force de la poudre.

Des maraichers avoient leurs propriétés autour de ce magasin. Tout étoit labouré, bouleversé, dispersé, confondu; on ne voyoit plus que pierre sur pierre; leurs maisons sembloient descendues sous terre; les toits étoient enfoncés, les tuiles soulevées et presqu'en poudre; les meubles, les ustensiles de ménage disséminés de tous côtés; les arbres déchirés, ébranchés; les fruits des travaux de ces malheureux, tels que melons, potirons, concombres, haricots, à la veille d'être recueillis, dévastés, perdus sans ressource. L'on contemploit, les larmes aux yeux, cette horrible calamité, sans parler, sans oser demander le nombre des morts et des blessés (1). Le malheur

(1) Ils furent enlevés sur-le-champ, et transportés aux hôpitaux les plus voisins.

étoit gravé en caractères de feu et de sang sur le sol. Les remparts du Champ-de-Mars ont été en partie renversés ou reculés de leur base. Les arbres plantés autour, étoient blanchis par des torrens de poussière ; d'autres, fendus de haut en bas, n'avoient plus de feuilles. Sous des amoncèlemens de pierres, on cherchoit et l'on découvroit des lambeaux de chair, des têtes humaines broyées. Cette vaste enceinte qui, dans les beaux jours de la révolution, offrit le spectacle ravissant de la réunion du peuple français libre, ne présentoit plus, dans cette fatale journée, que l'image effrayante de la destruction et de la mort : elle n'étoit couverte que de planches noircies, de grosses solives et de pierres ; l'on eût dit [illegible]ssement du Vésuve.

[illegible]marqué que peu de gens d'un [illegible] aisé, ont été voir ce désastre. [illegible]ant les secours ont été aussi [illegible]ts que le mal a été subit. Tous [illegible]qui ont traversé le Gros-Caillou, ont

ont cru y reconnoître les traces d'un grand bombardement. Il n'y avoit pas une vître entière à une seule fenêtre. Les vîtraux du dôme des Invalides et ceux de l'église, ont été saccagés ; l'Ecole-Militaire a souffert un dommage plus considérable. La commotion a retenti à Versailles, S. Denis, Gonesse, Luzarches, et beaucoup d'autres lieux. Des vêtemens, des bonnets de police ont été trouvés au haut de Montmartre.

Riches comme pauvres, se sont empressés de donner des matelas pour transporter les blessés aux hôpitaux du Gros-Caillou, des Invalides. Le nombre des morts a été malheureusement trop considérable. La majeure partie des citoyens s'en est convaincue par ses propres yeux, et l'on a été scandalisé du lâche mensonge de certains députés à la représentation nationale qui publioient : dans les rues de Paris, que de malheur n'étoit pas tel que la MALVEILLANCE se plaisoit à le dépeindre.

L'histoire dira un jour que ces

événemens désastreux n'ont pas été l'ouvrage du hasard. O Paris ! que de coups divers et ténébreux t'ont portés les ennemis de ta splendeur ? et comment subsistes-tu encore ?

CHAPITRE CXLIV.

Paris, ville de guerre.

Il ne manquoit à Paris, pour offrir tous les genres de spectacle, que d'être une ville de guerre : eh bien ! l'on y peut jouir de la vue des armes. La générale se bat, les canons sont traînés ; le jardin des Tuileries, sans que l'on s'en soit douté la veille, est inondé de régimens de cavalerie ; des tentes sont dressées, le pied des chevaux creuse la promenade des allées ; leur dent offense l'écorce des jeunes arbres : c'est un camp. Chaque arbre a ses huit cavaliers en rond.

On est accoutumé au son du tambour, à voir les habits bleus ; on voit galopper

dans les rues, des dragons, des hussards; on voit passer des généraux à doubles épaulettes, en écharpes, le panache rouge ornant le chapeau brodé.

On monte sa garde, on fait patrouille; il y a des instituteurs de troupes de ligne, qui sont chargés de montrer l'exercice aux citoyens. Dans toutes les salles publiques, vous voyez des drapeaux, des étendards; et tous les feux d'artifice n'offrent que le bruit des bombes et la détonation de l'artillerie dans un jour de bataille. On brûle chaque jour de la poudre à canon et en quantité; on jure, on fume comme à l'armée; l'habit bleu est l'habit de tout le monde, et tel ne se fait plus raser que dans l'éclat de bombe qu'il a fait venir de Lille ou de Valenciennes.

J'ai vu une armée, une armée redoutable : ce fut le jour que Louis Capet et Marie-Antoinette furent ramenés au château des Tuileries. Antoinette avoit passé sous le nom de comtesse de Horff;

Louis, pour son valet-de-chambre ; et Elisabeth, pour la chambrière. Les combattans, sous Xercès, ne furent guères plus nombreux. On eût dit de la garde, non d'un roi prisonnier, mais du plus grand roi de la terre. Le cortège ne tarissoit pas. On peut affirmer que de Strasbourg à Paris il y avoit plus de cinq cent mille hommes sous les armes. Trois personnages étoient attachés sur l'avant-train de la voiture. Jamais la puissance du peuple n'a paru sous un jour plus redoutable, et le peuple, ce jour-là, s'est singulièrement respecté. Tout en armes, il ne s'est pas permis une expression insultante ou dérisoire ; et le roi lui-même, prenant part à cet extraordinaire spectacle, sourioit au peuple, et disoit, avec une ingénuité propre à exciter le rire de pitié du sage : *Eh bien ! me voilà !*

Lorsqu'il étoit environné de cette grande armée parisienne, je me disois : Oui, le voilà, cet être marqué du sceau d'une fatalité particulière : en naissant

il fut l'objet de la haine de son grand-père qui détestoit toute sa race, parce que son fils avoit voulu le faire assassiner pour régner. Louis XV, à son tour, avoit empoisonné son fils pour se venger ; et il avoit éteint dans ses petits-fils, par une méthode barbare, les sources de la génération. Louis XV, le plus crapuleux des hommes, avoit ouvert, pour ainsi dire, cette carrière d'humiliation où étoit tombé son petit-fils, toujours dominé par l'altière maison d'Autriche.

Je la voyois à ses côtés, la moderne Frédégonde, ennemie née de la France, courbée sous le poids de sa rage impuissante et trahie, mourant de dépit et d'effroi; elle serroit dans ses bras, comme sa sauve-garde sacrée, l'héritier présomptif de la royauté, qui sembloit être puni par une main divine, des forfaits de ses aïeux. Le parricide, le poison, l'inceste leur avoient été tout aussi familiers que dans l'ancienne maison d'Atrée et de Thyeste. Toutes ces grandeurs humaines

abaissées, me faisoient songer à Bossuet, lorsqu'il tonnoit, au nom de Dieu, sur la tête des rois.

Il a été donné à peu de mortels d'avoir vu ce que j'ai vu, et sous le jour surtout que je l'ai vu. Le règne de la terreur m'a enlevé et fait disparoître beaucoup de papiers où j'avois consigné mes réflexions. Les uns ont été brûlés par mes proches, dans la crainte qu'ils ne fussent surpris entre leurs mains; d'autres ne m'ont pas été rendus; mais il m'en reste assez pour donner à la postérité un apperçu de ces scènes neuves et grandes.

Je l'ai déja dit : Louis XVI étoit dévot; mais comment osoit-il, s'il étoit dévot, se parjurer à la face du ciel et de la terre, et tromper le peuple qui avoit cru à des sermens aussi solemnels ? c'est parce qu'il étoit dévot : il ajoutoit foi à la puissance d'un être supérieur à lui, à la puissance du Pape, qui pouvoit, à volonté, le relever de son serment. Cette fausse et méprisable idée le conduisit à

nè regarder l'acte du serment que comme une vaine formule qui ne pouvoit le lier en aucune manière.

C'est donc depuis la révolution une ville de guerre, que cette grande cité ; car elle abonde en soldats qui vont, qui viennent, qui passent, qui restent, qui séjournent ; et c'est un des grands embarras du ministère, que de les discipliner sans trop les contraindre : car une permission pour venir à Paris, est ordinairement une récompense de leur bravoure.

Les enfans, au lieu de jouer à la chapelle, font des patrouilles avec des bâtons et des bonnets de grenadier en papier.

Chacun monte sa garde ; le plus étourdi, le plus sourd, comme le plus sage et le plus attentif. Dernièrement un factionnaire crioit à tue-tête, *qui va là ! qui va là !* le passant qui avoit la voix grêle, disoit en vain, *c'est moi, citoyen, c'est moi ;* l'autre alloit tirer. — *Eh ! mon ami, ne*

me tues pas ; c'est toi qui montes la garde pour moi. — Le factionnaire approche, et le maître reconnoît son cuisinier, portant au lieu de broche, baïonnette au bout du fusil.

CHAPITRE CXLV.

Renversement du culte catholique.

L'année précédente on avoit vu encore les processions du S. Sacrement, à la Fête-Dieu, se faire avec la pompe accoutumée. Dieu avoit été escorté par les mandataires de la nation. Rien n'annonçoit une destruction subite. Le peuple en général sembloit être attaché aux cérémonies du catholicisme ; mais il y a des corps frappés de la foudre, et qui semblent encore conserver la vie ; on les touche, ils tombent en poussière.

Le peuple avoit l'apparence de croire à la messe, à la présence réelle, aux dogmes les plus reçus ; il n'y croyoit pas.

Tous les sarcasmes de Voltaire contre les prêtres, toutes les plaisanteries de l'auteur de la Pucelle, étoient venus jusqu'à lui. La conduite des évêques qui étoient sous ses yeux, les mœurs des ecclésiastiques, les richesses du clergé, cette espèce de veau-gras qu'on cherchoit à immoler depuis long-temps, la licence des idées et des actions, tout avoit amené le terme d'un culte qui portoit un caractère d'idolatrie que la raison réprouve, et qui ne se soutenoit plus que par un certain éclat.

Il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour porter la hache révolutionnaire sur les autels chargés d'or et d'argent; nus, ils auroient pu échapper à la main destructrice.

Ce n'est point le renversement qui doit étonner, mais c'est de les avoir vus tomber, en un jour, avec tous les accessoires de la haine ou du mépris le plus profond.

Les progrès de l'irréligion furent donc

très-rapides parmi cette plébée qui s'arma tout-à-coup de leviers et de marteaux, pour briser les effigies sacrées devant lesquelles elle ployoit le genou six mois auparavant. On lui persuada sans peine qu'il lui étoit utile de transformer les temples en magasins, les calices et les croix de vermeil en monnoie, les grilles en boulets, et les chérubins de cuivre en canons. La plébée s'imagina que, d'après le décret de la souveraineté nationale, à elle seule étoit dévolu le droit de tout pouvoir, de commander à tout et de ne point obéir.

Bientôt, au milieu de la célébration des offices, elle entendit retentir avec joie les marteaux des serruriers qui ébranloient et renversoient les balustrades des chapelles.

Des sculpteurs gagés effacèrent laborieusement avec le ciseau, sur toutes les épitaphes, les titres des familles nobles. L'on ne voulut plus que les archives de la piété filiale, que les souvenirs consa-

crés par les regrets de l'amitié, appelassent davantage les regards des hommes sensibles ; les monumens, les tombeaux furent attaqués ; et d'avares maîtres maçons se présentèrent en foule pour exécuter le plan des comités de démolition.

Il y eut des entreprises pour enlever tous les saints de leurs niches, pour déloger toutes les vierges, pour effacer les armes sur toutes les tombes ; on suspendit de périlleux échafauds pour aller gratter, sur des voûtes à perte de vue, des figures de papes, que depuis cent années des araignées cachoient sous le noir tissu de leurs toiles héréditaires ; que dis-je ? les anges et les archanges furent mutilés ; Ste. Thérèse en devint camuse, l'enfant Jésus n'eut plus de tête, S. Paul étoit sans bras, les christs étoient tombés la face contre terre ; le sabre, la pique et la lance s'amusoient des blessures portées à tous ces simulacres ; le rire et la folle joie présidoient à cette guerre imprévue contre ce

que la religion et les arts avoient offert jusqu'alors de plus sacré et de plus inviolable.

On ne procédoit pas à ces destructions avec la fureur du fanatisme, mais bien avec une dérision, une ironie, une gaîté saturnale, bien propre à étonner l'observateur.

L'on descendit dans les caveaux où la mort rassemble ses paisibles victimes. Là, un commissaire révolutionnaire, un flambeau à la main, chercha curieusement dans ces cendres, quelques vestiges de la féodalité, ou l'empreinte usée de quelques pièces d'or ou d'argent.

Des époux, inséparables pendant leur vie, sembloient l'être pendant leur trépas. Leurs reliques furent dispersées. Des épitaphes conservatrices du souvenir des actions d'éclat de nos plus fameux guerriers et de tant de personnages illustres, furent enlevées, parce qu'elles se trouvoient dans un temple, et jetées avec les

débris des autels, dans un dépôt, comme des moëllons informes dans une carrière.

Les menuisiers, les serruriers, les orfèvres, les courtiers, les revendeuses à la toilette même, vinrent mettre à l'enchère tous les objets séquestrés, sortis des églises ou des armoires des sacristies; et l'on vit dans les boutiques de fripiers, des chasubles qui pendoient à côté de pantalons; des marchands de meubles exposoient en vente des crucifix parmi des seringues, et des devants d'autels, à côté de chaises percées.

Quelques jours avant le préliminaire de ce richissime inventaire, l'on avoit vu les prêtres en habit séculier, célébrer la messe avec des calices de verre, ou des coquetiers d'étain.

On a brisé, on a vendu les grilles resplendissantes d'or de la métropole, la belle boiserie du chœur des Chartreux; le magnifique baldaquin du maître-autel de l'église des Invalides, fut renversé dans la poussière.

Que de châsses, jadis étincelantes du feu des rubis, ont disparu brisées, morcelées, et l'on devine par qui : toutes ces pierres précieuses circulent dans les mains du négociant étranger.

On a vu briller aux doigts de ces présidens de comités révolutionnaires, les émeraudes qui décoroient les soleils; tel d'entre eux s'est fait tailler des culottes de velours à pleines chappes; et plusieurs ont, pour la première fois, porté des chemises faites avec les aubes des enfans-de-chœur.

Toute l'argenterie des églises des quatre-vingt-trois départemens, celle de la Belgique est venue s'engouffrer dans les creusets de la Monnoie; et nous avons effectivement mangé Dieu et les saints d'argent, en blé, car il falloit payer le blé en argent.

Ces dilapidations furent bientôt suivies des fêtes extravagantes dont Paris donna le premier exemple à tous les départemens de France. Les acteurs qui y figu-

rèrent, étoient encore ivres de l'eau-de-vie qu'ils avoient bue dans les calices, après avoir mangé des maquereaux sur les patennes. Montés à califourchon sur des ânes, dont des chasubles couvroient le derrière, ils les guidoient avec des étoles ; ils tenoient empoignés de la même main, burettes et S. Sacrement. Ils s'arrêtoient aux portes des tabagies, tendoient les ciboires, et les cabaretiers, la pinte à la main, les remplissoient trois fois.

Des mulets suivoient, surchargés du poids des croix, des chandeliers, des encensoirs, des bénitiers et des goupillons ; ils rappeloient les montures des prêtres de Cybèle, dont les paniers, remplis des instrumens de leur culte, servoient à-la-fois de magasin, de sacristie et de temple.

C'est dans cet équipage que ces profanateurs s'avancèrent vers la Convention nationale ; ils y entrèrent bizarrement couverts des ornemens sacerdotaux ; ils

harangnèrent, et ils furent harangués, tandis que les acclamations les plus bruyantes applaudissoient à ces scandaleuses processions.

Cependant, dans les cours on brûloit tous les saints et les crucifix de bois; les flammes des bûchers alongeoient leurs langues jusqu'au deuxième étage des maisons, et chacun ouvroit ses fenêtres pour y jeter les livres que le jacobinisme avoit condamnés.

A l'aspect de ces neuves orgies, le peuple égaré accouroit en foule, fier d'avoir secoué le joug de sa religion; il rioit aux éclats, poussoit d'insolentes clameurs, et portoit au bûcher les confessionnaux dont il s'étoit affranchi. La prostituée montroit d'un air badin à son entreteneur le tableau de la chaste Suzanne à demi-brûlé; et le tableau de la Cène forma long-temps l'auvent de la boutique d'un savetier.

Chaumette, l'athée, triomphant du succès de ces profanations, crut avoir chassé Dieu de l'univers. Il poussa jus-

qu'au dernier excès les conceptions atroces de l'impiété. Il imagina les fêtes de la Raison. . . .

C'est alors que les prêtres de Paris et des départemens, terrifiés par les rugissemens des bêtes féroces de la Commune, envoyèrent leurs lettres de prêtrise à la Convention, et apostasièrent pour éviter la mort et le supplice.

Gobel, archevêque de Paris, vint confesser à la barre, qu'il n'avoit jamais été qu'un imposteur, qu'un charlatan, et qu'il méprisoit le culte dont il avoit été le ministre. Pour de l'argent, une foule de prêtres suivit son exemple; c'étoit à qui se déprêtriseroit.

Le 20 novembre 1793 mit le comble à ces folies irréligieuses; vint une file immense d'hommes rangés sur deux lignes et couverts de dalmatiques, chasubles et chappes; on portoit sur des brancards des calices, des ciboires, des soleils, des candélabres, des plats d'or et d'argent. A cette riche offrande, la gaîté s'empara de

la troupe qui l'apportoit; elle demanda, pour prix de son zèle et en signe de triomphe, de danser, à l'instant même, *la Carmagnole ;* la Convention nationale y consentit; et plusieurs membres, sortant de leurs chaises curules, prirent par la main les filles revêtues d'habits sacerdotaux et dansèrent *la Carmagnole.*

Le lendemain il fut décidé que les reliques de Sainte-Geneviève seroient brûlées sur la place de Grève, pour y expier le crime d'avoir servi à propager l'erreur, et à faire bouillir la marmite de chanoines fainéans. Un habitué de la Montagne, et le plus terrible vociférateur parmi ces énergumènes, un nommé *Fayan*, voulut que le procès-verbal fût envoyé à toutes les sections et au Pape; cela passa; et l'on fut sur le point de recommencer la danse de *la Carmagnole.*

Mais, au milieu de ces mascarades, les danseurs donnoient de l'à-plomb au tribunal révolutionnaire, ordonnoient l'apothéose de Marat, aiguillonnoient le zèle

homicide des proconsuls ; et, par leur chère loi *sur les suspects*, se ménageoient les moyens d'envoyer à l'échafaud, ou de plonger dans la caverne des prisons, quiconque n'obtiendroit pas de son comité révolutionnaire un certificat de civisme.

CHAPITRE CXLVI.

Fêtes de la Raison.

Elles ont eu des témoins qui n'en laisseront pas perdre le souvenir. On doute presque de ce qu'on a vu et de ce qu'on a entendu.

La Raison étoit ordinairement une divinité, une fille choisie dans la race des sans-culottes ; le tabernacle du maître-autel servoit de marche-pied à son trône ; les canonniers, leurs pipes à la bouche, lui servoient d'acolytes. Les cris de mille voix confuses, le bruit des tambours, les rauques éclats des trompettes, le tonnerre de l'orgue, laissèrent croire aux

spectateurs qu'ils étoient transportés parmi des Bacchantes, sur les monts de la Thrace.

Ce que c'est qu'un peuple subitement licencié du joug politique et religieux ! il n'est plus peuple ; c'est une populace effrénée, dansant devant le sanctuaire, en hurlant *la Carmagnole*, et les danseurs (je n'exagère rien) presque déculottés, le col et la poitrine nus, les bas ravalés, imitoient, par de rapides tournoiemens, ces tourbillons, avant-coureurs des tempêtes, qui portent par-tout le ravage et la terreur.

La femme de Momoro, ce vil et plat orateur des Cordeliers ; la chanteuse Maillard, l'actrice Candeille, voilà les déesses de la Raison, portées en triomphe, presque adorées, et qui se laissoient faire.

On avoit masqué le devant des chapelles collatérales de la nef, avec de grandes tapisseries, et non sans projet. Du sein de ces réduits obscurs, partoient des ris aigus qui attiroient des aventuriers :

en soulevant un coin de tapisserie, ils laissoient entrevoir aux passans des scènes, pour le moins aussi pittoresques que celles de la tentation de S. Antoine.

La même fête dans l'église de S. Eustache, offrit le spectacle d'un grand cabaret. L'intérieur du chœur représentoit un paysage décoré de chaumières et de bouquets d'arbres. On distinguoit dans le lointain, des bosquets mystérieux; il y avoit effectivement de petits sentiers pratiqués dans les escarpemens figurés de grandes masses de rochers. Les précipices de sapin n'étoient point inaccessibles; des troupeaux de filles, qui suivoient effrontément à la file, couroient après les hommes, et l'on entendoit le continuel craquement des planches sous leurs pas précipités.

Autour du chœur, l'on avoit dressé des tables surchargées de bouteilles, de saucissons, d'andouilles, de pâtés et d'autres viandes. Sur les autels des chapelles latérales, on sacrifioit tout-à-la

fois à la luxure, à la gourmandise; et l'on vit sur les pierres consacrées, les traces hideuses de l'intempérance.

Les convives affluoient par toutes les portes; quiconque se présentoit prenoit part au festin; des enfans de sept à huit ans, tant filles que garçons, mettoient la main au plat en signe de liberté; ils buvoient à même les bouteilles; et leur prompte ivresse excitoit le rire des êtres vils qui la partageoient. Oh! combien est déplorable l'aveugle impétuosité du peuple qui obéit si stupidement à la bride des conducteurs de factions!

A S. Gervais, la cérémonie se fit sans banquet; les femmes du marché S. Jean y entroient avec leurs éventaires; toute l'église sentoit le hareng. Des marchands de tisanne tintoient leurs gobelets, pour appaiser la soif du mets salé. Il y avoit bal dans la chapelle de la Vierge; quelques lumignons, qui répandoient plus de fumée que de lumière, servoient de lustres. En effet, pour ne point laisser un seul

instant à la pudeur, on ajouta la nuit à la dépravation, afin qu'au milieu de la confusion de ces assemblées, les abominables desirs, allumés pendant le jour, s'assouvissent librement durant les ténèbres.

De l'église S. Gervais, on descendoit à la place de Grève, où une multitude de spectateurs se chauffoit à la flamme des balustrades de chapelles et des stales des prêtres et chanoines.

Tout Paris a contemplé, sans souffler le mot, ces processions de la ligue Jacobite. Ivres de vin et de sang, revenant du spectacle des échafauds, les prêtres et prêtresses de la Raison suivoient d'un pas chancelant le char de leur divinité impure. Un autre char venoit après; c'étoit un orchestre ambulant, rempli d'aveugles-musiciens, image trop fidelle de la raison du temps d'alors.

On vit encore un char portant un rocher tremblant, au haut duquel un acteur de l'Opéra, transfiguré en Hercule, sembloit, avec sa massue de carton, vouloir

assommer tout ce qui n'étoit pas Jacobin.

L'air retentissoit des rugissemens de ces tigres ; les mots de *Guillotine*, de *rasoir national*, de *mettre la tête à la petite fenêtre*, de *raccourcissement patriotique*, termes mignons des Montagnards, frappoient tour-à-tour toutes les oreilles ; et les spectateurs pâles, glacés d'effroi à l'aspect de ces bonnets rouges, de ces inscriptions menaçantes, portées audacieusement par les barbares stipendiés des tyrans, ne trouvoient plus de langue ni de voix, lorsque des espions apostés les forçoient à se prosterner devant l'image de la Liberté.

Ces mascarades, déjà si incroyables, furent suivies de celles de l'affreux, de l'exécrable Marat. Dans toutes les places publiques on lui érigea des temples, des mausolées et des arcs de triomphe....Au Carousel, on bâtit à sa gloire une espèce de pyramide, dans l'intérieur de laquelle on plaça son buste, sa baignoire, son cornet et sa lampe de cuisine. On y posa une sentinelle,

nelle, qui une nuit mourut de froid ou d'horreur. Le nombre de ses bustes égala le nombre des têtes qu'il vouloit couper.

Les fossoyeurs du cimetière des Innocens portèrent triomphalement ce buste adoré ; ils avoient des sabots aux pieds ; des culottes criblées de trous, mais dont les goussets bien cousus regorgeoient d'assignats ; ils lançoient des regards de basilic sur les passans qui ne s'humilioient pas devant l'idole.

Qui l'eût pensé, cependant, qu'après la journée du 9 thermidor, ce nouveau Moloch recevroit les honneurs du Panthéon ? Mais ce jour-là même fut plutôt celui de son jugement dernier, que de son triomphe. On eût dit que l'on craignoit de respirer l'air par où paroissoit sa charogne.

CHAPITRE CXLVII.

Fête à l'Être-Suprême.

Ces fêtes de la Raison avoient déplu à Robespierre, parce qu'il n'en étoit pas

l'inventeur ; d'ailleurs un cri sourd d'indignation s'élevoit contre ce mélange d'idolatrie et d'athéisme, dont on vouloit composer une religion nouvelle.

Robespierre en fut jaloux ; c'étoit un misérable avocat de sept heures (1) ; ce qu'il avoit lu, il l'avoit mal lu. Il crut qu'il pouvoit jouer le rôle de Mahomet, et réintégrer l'Être-Suprême dans tous ses droits. Il avoit beau jeu, après les lupercales, après les parades infâmes que de misérables charlatans avoient fait jouer à Paris et dans les départemens, pour établir une cérémonie simple, auguste et touchante. Mais Robespierre n'avoit point d'imagination ; il n'avoit aucune de ces qualités brillantes qui flattent et qui séduisent ; il étoit sec, et il devint ridicule quand il voulut faire le pontife. Sa fête à l'Être-Suprême con-

(1) On appeloit ce de nom au Palais, des procureurs renforcés, qui, sous le nom d'avocats, n'avoient qu'une facilité parlière et vide de sens, et qui ne tarissoient point en phrasse.

stoit dans un discours qu'il n'avoit point fait, et dont il fit périr l'auteur. Il fit brûler deux mannequins qui représentoient l'*athéisme* et le *fanatisme ;* il y mit le feu lui-même ; armé d'un gros bouquet, il regardoit à travers les branches tout ce qui se passoit. Il marchoit à la tête de la Convention nationale ; mais celle-ci laissoit respectueusement entre elle et lui une distance de quinze pieds.

Cette fête fut silencieuse, sa nouveauté portoit l'étonnement dans tous les esprits ; on attendoit ce qui devoit sortir de ce titre pompeux.

Il falloit bien manquer de génie pour, sur un si grand théâtre, et dans des circonstances si favorables, ne point frapper quelque chose de grand, ou du moins qui en eût l'air. Il parloit à une nation qui attendoit un culte, et il ne sut lui rien dire. Jamais prophète n'avoit eu à son début un auditoire aussi nombreux ; il fut platement métaphysicien ; il fut,

de tous les novateurs connus, le plus misérable en moyens, et le plus stérile en ressources. Elevé sur une estrade adossée au palais du dernier roi des Français, monarque (car il le fut ce jour-là), il ne sut pas faire un geste digne du rôle et du jour où il se trouvoit.

Oh ! s'il eût su apporter une vieille bible sous son bras, poser la main dessus, et dire : « Voilà le livre des temps et des nations ; je l'adopte et je me joins aux communions protestantes ; séparons-nous de Rome, réunissons-nous au Christ ; « le monarque devenoit pontife et l'interprète d'une religion épurée et réformée.

Je suis sûr que ce conseil lui a été donné ; mais Robespierre, qui n'avoit point voyagé, étoit l'ignorance personnifiée. Il méconnoissoit la loi et la règle des intermédiaires. Son orgueil opiniâtre se jetoit dans les extrêmes, refuge des esprits médiocres. Sa pièce fut froide et fut sifflée, et le parodiste du législa-

teur de la Mecque marcha des planches de son trône-autel à celles de l'échafaud.

Toutes les places portèrent les inscriptions qu'il avoit dictées : *Le peuple Français reconnoît l'existence de l'Être-Suprême et l'immortalité de l'ame.* Quand je veux m'identifier au cerveau qui a tracé de pareilles lignes, j'ai beau me métamorphoser en mille manières, je ne puis deviner le sens qu'il vouloit leur donner. Elles sont tout à-la-fois si ineptes et si ridicules, qu'on est tenté de penser qu'il n'y avoit pas fait attention lui-même.

Ces inscriptions subsistèrent encore long-temps après son supplice, et cela paroît tout aussi inconcevable, que de les avoir vu élever par tant de mains dociles.

CHAPITRE CXLVIII.

Caves des émigrés.

Qu'ils avoient d'esprit ces émigrés ! ils nous ont débarrassés de leurs personnes,

et ils nous ont laissé leurs biens, leurs meubles et les vins de leurs caves!

Qui les a bus, ces vins fins ? vous le savez, mes amis ! D'abord les présidens et les membres de comités révolutionnaires ; mais comme il y avoit des caves où se trouvoient quinze à vingt mille bouteilles, on ne pouvoit non raisonnablement, mais non physiquement tout boire.

On les a mis en vente, ces vins délicieux, comme compris dans le domaine de la République. Qui les a achetés ? les agioteurs, à qui le Gouvernement achetoit lui-même des louis et des écus pour alimenter le service des armées, qui étoient dans une crise épouvantable.

Des gosiers qui ne buvoient que de l'eau, ont bu les vins de Beaune, de Nuits, de Rivesaltes, de Jurançon, de Paille, de Roussillon, de Paquaret, de Rancio, du Cap, de Hongrie ; ils en avoient seulement entendu parler, ils ont fait avec eux une connoissance intime et profondément joyeuse et sentie.

On ne pouvoit rencontrer un plus bel ordre que celui qui règnoit dans ces caves. En voyant ces rangs de bouteilles, il n'y avoit plus que le tire-bouchon à y appliquer. Comme il résonnoit en sautant ! comme la mousse du Champagne pétilloit dans de larges verres à bierre ! car on ne buvoit point dans d'autres vases, si ce n'étoit par fois dans des écuelles de terre ; l'on n'étoit pas difficile sur le cristal plus ou moins net, plus ou moins limpide. Figurez-vous tous les commissaires de sections faisant l'inventaire de ces richesses, dressant procès-verbal en présence de Bacchus, procédant à la dégustation, dérangeant quelquefois les étiquettes ; mais se trouvant toujours en pied, pour la plus grande exactitude et pour la perfection du procès-verbal, on recommençoit l'épreuve ; car comment faire un faux dans un procès-verbal de cette importance ? l'examen se prolongeoit, et la clôture ne se faisoit qu'après avoir épuisé les dissertations des gourmets.

Il étoit donc impossible de tromper le public, lorsqu'on lui annonça la vente de tous ces vins. Ce ne fut pas le ramoneur qui y mit l'enchère, ni le gagne-petit, ni le porte-faix, ni même le tonnelier; mais bien le courtier universel, le trafiquant de gros sous, les agens préposés à la vente des domaines nationaux; mais bien encore les Flores des quatre saisons, et les Déesses panachées des cavernes du Palais-Royal.

Autrefois les riches seuls buvoient par privilége ces vins rares; ils furent disséminés, entrèrent dans toutes les maisons, et devinrent pendant, quelque temps, aussi monnoie courante que les ballots d'étoffes et de livres.

Tel gosier n'auroit jamais connu un vin étranger, qui, grace à la révolution, s'humecta de sa saveur, tandis que celui qui avoit pris la peine d'amasser et de soigner ces bouteilles précieuses, faisoit la grimace, au fond de l'Allemagne, en buvant d'une petite bière aigre, qu'il

étoit encore trop heureux de rencontrer.

Dans toutes ces commotions, on n'a point oublié les caves ; il est du droit des vainqueurs de trinquer à la victoire. Je me rappelle qu'après la journée du 10 août, on a marché, pendant plus de quinze jours, sur les débris d'innombrables bouteilles, et que les fragmens en étoient tellement semés dans le jardin des Tuileries, qu'on eût dit qu'on avoit voulu faire des routes de verre pilé.

CHAPITRE CXLIX.

Emprunt forcé.

Comment a-t-on fait l'association de ces deux mots qui se repoussent ? après en avoir fait l'observation, on s'y accoutuma. L'emprunt ne portoit que sur une classe de contribuables aisés ; et la majeure partie des habitans de cette capitale se ressouvint qu'au commencement de la révolution elle avoit fait l'offre généreuse d'une partie de sa vaisselle, de

ses bijoux, de ses boucles de souliers. Elle avoit espéré que ces dons, joints à d'autres sacrifices, concourroient à relever le crédit ébranlé, et les fondemens de l'état penchant vers sa ruine. Mais les secousses nouvelles lui apprirent que ces fonds avoient été insuffisans.

L'abondance du papier-monnoie rendit illusoire cet emprunt; et la couturière, qui avoit offert son dez d'argent, avoit plus donné dans l'origine, que le millionnaire qui se débarrassoit des demandes avec des masses d'assignats.

J'ai vu un billet de cent francs par terre, et un homme du Temple dit en ma présence : *Il ne vaut pas la peine d'être ramassé*, et il avoit raison.

CHAPITRE CL.

Vive la Montagne!

Quiconque n'a point vu, n'a point entendu toutes ces sections populaires défiler et hurler en la manière accoutumée,

dans la salle de la Convention nationale, ne peut se former une image de ce qu'étoit ce peuple vociférant *vive la Montagne !* Il n'étoit pas conduit, il étoit déchaîné dans tout ce que la licence peut imaginer de plus absurde et de plus violent. Les discours de ses orateurs, les réponses des présidens, les hymnes patriotiques, les chants de liberté, les cris perçans, les clameurs, le cliquetis des armes, le brandissement des piques, la danse des écriteaux, deux mille femmes du haut des tribunes, tendant ou se tordant les bras, et joignant leurs glapissemens de Mégères à tous ces sons discordans; voilà l'harmonie qui environnoit et accompagnoit le misérable Chaumette, quand il venoit à la barre.

Qui n'a pas entendu ce Chaumette, procureur-syndic de la Commune, lorsqu'il entretenoit la Convention, et qu'il parloit des pauvres, des malheureux, des estropiés et des vieillards, et de tout ce qu'il faisoit pour la splendeur de la Répu-

blique, pour l'abaissement des trônes, pour la ruine du fédéralisme, n'a pas une idée de l'insolence d'un démagogue, et des choses bizarres que ce rôle lui inspire.

Ces farces burlesques auroient provoqué le rire inextinguible des dieux d'Homère, si la sanguinaire férocité n'y eut pas joint ses menaçantes paroles. Amar, qui n'ouvroit la bouche que pour demander le meurtre de ses collègues, et qui sembloit n'être venu à la Convention que pour devenir leur bourreau, complimentoit et félicitoit Chaumette; et toute la multitude de porter les vociférations et les menaces à la plus atroce énergie, à cette énergie infernale qui annonçoit la dépopulation de la France et l'égorgement des Français! A ce cri de *vive la Montagne*, on croyoit voir tous les tigres déchaînés sortir de leur repaire pour dévorer sans faim.

Témoin et victime de ces scènes insensées et violentes, je le répète, qui n'y a pas assisté, ne peut connoître l'histoire de

ces jours à jamais déplorables, encore moins en rendre compte à la postérité; qui n'y a pas assisté, ne peut dire jusqu'à quel point une populace, mue par des scélérats, déploie une physionomie tout à-la-fois extravagante et barbare. Musique du Tartare! Opéra des enfers! cris des démons! exaltation des êtres foudroyés par la Divinité et devenus ennemis de l'homme! accens du crime et de la noire méchanceté! oui, je vous ai entendus sur la terre! tous ces cris infernaux étoient renfermés dans le *vive la Montagne!*

Et lorsque le Verrès de Nantes écrivoit à la Convention sur une noyade de cinquante-huit prêtres, et qu'il ajoutoit gaîment : *Quel torrent révolutionnaire que la Loire!* l'Assemblée couvrit par des applaudissemens universels l'horrible rapport de Carrier.....!!

CHAPITRE CLI.

Dépit aristocratique.

Une vieille comtesse disoit, en parlant à un cercle de nobles : *Vous méritez bien, messieurs, tout ce qui vous arrive. J'ai prédit que la noblesse étoit perdue, quand j'ai vu que vous abandonniez des femmes comme nous pour courtiser des filles du Tiers-Etat.* La même disoit : *J'ai bien vu dans l'histoire, qu'on a quelquefois ôté la couronne à un roi, mais voilà la première fois qu'on parfile le diadême sur sa tête, comme on fait en France.* L'expression du moins étoit saillante.

Ce seroit un recueil assez curieux, que tous les mots que le dépit aristocratique a enfantés. Il y en a qui ressentent la fureur, et qui, par-là même, sont moins ingénieux. On ne sauroit imaginer les ridicules qu'ils ont donnés au ministre Necker, qui, mis en parallèle avec l'aimable Calonne le déprédateur, sembloit un

ours arrivé des Alpes. Ils ne virent pas que tous les argentiers et tous les créanciers du royaume ne pourroient aimer le charmant Calonne.

La réunion des ordres fut célébrée par trois jours d'illuminations. On avoit alors la prétention de nous mesurer une dose de liberté partielle.

Les femmes perdirent toute leur influence, après la grande explosion : vainement s'imaginèrent-elles que le Français reviendroit au goût de leurs frivolités; l'empire de l'opinion publique et de sa force croissante est incalculable. L'esprit parisien étoit dispos à l'établissement de toutes les théories politiques et de tous les systèmes de législation : il falloit donc courir avec lui.

Lorsqu'il s'agissoit d'une touchante et sensible harmonie entre les vœux du roi et ceux de la nation, le puéril et détestable orgueil des femmes l'emporta sur le bien public. J'ai entendu discuter longuement, pour prouver que le parlement

devoit assujettir le monarque à choisir pour modèle la composition des Etats assemblés à Paris en 1614, tandis que le vœu national et les lumières du siècle s'élevoient invinciblement contre cette forme.

CHAPITRE CLII.

Honnêtes gens.

Comme tout change jusques dans les mots ! Un homme lâche et paresseux veut-il être exempt de monter sa garde, il se fait domestique ; et quoiqu'il reçoive des gages, son maître l'appelle son *homme de confiance.* Les mouchards, si justement abhorrés, et malheureusement si nécessaires, ne sont plus des mouchards, ce sont les *agens* de la police. Les comédiens sont devenus des *artistes ;* les procureurs, des *hommes de loi ;* les médecins, des *officiers de santé.* L'homme qui, pendant une heure, a déraisonné d'une voix forte, devient un *orateur ;* et sa

femme, sa fille, sa servante, ses voisines ne doutent pas qu'il ne soit l'un des hommes de France les plus éloquens.

Nous n'avons plus de bourreaux : nous avons des *exécuteurs des jugemens criminels*. Enfin, des hommes connus par la corruption effrénée de leurs mœurs et par l'audace de leur incivisme, sont des *honnêtes gens*. *Si cela est*, demandoit un vertueux citoyen, *que sommes-nous donc nous autres ?*

On a abusé du terme d'*honnêtes gens*, au point que les royalistes les plus effrénés et les conspirateurs les plus vils se sont déguisés sous ce nom, l'ont pris, et l'ont refusé à d'autres.

CHAPITRE CLIII.

Réaction royale.

Les trois quarts et demi des Parisiens n'ont aucune idée de l'épouvantable réaction royale. Après la chûte des échafauds, elle a fait périr plus de républicains, que

ceux-ci n'en avoient immolés. Les patriotes les plus exempts de toutes foiblesses et de tous crimes, furent incarcérés par milliers.

Le Parisien, dans son oisif parlage, et dans son stérile raisonnement, s'imaginant qu'une révolution se fait ou s'arrête à volonté, est loin de croire à cette terre du midi, imbibée d'un déluge de sang. Il veut toujours se replacer à l'Assemblée des notables, au *déficit* que l'on pouvoit combler. Il ne veut ni connoître, ni suivre la chaîne des événemens. Il n'a pas mis le pied dans ces régions malheureuses, couvertes de ruines, d'ossemens et de cendres. Il n'a point vu la terre de la Vendée boursoufflée de cadavres; ces vastes cimetières, ces épouvantables catacombes sont l'ouvrage de cette *armée royale et catholique*, dont il révoque en doute l'existence.

Misérable ! toi qui ne sais que promener une plume vénale sur du papier timbré; ou toi, parleur infatigable, et pillier

de café, ou de la boutique de *Desenne*, va dans les plaines de Châlons, dans les rues encombrées de Lille, dans les débris de Valenciennes, du Quesnoy, de Thionville, de Condé, dans les campagnes incendiées, ravagées du Midi et des côtes de Brest; les échos, reproduisant leurs lamentables murmures, te diront: C'est au nom du roi et de la religion catholique que ces champs qu'ornoient jadis des fleurs et des épis, sont couverts de crânes d'hommes et de débris ensanglantés; vois ces tombeaux sans nombre où gissent empilés des milliers de tes frères; entends, entends leur voix sépulcrale mêlée au croassement des corbeaux; cette voix te crie que les royalistes veulent immoler jusqu'au dernier républicain; mais l'ignorant n'a pas seulement jeté les yeux sur la carte où ces objets funèbres sont empreints; il n'est sensible qu'aux calamités qui le touchent de très-près, et dont quelquefois il n'a pas même été atteint. Perturbateur par mutinerie, re-

belle en paroles, se cachant dans son étude ou dans sa boutique, au moindre coup de tambour, il cherche une servitude dont il n'a point le nom. Il s'attendrissoit sur un *roi-marmot*, et il rejette la constitution républicaine, parce que, bien loin de l'aimer, il n'est point né pour la concevoir. Oh ! qu'il aille à Alger apprendre à obéir, puisqu'il ne veut pas être libre dans sa patrie.

Rovère demande à des ouvriers occupés à creuser la terre aux Tuileries : *Que faites vous-là ? Une glacière*, répondit l'un d'eux. Cet ouvrier étoit plus instruit.... que la foule parisienne.

CHAPITRE CLIV.

Louis d'or.

Il a valu jusqu'à 18000 liv. assignats. L'on ne s'étoit accoutumé à parler que par millions et par milliards. On ne sauroit croire combien ces fatales dénominations ont influé sur la cherté des denrées.

Il est remarquable qu'elles ont augmenté progressivement avec la bouffissure de l'assignat. Ce sont les départemens qui les premiers ont méconnu ce malheureux papier, comme monnoie courante, et qui n'ont plus voulu admettre que du numéraire dans leurs transactions commerciales.

Alors tout le monde se souvint de l'agiot et de ses déplorables effets. Le papier tomba avec la scélérité de l'aérostat qui crève ; et pour honorer son décès, on fit une gravure qui représentoit tous les signes de papier dont on avoit usé pendant la révolution. L'un n'avoit aucun reproche à faire à l'autre.

Cette allégorie sur le papier-monnoie rappela celle faite en 1720 par le célèbre Picard sur la banque de Law.

Ce graveur avoit représenté la folie en juppes de baleine, conduisant le char des actions à l'hôpital des fous, des gueux et des malades. Une renommée bouffie, sonnant de la trompette, vole au-devant pour annoncer leur arrivée. La Fortune,

debout, sur le char, sous la figure d'une femme, distribue à pleines mains des actions sur le Sud, sur le Mississipi. Le Mississipi ayant une jambe de bois, et le Sud un large emplâtre à la sienne, tirent ce char, et les actionnaires de ce nouveau système poussent à la roue et écrasent dessous les vrais négocians, que l'on reconnoît à leurs registres sous le bras. Un diable dans un nuage fait des bouteilles de savon sous toutes les nuances, emblêmes de tous les billets de banque. Des serpens, des bonnets de fou, voltigent parmi les figures du désespoir, de l'insomnie, du remords. Une tête à deux faces, l'une riante, l'autre affligée et larmoyante donne la clef de ce tableau singulier.

Il nous auroit fallu un nouveau Picard pour immortaliser l'incroyable assignat. Mais il n'y a pas eu de quoi rire. Qui n'a pas perdu? le sorcier, le devin; car l'on ne s'attendoit pas à une chûte totale et dans un clin-d'œil.

Depuis cette époque, combien de chambres obscures, inconnues, sont devenues des monts-de-piété, des dépôts secrets d'objets de toute espèce, que le besoin, l'indigence, le mal-aise y ont entassés ! et de-là vient que chez presque tous les particuliers vous découvrez un ameublement bisarre, discordant; des secrétaires d'acajou, et des fauteuils de velours devant une tapisserie de Bergame; un pétrin grossier à côté d'un clavecin élégant, et des chenets dorés dans une vieille cheminée de plâtre, sans plaque.

Un cordonnier, un tailleur, vous invitent à boire le petit verre; c'est le marasquin, c'est la liqueur des îles qu'ils vous servent. On diroit qu'un esprit fantasque s'est plu, dans une nuit, à mêler les meubles les plus riches avec les meubles les plus pauvres, et a fait sortir des caves les meilleurs vins, pour les placer dans les greniers. C'est depuis quatre ans un mélange si extraordinaire, qu'il échappe au pinceau, et que je ne fais ici que l'indiquer

à l'œil, qui, pour se réjouir, voudroit l'observer après moi.

Un marchand de salade habite en ce moment un de ces jardins anglais plantés avec leurs saules pleureurs, leurs allées d'ifs et leurs sapins lugubres qui semblent étendre un crêpe funèbre sur les fleurs, et placer, pour ainsi dire, la nature sous un catafalque. Eh bien ! mon marchand de salade a placé tout au milieu un gros buste en cuivre de Louis XIV, qu'il avoit acheté à la livre; il lui cherche un pendant.

Toutes les figures, copies de l'antiquité, se retrouvent dans des recoins de maisons; et une blanchisseuse vient me proposer de me vendre une Niobé et un Charlemagne, dont les noms lui étoient absolument inconnus.

Fortune ! ce sont-là de tes jeux; mais, qu'ils sont variés, qu'ils sont piquans! comme ils forment la petite pièce, la farce, la comédie, après l'affreuse, l'épouvantable tragédie dont nous avons été tous témoins!

CHAPITRE

CHAPITRE CLV.

Fermiers de campagne.

Du temps de la ligue, lorsque Paris étoit assiégé, les assiégeans troquoient par-dessus les murs un noyau contre une fille; au mois de frimaire 1795, pour un pain de quatre livres, pour une poularde, plus d'un commissaire de section obtint par reconnaissance les faveurs de certaines jolies femmes, car elles ne vouloient pas mourir de faim. Alors chacun vendoit ses plus beaux meubles pour avoir de la farine, des lentilles, des haricots et du beurre. On mangeoit ses armoires en galettes. Les granges des fermiers de campagne furent transformées en magasins de tapissiers.

Ces fermiers se montrèrent durs, inexorables, rioient des souffrances des Parisiens, et en tiroient tout le parti que peut inspirer la plus ardente et la plus détestable avarice. La révolution, qui leur a restitué une si grande dose de liberté, et

qui fait leur richesse, ils ne savent ni la connoître, ni jouir de ses bienfaits avec reconnoissance. Leurs femmes ont acheté toutes les nippes des bourgeoises; elles mangent sur des assiettes d'argent; elles ont la migraine, et disent à leurs maris: *Je ne me leverai pas aujourd'hui; qu'on dise que je suis malade.* On voit des meubles de damas et des tables d'acajou, tout à côté des charrues, des chevaux, du fumier, et de l'attirail de la ferme. On n'entend plus résonner les gros sabots sur les marches des escaliers de bois; elles sont recouvertes de tapisseries.

Une mesure de farine à la main, le fermier enlève tout ce qu'on lui présente. Il a fait rafle des bagues, des croix d'or, des dés et de tous les bijoux des habitans des faubourgs. Il alloit se placer au balcon des spectacles; et là, se pavanant avec un gros rire, il méditoit de faire venir toute la comédie dans sa grange.

Tandis qu'il mangeoit à volonté, le menu-peuple, dont la classe est si nom-

breuse en cette ville, se réunissoit en tas, dès les six heures du matin, aux portes des boulangers et des bouchers; il se pressoit, il s'agitoit: la crainte de revenir les mains vides, assombrit le visage de cette mère de famille intéressante, qui semble, de ce lieu où elle se morfond, entendre les vagissemens de ses enfans. La pâleur, l'inquiétude de l'avenir, la tristesse, étoient peintes sur tous les visages; on ne rencontroit, dans la matinée, que des individus des deux sexes revenant tristement, leur ration de pain sous le bras, et le mangeant d'avance. La faim a cavé les joues de cette jeune adolescente, dont les attraits devoient croître avec l'amour et pour l'amour.

La livre de jambon valoit deux cents francs. Elles avoient disparu, ces fontaines de fer-blanc pleines de café dont le menu peuple, les marchandes de poissons, les porteurs et porteuses de choux, prenoient le matin, sous les piliers des halles, chacun une bonne tasse; le sucre

et le café étoient divisés, entassés dans les caves, les greniers, et les maisons à louer.

Les privations des choses de la plus absolue nécessité furent endurées patiemment par ce grand peuple; il ne se souleva point; il respecta tous les dépôts où le comité de salut public avoit emmagasiné toutes les denrées de première nécessité, jusqu'au drap.

Les boutiques fermant à la nuit tombante, ne s'ouvroient que fort tard le lendemain; c'étoit à qui ne vendroit pas: les individus, dans tous leurs marchés, avoient peur les uns des autres. Celui qui sut prévoir de longue main le discrédit des assignats, trouva le secret de s'enrichir. Déjà la cherté du vin avoit rendu le caractère parisien, flegmatique et froid; il perdoit peu à peu sa légéreté.

Le faubourg S. Marceau, qui dans tous les temps a été le refuge des ouvriers de toutes les classes, confondus avec le chiffonnier, le vidangeur, l'écureur de puits,

le débardeur, le tondeur de chiens, le marchand de tisanne, le symphoniste ambulant, la marchande de châtaignes, le mendiant, n'offroit plus qu'un vaste et douloureux silence; et cependant le peuple demeura paisible. Quelques paniers de pommes de terre, semées de porte en porte, avec quelques rations de pain, le sauvèrent de la famine.

Il est difficile d'expliquer aujourd'hui ce qui a contenu la vengeance du peuple, et jusqu'à ses murmures. Ainsi, l'histoire rencontrera des faits dont elle ne pourra assigner la cause, puisque les contemporains et les témoins de ces singuliers événemens ne peuvent en rendre un compte fidèle.

CHAPITRE CLVI.

Point de vue.

Je suis intarissable, dira-t-on, quand il s'agit de mes chers badauds : mais mille plumes, mille volumes ne suffiroient pas

pour les peindre, tant ils sont curieux, changeans, inconcevables.

Leur caractère est un labyrinthe où l'observateur se perd.

Le crayon le plus rapide ne peut suivre qu'imparfaitement les nuances mobiles et fugitives de leur physionomie.

Est-ce une réalité, est-ce une chimère ?

Prenons un point de vue :

J'aime le Parisien, disoit l'empereur *Julien*, parce qu'il est grave et sérieux comme moi.

Le Parisien est changé depuis cette époque. Il est vrai que le même empereur vante aussi la bonté du vin que produit le territoire de *Lutèce :* et il faut convenir que s'il falloit juger d'un éloge par l'autre, on seroit tenté de prendre le tout pour une ironie.

Mais tout change ici bas ; et la même terre qui produisoit jadis les héros, ne voit naître aujourd'hui que des castrats. Les Romains du dix-huitième siècle ne

ressemblent pas plus aux contemporains de *Scipion*, que les Parisiens modernes ne ressemblent à ceux que peignoit l'empereur *Julien*.

Le portrait qu'il fait des habitans d'Antioche, leur conviendroit beaucoup mieux.

Ces hommes, jadis si sérieux, ne sont plus que des marionnettes légères entre les mains de quelques charlatans.

Naguère ils souffroient patiemment le joug, égayoient leurs chaînes par des chansons; ils avoient toutes les qualités nécessaires pour faire de *bons* et *dociles sujets*: maintenant ils ne sont que des mutins, toujours prêts à changer de gouvernement.

Depuis six ans qu'on leur parle de liberté, ils en sont aussi instruits, que le sont en astronomie ces Indiens qui pensent que la nuit est produite par une montagne qui se place entre le soleil et la terre.

On leur parle de souveraineté du peuple, et ils se croient les maîtres de la terre.

Il n'y a pas de barbier, de commis,

avocat, qui, ayant eu l'honneur de présider sa section, ne se croie le rival de Georges III, et celui de Turenne, s'il a commandé un poste aux barrières. Leurs regards ne s'étendent pas plus loin que l'enceinte de leurs murs. Ils pensent que l'univers est sur les bords de la Seine; ou que du moins ceux qui habitent ses rives fortunées, composent une caste privilégiée, dont le reste de la France doit recevoir les lois.

Robinson se croyoit un grand monarque dans son île; mais Robinson trouvoit de quoi s'y nourrir; son travail lui procuroit l'abondance.

Si ces fous n'étoient que ridicules, on pourroit en rire; mais les suites de leur extravagance sont affreuses, et il faut les arrêter.

Leurs théâtres sectionnaires ressemblent à celui de Shakspeare, où des scènes burlesques se trouvent à côté de scènes tragiques.

Que la vanité fasse tourner la tête à quelques individus, c'est un accident très-

commun, auquel il ne nous est pas possible de remédier : mais que tout-à-coup soixante ou quatre-vingts ambitieux, s'avisent d'extravaguer, et d'entraîner tout un peuple dans le tourbillon de leur délire, c'est un malheur que nous devons tâcher de prévenir.

Nous devons éclairer le peuple sur les desseins de ses agioteurs; nous devons lui répéter sans cesse que la souveraineté appartient à la nation, et non pas aux sections de Paris.

Le charbonnier de Londres, le paysan de Suisse, le chasseur Américain, connoissent mieux leurs droits, et savent mieux en raisonner que certains académiciens qui pérorent aujourd'hui dans les sections.

On dit cependant que les souverains de Paris sont gens de bonne composition, et qu'ils abdiqueroient volontiers leur souveraineté en faveur d'un *Bourbon* ou d'un *Brunswick*, moyennant quelques titres modestes, de secrétaires du roi,

d'avocats du roi, d'échevins de Paris, de lieutenant de police, de jetons et de pensions. Je le crois.

Peuple malheureux ! ouvre donc les yeux sur les projets de tous ces jongleurs, de tous ces anarchistes, babouvistes, qui prolongent la guerre et la famine aux dépens de ta bonne foi ; écoute la voix de tes législateurs qui veulent ramener, avec la paix, l'abondance, et avec un gouvernement, la liberté que tu chéris, mais dont on abuse contre toi et par trop.

CHAPITRE CLVII.

Fouquier-Tinville.

Pour donner un libre cours à ses attentats, ce n'étoit pas assez que Robespierre fût puissant, et soutenu même par une municipalité audacieuse ; il falloit encore qu'il rencontrât une ame atroce et docile, un de ces hommes qui se font, avec orgueil, valets de tyrannie, et à qui les crimes ne coûtent rien : le blême dicta-

teur rencontra Fouquier-Tinville, ancien procureur au Châtelet, et se l'attacha : jamais association entre les héros du crime ne fut plus égale.

Si une sage prévoyance eût enseveli dans un oubli éternel l'histoire des révolutions des empires, l'hypocrite Robespierre peut-être, n'eût pas, comme César, aspiré à la dictature ; et l'horrible Fouquier-Tinville, prenant pour modèle le confident de Néron, n'auroit point perfectionné la science de l'accusation.

Exista-t-il un homme d'un esprit plus profondément artificieux, plus habile à supposer le crime, à controuver des faits ? Chacune de ses paroles étoit un piége que l'accusé ne pouvoit prévoir ni éviter ; elles enchaînoient sa langue et sa pensée. En vain une épouse en pleurs le conjuroit, à deux genoux, d'entendre jusqu'à la fin la justification de son mari ; le tigre, sourd aux accens de la douleur, prononçoit fermement la condamnation de l'innocent.

La justice, lente à punir, a saisi enfin

cet accusateur inique ; il montre dans ses interrogatoires, une présence d'esprit imperturbable. Placé sur le premier gradin, au tribunal où il avoit condamné tant d'innocens, deux gros cartons lui servoient de pupître. Il écrivoit sans cesse, et sa plume sembloit suivre la parole. Tout en écrivant, pas un seul mot, soit du président, soit d'un accusé, d'un témoin, d'un juge ou de l'accusateur public, ne lui échappoit. Il étoit comme l'Argus de la fable, tout yeux et tout oreilles. Son attention, dans le cours de cette longue affaire, ne parut pas se relâcher d'une minute ; il est vrai qu'il affecta de sommeiller pendant le résumé de l'accusateur public ; mais ce sommeil simulé n'étoit que pour donner le change aux spectateurs. Il vouloit avoir l'air calme, lorsque déja l'enfer étoit dans son cœur.

Son regard fixe faisoit, malgré soi, baisser les yeux : lorsqu'il s'apprêtoit à parler, il fronçoit le sourcil, et plissoit le front. Sa voix étoit haute, rude et menaçante ; elle passoit soudainement

de l'aigu au grave, et du grave au ton le plus rémisse. Il s'écoutoit parler quand il proposoit une question. On ne pouvoit mettre plus d'assurance dans les dénégations, plus d'adresse à dénaturer les faits, à les isoler, et sur-tout à placer à propos un *alibi*. Quand un juge lui présentoit un jugement en blanc, signé de sa main, il nioit d'une voix ferme sa signature, et ne trembloit pas devant le témoin accusateur. Lorsque la preuve étoit péremptoire, il couvroit tout l'auditoire d'épouvantables rugissemens. L'imposture, l'audace, l'opiniâtreté, la colère étoient les seules armes qu'il opposoit à la puissance de la vérité; toutes les passions criminelles s'échappoient à-la-fois du fond de sa conscience, et le mettoient, pour ainsi dire, à jour aux yeux des spectateurs.

Ce monstre à figure humaine, avoit la tête ronde, les cheveux noirs et unis, le front étroit et blême, les yeux chatoyans, ronds et petits, le visage plein et grêlé.

le regard tantôt fixe, tantôt oblique; la taille moyenne, la jambe assez forte.

Sous le règne sanguinaire de ce second dictateur, nous ne pouvions plus appeler la patrie notre mère; elle n'étoit que le tombeau de ses enfans. Par un être, excepté celui qui avoit mis sous les pieds toute espèce de sentiment, qu'on y vît sourire une seule fois. Des familles entières passoient les jours et les nuits à pleurer, à gémir, à trembler, dans l'attente des satellites que ce tyran relançoit dans les maisons opulentes.

Ceux qui ont heureusement échappé à son pouvoir tyrannique, l'ont, à leur tour, vu dans le tombereau qui l'a conduit au supplice. Les vastes degrés du Palais de Justice étoient couverts d'une foule immense de spectateurs qui, au premier aspect de ce grand coupable, jetèrent un cri unanime d'indignation. Leurs voix accusatrices furent autant de flèches qui frappèrent à la fois sa poitrine découverte. Son front impénétrable, comme le marbre, défia tous

les regards ; on le vit même sourire et proférer des paroles menaçantes. Mais au pied de l'échafaud, lorsqu'il sentit les serres de la mort, il parut ne comprendre qu'en ce moment terrible, qu'il étoit coupable. Ce terroriste sans entrailles, trembla à son tour sous le glaive impitoyable ; et sa vie s'éteignit dans le sang du panier où étoient déja les têtes de *Benoît de Foucault*, de *Duponnier* et de *Dix-Août*, ministres de sa barbarie.

CHAPITRE CLVIII.

Salpêtre.

Toutes les puissances coalisées vouloient la ruine, le partage ou le démembrement de la France. On avoit des bras, du fer et du courage ; mais la poudre, pour le service des armées, manquoit ; on n'avoit pas même les matières premières : mais que de ressources n'offre point une ville populeuse, dont le sol recéloit depuis tant de siècles les débris de tous les élé-

mens terrestres et putréfiables. Tout-à-coup chaque particulier descend dans sa cave, en fouille le terrain; dans toutes les cuisines, on soulève les pavés; on enlève les cendres des foyers; on cherche dans tous les décombres, pour en extraire les terres imprégnées de salpêtre; on lèche, pour ainsi dire, chaque mur; et tout ce qui porte le goût de sel est enlevé pour la fabrication révolutionnaire; elle fut prompte, elle fut universelle : l'opération se fit dans toutes les maisons, elle se fit avec zèle; toutes les terres furent remuées, et des milliers de pelles amenoient le sol humide aux rayons du soleil.

Cette opération qui ne pouvoit être imaginée, ou du moins exécutée que dans les temps révolutionnaires où l'on se trouvoit alors, a empêché la France de tomber au pouvoir de l'étranger.

Qui l'eût dit, que les caves de Paris recéloient dans leur sein de quoi repousser la ligue des rois?

Chaque citoyen travailla avec un zèle

infatigable ; c'est qu'il sentît la nécessité de la mesure : personne ne cria à la vexation, parce que lorsqu'on ne peut se sauver que par une opération hardie, elle est toujours adoptée et sentie. On vit sur les portes, dans plusieurs quartiers de Paris, des inscriptions qui subsistèrent plus d'un an, et qui étoient conçues en ces termes : « Pour donner la mort aux tyrans, les citoyens logés dans cette maison, ont fourni leur contingent de salpêtre. »

CHAPITRE CLIX.

Le peuple plus friand qu'autrefois.

Du moment qu'un simple ouvrier a pu gagner, dans la force du papier-monnoie, deux cents écus par jour, il s'est habitué à dîner chez le restaurateur ; il a laissé le chou au lard de côté pour la poularde au cresson ; il a renoncé à la pinte d'étain, même la grande, pour la bouteille cachetée, à 40 sous. Il lui a encore fallu régulièrement la tasse de café et le petit verre.

La bonne-chère le rendit insolent, paresseux, libertin, avide et gourmand.

Les autres classes plus relevées de la société, ont par conséquent surpassé de beaucoup la gourmandise de la plébée. La vente des vins des émigrés a multiplié les gourmets. Les secrétaires bourrés d'assignats, ont permis, même au plus mince commis, de savourer le vin de l'Hermitage; et le garçon perruquier n'est plus le seul parmi ses égaux, qui puisse se vanter d'avoir goûté le Madère délicieux.

Les cuisiniers des princes, des conseillers aux parlemens, des cardinaux, des chanoines et des fermiers-généraux, n'ont pas resté long-temps inactifs après l'émigration des imitateurs d'Apicius. Ils se sont faits restaurateurs, et ont annoncé qu'ils alloient professer et pratiquer, pour tout payant, la *science de la gueule*, comme dit Montaigne.

L'agiot qui éventa, quoiqu'un peu trop tard, le secret de la fabrique du papier-monnoie, pour faire reparoître l'argent,

afin de l'acheter avec du papier, *zéro*, donna naissance à cette foule de vers-luisans ou nouveaux enrichis, dont la gourmandise l'emporta sur celle des chanoines.

Ce sont ces êtres de *paille*, de *foin*, d'*avoine*, et de *farine*, qui ont remis en vogue les soupers fins; et les cuisiniers ont aussi redoublé de raffinement pour rendre à leur état toute son importance et toute sa dignité.

Ce fut un titre de noblesse, au milieu de la famine, d'avoir une table couverte de mets les plus recherchés, des primeurs de toutes les saisons, et d'y étaler un pain blanc comme neige, tandis que la populace se morfondoit les nuits, pour arracher, au péril de sa vie, une once de pain d'avoine.

Aujourd'hui, que la République est fondée sur les bases de l'égalité, c'est encore à la faveur de dîners splendides, que l'intrigue arrive aux postes les plus éminens.

CHAPITRE CLX.

Entrepreneurs du service des armées.

On trouve parmi eux des hommes de chicane, d'anciens procureurs, des juifs, des laquais et autres gens de cette farine, qui, ayant su prévoir de loin le discrédit du papier-monnoie, l'ont reçu de toutes mains dans la vigueur de sa jeunesse; puis, avec ce papier-monnoie, ont accaparé toutes les marchandises; puis, par le jeu savant de la hausse et de la baisse, ont fait la rafle des écus et des louis; puis, fiers de leurs nouvelles richesses, ont formé des associations, se sont présentés pardevant les ministres, et leur ont proposé l'entreprise du service des différentes armées de la République. Ils n'ont pas eu de peine à se procurer des marchés (1), en y in-

(1) Quand ils eurent négocié leurs marchés onéreux, ils exigèrent de fortes avances avant de rien fournir; ils les obtinrent, et trouvèrent

téressant certains députés, certains chefs de bureaux à langue dorée ; ils ont obtenu de fortes avances pour les mettre à même de payer leurs fournisseurs ; mais ils ont eu l'adresse de garder les fonds, qui alors étoient presque toujours faits en numéraire, et ils les ont fait valoir en achetant avec ces fonds, au meilleur marché possible, du papier sur la place ; et ils ont payé en mandats les fournisseurs, et par conséquent fait des bénéfices immenses de l'argent de la trésorerie. Celui gagné de

---

une partie des magasins, dont on n'eut pas le temps de finir les inventaires, pourvus de denrées et de tous les autres objets de consommation, lors de leur entrée en exercice. Ils les distribuèrent donc, sans bourse délier, aux parties prenantes dont ils reçurent *les bons*, qu'ils représentèrent, et par cette manœuvre subtile firent des gains immenses au préjudice de la chose publique. Aujourd'hui ces superbes traitans se plaignent d'éprouver des retards dans leurs paiemens : et, pour narguer le gouvernement cessent leurs fournitures et compromettent le salut des armées.

longue main, avant d'entrer en exercice, leur a servi également à raréfier le mandat et à le revendre quand il haussoit; ensuite ils se sont vantés d'alimenter le service sans recevoir un sou du gouvernement; comme s'ils avoient pu empêcher de comprendre qu'ils s'étoient dextérement mis en mesure de faire face aux besoins courans, avec les derniers louis arrachés à l'économie de l'indigent par la doctrine de l'agiotage.

Tout l'argent du trésor public s'engouffre dans les coffre-forts de ces traitans avides, qui sans cesse en assiégent les portes; qui sans cesse se plaignent; qui sans cesse demandent; qui bien souvent disparoissent avec les deniers de l'état, sans qu'on n'entende plus parler d'eux.

Aussi les fournisseurs mal payés, ou point payés, ont-ils toujours fourni des denrées avariées et de mauvais aloi. Le soldat a nombre de fois été plusieurs jours sans manger de pain, sans recevoir de viande: il a offert le spectacle affligeant

de la plus hideuse nudité ; on lui a delivré des souliers dont les semelles étoient faites de carton, ou déguisées avec de la tôle. Les malades languissans sont morts sans secours dans les hôpitaux dépourvus de médicamens; on, si par la force du tempérament quelques-uns ont surmonté la violence de la maladie, à peine, en rejoignant leur corps, ont-ils trouvé à l'étape un morceau de pain, qui, dévoré avec avidité, les étouffoit sans calmer leur faim. On a donné aux chevaux des bottes de roseaux de marécage pour du foin : et même on fut obligé, dans la disette constante du fourrage, de balayer la neige qui recouvroit l'herbe des prairies, pour leur laisser tondre quelques pointes d'herbes incapables de prolonger leur existence ; et les chevaux, périssant par milliers, jonchoient les chemins de leurs cadavres (1).

Et ce sont les auteurs de tant de maux

(1) L'on a vu des dragons partager leur pain à leurs chevaux, faute de fourrage.

qui, dans les promenades publiques et aux jours de fêtes nationales, montent si orgueilleusement des chevaux d'appareil, nourris au préjudice des chevaux de combat. Ce sont-là des dévorateurs de la subsistance du peuple, qui dînent avec tant de splendeur et de sensualité, qui font les princes aux bals parés, à qui il ne tient pas d'avoir des pages au-devant de leurs brillantes voitures; ce sont-là ces fripons déhontés qui, dans les bordereaux de dépense qu'ils produisent au gouvernement, intercallent avec audace de doubles emplois, dont le piége n'échappe à l'attention du vérificateur, que parce que, sans cesse sur ses épaules, et la montre à la main, ils fixent le temps de son travail, afin de ne point manquer l'heure du paiement de leurs mémoires.

Ce n'est là qu'un petit coin soulevé du rideau qui cache le ravage d'une guerre épouvantable. Grand Dieu! dessillez les yeux des aveugles mortels; épanchez sur leur cœur endurci les dernières larmes

de

de tant de mères privées de leurs enfans morts dans les combats ; faites cesser l'étourdissement qui les emporte loin du sentier de la raison. Il est temps que la sagesse et l'humanité reprennent sur eux leur empire ; il est temps que chacun se persuade cette vérité : qu'il est beau, qu'il est utile de sacrifier la gloire au salut de la patrie ; que la science mathématique de tuer les hommes, ne vaut pas celle si simple de semer une poignée de blé, de planter un arbre, et de produire son semblable. Il est temps que les hommes recommencent à s'aimer ; alors il ne sera plus nécessaire de les contraindre à jurer d'être fidèles aux lois de leur pays ; alors, la paix universelle planant sur toute la terre, la douce concorde règnera parmi ses heureux habitans.

CHAPITRE CLXI.

Promenade au bois de Boulogne.

Toutes les femmes sont des Graces, des Junon, des Vénus, des Calypso, des Eucharis; tous les hommes bientôt seront des Apollon et des Narcisse, des Endymion, des Antinoüs.

Sur le chemin du bois de Boulogne, j'aperçois Daphné en cabriolet, qu'un coursier anglais emporte à Bagatelle. Vous diriez la carrière olympique; ce ne sont que chars à deux chevaux; ils volent, parmi des torrens de poussière, à ce séjour de la folie.

Déja mille lampions suspendus aux arbustes, l'ont transformé en palais de rubis, d'émeraudes, de topazes et de diamans. Quel coup-d'œil! Armide habite ces ombrages; c'est sa baguette magique qui a créé ces objets étincelans; les flûtes des concerts soupirent, tandis que les amours se jouent dans les grottes mystérieuses.

Les fruits les plus exquis décorent les buffets du restaurateur-glacier; Pomone elle-même y dépose ses corbeilles; des glaces de toutes couleurs, et composées de l'essence parfumée des citrons, des oranges, des ananas, sollicitent tous les goûts. C'est ici l'Olympe, c'est Garchi qui distille l'ambroisie : combien de Mars y sont conduits par leurs Vénus, qui paient pour eux.

Mais quelle lueur resplendissante illumine les airs? Est-ce l'empereur de la Chine qui voyage dans une lanterne? est-ce l'oiseau du maître du tonnerre qui enlève un lapin? Non, c'est une bombe lumineuse, qui éclaire l'ascension d'une déesse inconnue : chacun applaudit avec transport. *Qu'elle est belle!* s'écrie-t-on de toutes parts; on tremble pour ses jours; on fait des vœux pour une tête si chère; on aspire à son retour; enfin, au grand contentement des spectateurs, elle redescend, avec une majestueuse lenteur, dans son char attelé de colombes; elle touche

la terre ; on accourt, on se presse ; tous les regards se fixent sur ce charmant objet : que voit-on ? une poupée !

Un éclat de rire se fait entendre de l'assemblée un peu confuse ; elle se sépare au milieu d'une pluie d'or.

C'est ainsi que se passent les journées à Paris.

Bagatelle fut le rendez-vous de l'aristocratie la plus brillante. C'est-là qu'on battoit avec la langue toutes les armées de la République, qu'on baptisoit Bonaparte du nom de César-Dictateur, qu'on menaçoit d'un gouvernement militaire.

Capet de Provence et son épouse, plus heureux que Capet l'aîné, ont franchi la frontière ; on ne s'entretient là que d'eux ; mais l'on fait entendre que l'ancien propriétaire de Bagatelle est si aimable, aime tant les filles, et même les femmes honnêtes, qu'il est presque impossible que tant d'amabilité ne le conduise un jour au trône. On atteste que c'est là le projet de Condé, soutenu par Pichegru,

par Courant de Neufchâtel, et le libraire Fauche-Borel.

Il faut apprendre aux lecteurs que j'ai beaucoup connu ces deux derniers personnages. Le premier est une espèce d'homme des bois, très-propre à un coup audacieux, comme presque tous les Suisses, risquant sa vie sans scrupule pour un grand coup de main. Le second est un fuseau discret, sur lequel on pourroit étendre et nouer beaucoup de fil. La ville de Neufchâtel, d'ailleurs, est la ville du monde entier où il y a le plus d'hommes fins à acheter et à se vendre, n'importe à qui.

CHAPITRE CLXII.

La bouche va toujours.

Avez-vous entendu parler de l'*Adéphagie* ? C'est un mot grec qui signifie *déesse de la gourmandise*. Parmi et pendant les horreurs révolutionnaires, l'Adéphagie n'avoit rien perdu de son empire.

Ses nombreux autels n'en furent pas moins dressés tout à côté de la guillotine et des larges cimetières qu'encombroient les victimes. Le Parisien enfin n'en perdit pas un coup de dent.

C'est la grande bouche du peuple qui dans cette ville immense, vrai réservoir de puissance, fait sortir de tous les coffres, de toutes les cachettes les écus rouillés, quelque lente que soit la circulation ou la rareté du numéraire, les écus ensevelis depuis un siècle, et dont le magique pouvoir met en activité les moulins à vent, les tonneaux de vins, les bouchers et les cuisiniers de tous grades.

En vain l'écu semble dormir invisible au fond des coffres-forts ou des caves les plus obscures, toujours faut-il qu'il en ressorte bel et beau pour l'ordonnance des tables et la somptuosité des festins.

Ils ont eu lieu tout à côté des comités où l'on prononçoit sur la vie et sur la mort des hommes. Après l'office des bourreaux, venoit celui des marmitons.

Sans la bouche, l'argent, dans ce siècle d'égoïsme renforcé, s'accumuleroit sourdement; la goinfrerie lui creuse une issue perpétuelle, et les décemvirs eux-mêmes, qui rejetoient les plus fréquentes pétitions, étoient accueillans à l'invitation d'une table splendide.

La bouche, aimable solliciteuse, est de tous les conseillers le plus habile; elle peut, aussi impérieusement que l'argent, parler à l'oreille du brusque commis, et le rendre attentif.

Les victimes, dans les prisons, sacrifioient à l'estomac, et l'étroit guichet voyoit passer les viandes les plus exquises pour des hommes qui touchoient à leurs derniers repas, et qui ne l'ignoroient point.

Du fond d'un cachot, on faisoit un traité avec un restaurateur, et les articles étoient signés, de part et d'autre, avec des conditions particulières sur les primeurs.

On ne visitoit point un prisonnier, sans lui apporter pour consolation la bouteille

de Bordeaux, les liqueurs des îles et le plus délicat des pâtés.

De son côté, le pâtissier, qui sait très-bien que la bouche va toujours, faisoit descendre ses cartes jusqu'au fond des prisons. Il promettoit de redoubler d'industrie. Rien n'égale la délicatesse de son art, dit l'annonce; les ramequins et les meringues, en attestant les progrès de son industrie, attesteront ceux de la friandise parisienne, libre ou prisonnière.

Sa boutique vitrée est devenue plus belle, mieux décorée; elle est aussi nette dans l'intérieur que celle du bijoutier. Les tartelettes et les brioches y sont rangées sous verre avec autant de symmétrie que des curiosités d'histoire naturelle. Il a fait une étude savante de tous les goûts, de tous les tempéramens.

Il faut qu'au coup-d'œil appétissant de ces pâtés d'ortolans et de ces tourtes aux rognons, l'étranger, le fournisseur, le nouveau millionnaire, le captif, par ouï-dire, fouillent à l'escarcelle. Qui le croira?

Lorsque le sang couloit à grands flots, le pâtissier, plus audacieux dans ses conceptions que l'Arétin, se mit à pétrir la pâte en Priape, et à donner à des gâteaux la forme du sexe virginal. Tous les excès se touchent: jamais l'on ne vit plus de propension à la gourmandise, que dans ces jours de calamité et d'horreur; j'en atteste les six prisons où j'ai été plongé.

Eh! je ne m'en cache point, quand je me vis séparé du monde et de la société, je ne voulus pas mourir, pour laisser à mes bourreaux ce triomphe et cette satisfaction. Je voulus vivre pour voir la fin de ces singuliers événemens. Je déclarai à tous mes compagnons d'infortune, que je me constituois homme-plante, que je ne voulois être que cela; je me fis une affaire capitale de mes quatre repas, ou plutôt d'un seul repas que je faisois du matin au soir, ne mangeant, comme les enfans, que lorsque j'avois faim. C'est avec ce régime que j'ai domté l'ennui, le mauvais air, la solitude, et que je me suis mis en

état d'attendre le grand jour de la justice nationale, et de voir tomber ces odieux tyrans, dont il m'étoit réservé de peindre la figure, les mœurs et le caractère.

Qui veut faire l'ange, fait la bête, a dit Pascal : bien m'a pris de n'avoir pas voulu faire l'ange. En conservant ma santé j'ai conservé mon esprit, et quoique les œuvres de prisons soient des œuvres de ténèbres, j'y retrouve des idées que je n'aurois point eues ailleurs, et qui me guident dans mes observations.

CHAPITRE CLXIII.

Capitaliste.

Ce mot, dans l'ancien régime, n'étoit guère connu qu'à Paris. Il désigne un monstre de fortune, un homme au cœur d'airain, qui n'a que des affections métalliques. Il n'a point de patrie : il est domicilié sans être citoyen; et cet être isolé ne craint point que la fiscalité s'exerce sur son bien, qui est immense.

Parle-t-on de l'impôt territorial, il s'en moque : il ne possède pas un pouce de terre.

CHAPITRE CLXIV.

Cuisines publiques.

L'EXTRÊME disette de pain, et le renchérissement toujours progressif des denrées, mirent à la gêne les ménages des gens mal-aisés, et sur-tout des nécessiteux. Néanmoins ils trouvèrent sur le Pont-au-Change, de quoi appaiser le tourment de la faim. Dès le milieu du quai de la Ferraille, vers les sept heures du soir, l'odeur forte du hareng saisit le nez le plus impénétrable.

Des deux côtés des trottoirs, il y a des cuisinières qui ne sont ni de la classe ni de la force de celles connues dans le temps, que l'on dînoit à ventre déboutonné, sous le nom de *cordons bleus*.

Sur le bord d'une table *octogénaire* sont disposées des assiettes, qui contiennent chacune trois harengs grillés, sau-

poudrés de ciboule, arrosés d'un peu de vinaigre, le tout pour le billet de quinze sous. A côté, paroissent quelques plats de pruneaux cuits et de lentilles nageant dans une sauce claire. Des terrines de feuilles vertes occupent le milieu, sous le nom de salades, et sollicitent les passans.

On les a vus, rangés par centaines autour de ces tables frugales, manger, sans pain, des portions beaucoup trop modiques pour la capacité de leur estomac et pour la véhémence de leur appétit. L'un boit ses lentilles sans les mâcher; l'autre avale chaque hareng d'une bouchée, sans s'inquiéter des arêtes.

La place de Grève offre le même spectacle à l'homme compâtissant, et qui ne peut le voir sans sentir des pleurs rouler dans ses yeux.

Il gémit en secret sur les maux affreux que les guerres entraînent à leur suite; il maudit les factieux qui, regorgeant d'or et d'alimens, affectent de manquer de tout, s'appitoient sur le sort de l'indigent, et

l'excitent à la révolte ; il appréhende sans cesse que la cruelle famine, sous l'aspect d'une *mort vivante*, n'apparoisse tout-à-coup au milieu d'un monceau de victimes.

Et cependant il décerne dans son cœur un éloge mérité à ces restaurateurs gagne-petit, qui empêchent le malheureux de périr tout-à-fait de faim ; bien différens de ces traiteurs-banquiers, qui font une fortune de chacun des dîners de leurs nombreux convives.

Voyez le long des bâtimens du Louvre, du côté de la Seine, ces frêles échoppes dont les toits sont à jour. C'est là aussi que de laborieux Hercules, que beaucoup d'hommes de peine viennent calmer leur faim par un prix raisonnable. Des cordons de harengs enfilés, qui sèchent au soleil, attendent le gril ; c'est l'affaire du clin-d'œil ; viande, boudins, œufs, merluches, tout se trouve mêlé dans le même plat ; la marmite bout devant la boutique, entre deux pierres, et est bientôt épuisée. L'ap-

pétit fait l'assaisonnement de ces mets vraiment Lacédémoniens. Ces auberges sont les vrais réfectoires de la sobriété. L'homme qui y prend son repas l'a gagné légitimement à la sueur de son front, et l'aubergiste qui en reçoit le prix, est un homme juste.

Je ne regarde pas du même œil l'égoïste qui, seul à une table, dîne au Palais-Royal pour 50 liv., ni le restaurateur opulent qui lui envoie la carte après le petit verre.

Il n'est pas impossible, en réfléchissant sur une auberge, de deviner un bon plan d'économie, de finance et de morale.

L'homme laborieux dépense à proportion de son gain; et il économise, pour soutenir son ménage, sa femme et ses enfans; il paie tout à mesure, et ne doit rien. Mais tout est relatif. Il faudroit que chacun vécût selon son état; et tout iroit bien, et le gouvernement aussi.

CHAPITRE CLXV.

Bréviaire.

Que faisoit Louis Capet, le dernier roi des Français, pendant sa détention dans la tour du Temple? Il buvoit, dormoit, ou disoit son bréviaire; on l'auroit pris pour le plus stoïque des philosophes, si l'on ne savoit pas qu'il étoit devenu très-dévot: il est sûr qu'il s'étoit nourri de plusieurs idées théologiques, et qu'il étoit peut-être le seul à sa cour qui eût ces idées-là. Plusieurs prêtres avoient exercé leur puissance mystique sur sa cervelle, qui n'étoit pas déja bien forte.

J'ai rencontré à la Force, dans une prison, Cléry, son valet de chambre, qui m'a conté plusieurs particularités. Il se vit enlever avec tranquillité toutes ses décorations, même son couteau; mais il fut très-sensible lorsqu'on lui enleva la pelle de son feu, et il en témoigna beaucoup de chagrin.

Pendant le retour de la salle de la Convention à la tour du Temple, lors de son second interrogatoire, il demanda à Chaumette de quel pays il étoit. — *Du département de la Nièvre.* — *C'est un pays enchanté.* — *Est-ce que vous y avez été? Non, mais je me propose de faire mon tour de France en deux années, et d'en connoître toutes les beautés.* — Remarquant que le secrétaire-greffier avoit son chapeau sur la tête, dans la voiture, il lui dit en plaisantant : *La première fois que vous êtes venu me prendre au Temple, vous aviez oublié votre chapeau : vous avez été plus soigneux aujourd'hui.*

Trahi par la noblesse, par ses deux frères, par Lafayette; sachant que le but étoit de faire déclarer ses enfans bâtards, après lui avoir ôté la couronne, il est bien étonnant qu'il eût accédé à un projet de fuite injustifiable sous tous les rapports. On répond qu'il étoit encore dans l'ignorance de toutes ces trames; mais lorsqu'il fut éclairé, comment ne devint-il pas in-

cèrement et pleinement constitutionnel?

C'est donc le bréviaire qui le consoloit de la perte de toutes ses grandeurs.

Il n'est pas étonnant qu'après sa mort des prêtres en aient voulu faire un martyr. On a long-temps distribué des reliquaires où étoient de ses cheveux, vrais ou supposés; les fripons les ont vendus aux imbéciles; et dans les confessionnaux ce fut un cas réservé que d'avoir assisté à son supplice. Au moment où j'écris, j'en crois à peine mes yeux, je viens de voir à la porte d'une église de Paris, descendre douze à quinze confessionnaux rebâtis à neuf. J'ai reculé de surprise à la vue de cette artillerie papale; chacune de ces boîtes à tartuffe, m'écriai-je, est une pièce de canon prête à tirer contre le gouvernement républicain. La prédication sacerdotale est déja une guerre ouverte; on peut en prévoir et en arrêter les effets: mais la confession! qui peut en calculer les suites, clandestinement désastreuses?

Plusieurs marchands de livres m'ont

attesté qu'on recherchoit les bréviaires, et qu'on les achetoit avec une sorte d'empressement. Délivrés des capucins, des pic-pus, des minimes, des chartreux, des moines déchaux, avec ou sans barbe, des prieurs, des chanoines, des abbés, nous disions : « Un petit nombre d'heures de travail suffira, si tout le monde travaille, pour faire désormais de la France une vraie Utopie ; et voici qu'on lit à Paris le bréviaire comme par le passé, et mieux que par le passé, car ceux qui le lisent n'en font plus le semblant. »

Les bréviaires, les missels vont dans les départemens et en Allemagne : tandis que nos romans abominables, et dont l'Espagne n'avoit jamais entendu parler, y passent : ainsi, vingt années suffisent quelquefois pour changer entièrement la face d'un empire ; si les Espagnols lisent nos livres, tant bons que mauvais, ils seront nos imitateurs et nos émules.

Que d'événemens se sont succédés depuis 1789 jusqu'en 1797, inconnus, inob-

servés, inouis, malgré tant d'écrits! quel spectacle dérobé à l'histoire! que d'idées nouvelles sur l'extravagance et la perversité de l'homme!

CHAPITRE CLXV.

Cuisinier superfin.

Comme l'on mange à Paris, la meilleure chère ailleurs ne vaut pas un dîner de *Méot*, chaud, prompt, bien fait; on choisit ses mets sur une liste de cent plats; liste imprimée avec l'importance la plus soignée; beau sallon doré, sculpté, théâtral; pyramides de beaux fruits; odeur succulente qui se répand à la ronde, et qui vous donneroit de l'appétit, si vous n'en aviez pas. Au grand bureau, deux dames de bel aspect président à la police, et plus encore à la recette.

C'est là qu'on dîne en homme heureux; mais le dîner est fort cher: on diroit que le taux des comestibles fait la règle pour tous les autres restaurateurs,

tant ils se modèlent sur le prix le plus relevé. C'est dans ces salons que l'on retrouve à droite et à gauche le Français sociable et liant. De là on va à l'opéra entendre *Œdipe à Colonne* et voir le ballet de *Psyché*, ce ballet, étonnant assemblage de tous les efforts de l'art; on en sort étourdi d'admiration et de plaisir : chose inconcevable ! jamais dans les temps les plus heureux, le Français, ni aucun peuple quelconque, ne s'est porté avec plus de fureur au spectacle. L'opéra commence à six heures ; dès trois heures le peuple assiége les portes : autre chose inconcevable ! ce peuple sans frein, impétueux, fougueux, se range avec une patiente tranquillité sur de petits bancs étroits, incommodes, où l'on se trouve gêné, moitié dans l'obscurité; il est paisible, et cause tout bas.

On applaudit avec transport à des scènes de tendresse délicieuse, qui excitent ou inspirent la bonté. Tous les cœurs tressaillent alors de plaisir, tous les yeux se

remplissent de larmes, tous les auditeurs éprouvent les mêmes sensations.

Sont-ce là réellement ces mêmes Parisiens, qui par milliers ont agi en tigres féroces, tandis que les autres se sont laissés incarcérer comme des moutons destinés à la boucherie? Est-ce bien sur le même pavé qui conduit à ces spectacles brillans, qu'ont roulé ces charretées de soixante à soixante-dix victimes, où l'on ne séparoit point le mari d'avec sa femme, la mère d'avec son fils, l'ami d'avec son ami?

L'on a cru, chez l'étranger, qu'après l'épouvantable lutte dont nous avons été les déplorables instrumens, qu'après tant de sang versé, nous étions plongés dans la misère, dans une agitation anarchique, excitant la pitié, non-seulement hors d'état d'avoir des théâtres, qui supposent les circonstances florissantes, mais l'on se demandoit si nous pouvions rire un seul instant. Et c'est à cette époque que l'on a vu renaître le théâtre du Vaudeville: le

fond de ses petites pièces est peu de chose, mais elles sont si jolies, si piquantes, si bien jouées, que, même dans ce genre subalterne et secondaire, on reconnoît la nation qui continue à laisser les autres derrière elle, dans la carrière dramatique, non peut-être par des ouvrages de génie, mais par l'esprit et la gaîté dont elle assaisonne ses productions.

Et sur le sol de tant de plaisirs, on cherche à réunir les élémens infernaux de la fameuse société-mère de Paris; on sème le germe des orages révolutionnaires qui ont désolé la France, on veut ressusciter l'anarchie sanglante.

Plus on considère cette ville, plus on y voit une bigarrure, un mélange inoui de caractères; et l'on peut affirmer que ce ne sont point les lois, mais les hommes qui règnent, car toutes les lois prennent la teinte et la physionomie de ceux qui exécutent: on y est donc régi, à la lettre, par les individus. Ce qu'il y a de plus im-

portant, c'est donc le choix des hommes : on en a vu se complaire aux horreurs barbares de l'injustice, de l'oppression, du meurtre, de la destruction : on en a vu d'autres déployer, dans ces époques terribles, tout ce que la bienfaisance, la compassion peuvent inspirer de plus magnanime, et ne connoître que les passions vertueuses.

CHAPITRE CLXVII.

Tivoli.

J'ALLAI hier à *Tivoli ;* non pas le *Tivoli* où Horace alloit accorder sa lyre et son imagination, où Properce composoit ses jolis vers, et rêvoit à côté de sa belle Cynthie ; non pas le *Tivoli*, où, du milieu des plus riantes verdures, un fleuve impétueux s'élance et se divise en cinq fleuves, qui, par cinq routes différentes, ou jaillissent, ou coulent, ou se précipitent :

Me neque tam patiens Lacedemon,
Nec tam Larissae percussit campus opimae,

Quam domus Albuneae resonantis,
Et præceps Anio, et Tiburni lacus, et unda
Mobilibus pomario rivis!

Encore une fois, ce nest pas le Tivoli aux charmantes *Cascatelles*, qu'on doit voir encore aujourd'hui, après avoir passé sous les arbres les plus riâns, à travers les mûriers, les figuiers, les grenadiers et les platanes; c'est le Tivoli, non d'Italie, mais de la rue *S. Lazare*, connu ci-devant sous le nom de *Folie-Boutin.* Quelle différence! Là, on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes; ici, on foule un pavé fort sec, ou quelques ordures fort dégoûtantes. Là, on entend dans les bois voisins les concerts de mille oiseaux, on voit sur le sommet des montagnes, des troupeaux qui paissent et bondissent; ici, on voit des cheminées blanchâtres et des clochers découronnés, on entend les cris de la misère et les juremens des cochers de fiacre.

Avez-vous vu le temple de Vesta et celui de

de la Sibylle ? — Non. — Avez-vous vu ces belles colonnes qui penchent sur l'abîme ? — Non. — La grande cascade et la grotte de Neptune, ces rochers pendans, ces grottes sauvages, ces arbustes si verts, ces gazons si fleuris ? .... — Non, non.

Mais j'ai vu des allées garnies de deux rangs de chaises, éclairées par des lampions jaunâtres, occupées par des femmes en *spencer*, qui s'amusoient en bâillant, et par des jeunes gens couverts de sacs, qui s'ennuyoient en étouffant de rire.

J'ai vu un temple de huit pieds de large et de douze pieds de haut, illuminé en feux de couleur; j'ai vu un feu d'artifice bien servi, mais trop promptement terminé; j'ai vu une danse composée de quatre personnes sous une tente qui en pouvoit contenir cent.

J'ai entendu le bruit d'une douzaine d'instrumens, qui changeoient de place sans changer leur monotone symphonie.

J'ai entendu discuter les droits de la guerre et de la paix, au milieu d'une foule

de hannetons, qui venoient se heurter contre les graves dissertateurs.

J'ai entendu louer les délices de *Bagatelle* et blâmer les plaisirs de *Tivoli*.

J'ai entendu regretter un affreux régime où, pour tout spectacle, nous étions réduits aux exécutions de la place de la Révolution..... — Que diable! vous n'avez rien vu ni entendu de bien agréable! vous n'avez pas dû vous amuser. — Je vous demande pardon; je me suis amusé; j'ai vu même des choses très-agréables, et j'en ai entendu qui ne l'étoient pas moins. C'est ce nom de Tivoli qui a failli tout gâter; ce nom m'a rappelé tant de souvenirs, qu'il m'a forcé de faire des comparaisons: elles n'étoient pas à l'avantage du Tivoli français. J'ai donc commencé ma promenade avec beaucoup de prévention; qui peut se flatter d'en être exempt? mais tous ceux dont elle règle le jugement, ne sont pas disposés à l'avouer aussi franchement.

Peu-à-peu le nuage s'est dissipé. J'ai

oublié l'Italie, Properce et les Cascatelles; et j'ai vu ce que je devois voir, c'est-à-dire, un superbe jardin anglais, où

Sans contrainte et sans art, de ses douces prémices,
La nature épuisa les plus pures délices;
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises;
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté de la fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à ma vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue,
Ou, tombant jusqu'à terre en recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser mes pas.

A cette description, dont il est permis de rabattre quelque chose sans faire tort à la beauté réelle du lieu, vous pouvez ajouter celle d'une troupe folâtre de Graces et d'Amours, courant, voltigeant, jouant à tous les jeux connus à Cythère; de cette double haie de jolies femmes regardant, regardées, décemment voilées,

sans rien dérober aux regards, censurant sans amertume la parure de la modeste bourgeoise, qui passoit devant elles sans turban et sans *spencer*.

Les voilà, ces légers papillons, dont la ridicule parure ne sauroit déguiser l'élégance, mais non plus désarmer la critique, animant ce tableau par leur gaîté bruyante; parlant, avec une égale inattention, de leurs chevaux et de leurs maîtresses, de Bonaparte et de Bagatelle, des plaisirs de leurs derniers soupers et des soucis du Directoire, du ballet de Psyché et des horreurs de la guerre!.... Age heureux!

L'un d'eux disoit à son camarade : *Il n'y a personne ici.* — *Tu es fou*, lui répondit l'autre; *j'ai compté plus de 800 jolies femmes.* — *Ah!* répliqua le premier, *c'est que je n'ai pas rencontré celle que j'y cherche.*

CHAPITRE CLXVIII.

Têtes poudrées.

L'on consomme en France autant de blé en poudre inutile, qu'il en faudroit pour nourrir le plus grand de nos départemens. Chacun peut aisément vérifier ce calcul. On diroit que la chevelure est une nudité parmi nous, puisqu'il est des hommes qui aimeroient mieux endurer la faim, que de se montrer en public sans poudre.

C'étoit bien l'occasion, lorsqu'on avoit proscrit tant d'autres usages, de proscrire un usage aussi bizarre ; les Jacobins avoient beau jeu pour représenter que la substance la plus nécessaire aux hommes, ne devoit pas être ainsi profanée ; que tel homme, tel aristocrate dépensoit en farine autant pour ses cheveux, que pour son estomac : c'étoit un luxe ridicule ; et il falloit arrêter cette épidémie, univer-

selle en Europe, et qui avoit déja franchi l'Océan.

Les Jacobins se dépoudrèrent; mais ils affectoient d'ailleurs une si grande malpropreté, que le sacrifice en devint invisible.

Mais ils eurent tant d'adversaires, qu'on affecta de se poudrer pour contraster avec eux. Le chef lui-même, Robespierre, étoit toujours coiffé et poudré, et voilà pourquoi l'on ne fut pas criminel de lèze-Robespierrisme en suivant l'ancien luxe.

Ceux qui le détestoient, prirent occasion de répudier la poudre; et, sans être Jacobins, ils en adoptèrent le costume, par économie de temps, et par raison de santé.

S'il n'y a rien de plus salubre que de se laver chaque jour la tête, les cheveux courts et sans poudre doivent prévaloir.

On n'en a point fait un signal de discorde et de division; chacun suit son goût à cet égard; on se présente poudré et non poudré; la tolérance est entière.

Un Français, qui sait observer et peindre, après avoir établi la différence de l'Europe moderne et de l'Europe ancienne, a conclu d'une manière très-convaincante, que, sans une révolution du globe, il étoit désormais impossible que l'espèce humaine rentrât dans la barbarie : il n'a manqué aux jacobins que de faire guillotiner ceux qui mettoient de la poudre, comme ils avoient fait guillotiner les fermiers-généraux, pour avoir mis de l'eau dans le tabac; mais, puisqu'ils ne l'ont pas fait, c'est une marque qui confirme l'observation qui vient d'être faite, et que nous ne pouvons pas être tous détruits par des comités de salut public et de sûreté générale; c'est ce qu'il falloit démontrer.

CHAPITRE CLXIX.

Monnoie de cuivre.

Les gros sous provenant des cloches, sortent du fond des vieux sacs dépositaires de l'économie et de la prévoyance domestiques. Ils vont charger les poches des laitières, des vendeuses de choux et de carottes, et des marchands de beurre. Le commerce des gros sous s'est établi. Heureuses les cuisinières et servantes qui demeurent aux environs du Perron du Palais-Royal; en allant à la Halle ou au marché, elles changent leur écu de six livres, et gagnent jusqu'à quatre et cinq sous; ce qui ne les empêche pas de ferrer la mule.

Les harpagons ne donnent que des gros sous à leurs servantes; celles-ci s'en offensent et réclament des poches neuves à cause du poids. Ainsi l'airain, qui dans les airs assourdissoit nos oreilles, appesantit aujourd'hui nos sacs, et dans tout paiement il figure en décuplant la pesanteur

de l'argent. Voyez cet homme qui marche tout courbé ; il est comme le Corrège, qui mourut pour avoir porté des sacs de monnoie de cuivre que des moines avares lui avoient donnés pour des tableaux devenus si précieux, qu'ils ne se vendent pas même au poids de l'or.

CHAPITRE CLXX.

Apperçus physiques et moraux.

La grande cité peut être comparée à un grand pays, et ses différentes sections sont autant de provinces dont les habitans ont leur physionomie propre, leur caractère particulier, leur genre de beauté ou de laideur, leurs maladies, leurs préjugés, leurs penchans, leurs habitudes et leurs usages.

C'est sur-tout sous l'empire absolu de la religion catholique, que ces nuances étoient plus faciles à saisir ; car les prêtres, par l'ascendant de leur morale, ou la di-

versité de leurs opinions, amollissoient les têtes des individus presqu'en naissant, et les pétrissoient comme de la cire.

Par exemple : vouloit-on voir des minois saintement jansénistes, des Magdelaines pénitentes, des harpagons à faces blêmes, des usuriers retirés, marchant à pas comptés, de peur d'user leurs souliers? l'église St.-Etienne-du-Mont offroit un grand nombre de pareils originaux.

Vous transportiez-vous à l'abbaye St.-Germain; là, vous ne trouviez point de ces fronts sévères qui se plissoient à l'aspect d'un ruban ou d'un portrait en médaillon; vous étiez dans le séjour des Bénédictins, frais, gras, et par-tout studieux. C'étoit la vraie cour d'amour, le rendez-vous assidu de la voltigeante jeunesse; là, l'odeur de leurs bouquets de roses se marioit à celle de l'encens. L'orgue, par ses sons variés et harmonieux, appeloit le sourire sur toutes les lèvres; il donnoit au chant des filles une sorte d'exaltation qui les rendoit plus belles

et plus piquantes. Enfin, il sembloit que leurs yeux reflettoient l'air jovial des moines à triples mentons; et si tant de jolis enfans-Cupidons se ressembloient entre eux, en voyant ces bienheureux pères, on en devinoit sans peine la cause (1).

Quel contraste dans la paroisse voisine! L'austère Sulpicien imprimoit à ses prosélytes son air rude et farouche. Pas un visage de jeune fille ou de jeune garçon, que la peur du confessionnal ne rendît triste, inquiet, maigre, morose et pleureur. Pas un homme fait qui osât seul affronter les ténèbres, qui ne tremblât d'y rencontrer le diable, ou de voir l'enfer s'entrouvrir sous ses pas. La noblesse, si nombreuse sur cette paroisse, renforçoit la fausse dévotion pour mieux dominer ses esclaves; c'étoit précisément autour d'elle que pullouloient les hypocrites, les fourbes, les

(1) Ce temple de Vénus, est maintenant un attelier de salpêtre.

menteurs et les fripons. Le curé sycophante, qui avoit refusé d'enterrer Voltaire, se préparoit à marchander la sépulture à tout écrivain.

A S. Médard, le fanatisme armoit de ses torches incendiaires des hommes d'autant plus superstitieux, qu'ils étoient plus ignorans. Aussi, c'est de ce redoutable faubourg que se sont élancés les forcenés qui ont bu avec délectation le sang humain.

D'autres églises étoient, pour ainsi dire, les climats du luxe de la capitale. Dans celle des Quinze-Vingts se réunissoient les fermiers généraux, les agens-de-change, les commis des finances. Superbes comme des paons, ils étinceloient d'or, de rubis et de diamans. Il ne leur manquoit que des diadêmes. Le pauvre même, dans ce lieu de magnificence, ne demandoit l'aumône qu'en termes choisis.

Aujourd'hui encore, l'on retrouve à S. Gervais quelques traces de l'ancienne splendeur des orfèvres et des échevins de l'Hôtel-de-Ville. C'est là que les femmes,

comme jadis les marchandes de modes des Charniers des Innocens, viennent se montrer chargées de rubans et de dentelles. Mais l'aisance presque générale des Parisiens, fait que leur piété est tranquille; leur chant est doux et mesuré ; et c'est là aussi où l'on retrouve des beautés vraiment angéliques.

On peut conclure de ces différentes citations, que l'éducation des colléges, celle des couvens, des catéchismes et des écoles de paroisse, ont eu une influence bien funeste sur le caractère des Parisiens.

Dans les colléges, la jeunesse puisoit des leçons de vanité, d'orgueil, de mépris et d'égoïsme; dans les couvens, celles de la débauche raffinée; dans les catéchismes, celles de la duplicité jésuitique, de la perfidie, de la fourberie et de l'intolérance; dans les écoles de charité, celles de l'ingratitude, de la paresse, du mensonge et de la brutalité.

Voilà pourquoi les nobles, qui ont lâchement donné l'exemple de l'émigration,

ont été presque tous dénoncés par leurs laquais ou leurs portiers.

Voilà pourquoi, dans les assemblées sectionnaires, les motions les plus extravagantes, les projets les plus atroces, les mesures les plus vexatoires, ont été proposés et exécutés avec une opiniâtreté cruelle, par le plus grand nombre des cordonniers, des tailleurs, des menuisiers, des manœuvres, des serruriers, des perruquiers, et même des chirurgiens.

L'insolence des nobles et des riches, qui ne les payoient pas, avoit exalté leur haine.

Mais on ne trouva ni assommeurs, ni révolutionnaires parmi les bons charbonniers, les bouchers, les forts de la Halle, les commissionnaires, les savoyards, parce que, plus dépendans des habitans, à cause de leurs besoins domestiques, ils n'éprouvèrent pas, comme d'autres, le manque d'argent; et que, d'ailleurs, par leur caractère pacifique, ils étoient moins accessibles à la corruption.

Toutes ces nuances ont été effacées par

le renversement du culte catholique; il avoit donné une empreinte remarquable à chaque quartier, au point que dans la Cité on saluoit un prêtre parce qu'il avoit l'air noble, l'air d'un chanoine de Notre-Dame, tandis qu'ailleurs un prêtre n'étoit qu'un cuistre.

Tous ces chanoines, gros curés, vicaires, gras presbytériens, faisoient des enfans dans le quartier; des aides-de-camp, des gendarmes ont pris leur place.

CHAPITRE CLXXI.

Estampes critiques.

Si les travers de l'esprit humain continuent d'aller en augmentant, il faudra compter au moins mille Calots pour les exposer à la censure des bons esprits.

Eh! qui pourroit douter que c'est l'ingénieux burin de la critique, qui a persuadé aux femmes, même les plus têtues en fait de modes bizarres, de renoncer à

l'édifice de cette coiffure appelée *monte-au-ciel*, et qu'il sembloit qu'un perruquier n'avoit pu bâtir qu'à l'aide d'une échelle.

Les *habits carrés*, les *culottes anglaises*, les *brodequins à bec de canards*, les *robes athéniennes*, les *chapeaux à lucarne*, à *cul de panier*, ont fourni à Vernet l'idée des *Incroyables* et des *Merveilleuses*. Tout Paris a accueilli cette ingénieuse production; les gens sensés en ont justifié la satyre, en adoptant le costume contraire, c'est-à-dire, celui que la raison dessine, et dont elle autorise l'usage.

N'admire-t-on pas les caprices de la fortune dans cette Merveilleuse qui donne le bras à son galant; ronde comme une cucurbite, elle a encore l'air étonnée de son ajustement; celle qui l'a rencontrée, droite et mince comme une asperge, la reconnoît sous son costume nouveau, et semble dire: c'est Jeanneton, qui vendoit des petits pois au litron.

Le même Vernet n'expose-t-il pas au

même ridicule la manie des courses, ressuscitée de nos jours.

Vous avez vu l'*anglomane*, le ventre rentré, le dos bombé, étroit comme un roseau, courant à cul-levé sur un long coursier anglais; vous avez vu aussi l'*amazone moderne*, les cuisses sanglées sur sa selle, laisser envoler dans sa course rapide son chapeau de velours *à la jokei*.

Aujourd'hui Vernet vous montre les apprêts d'une course, et les jokeis montés; les coursiers sont caparaçonnés; les coureurs en soubre-vestes, en chapeaux à petits rebords, les promènent doucement pour les tenir en haleine: on juge à leurs jarrets déliés, à leurs ventres creux, qu'ils ont été purgés la veille; qu'on les a pesés, et que les hommes ont subi la même opération. Une mouche sur eux seroit de trop: vos yeux suivent dans le lointain d'autres concurrens qui mesurent la plaine. Le mouvement du jokei, les différentes attitudes des chevaux, leur air impatient, la mine confiante de leurs guides, vous

transportent déja sur le lieu de la scène. Vous n'attendez plus que le signal de la course.

Et l'*Intérieur des Comités Révolutionnaires* n'offre-t-il pas une peinture exacte de ce qui se tramoit dans ces antres de Polyphême, où tant d'innocens éprouvèrent d'avance les sueurs froides de la mort? Qui ne frémit pas d'horreur, à l'aspect de ce président furibond? L'on entend les ronflemens rauques de ce secrétaire en bonnet rouge, qui cuve, accoudé sur la table, le vin du matin.

La visite de ces bouteilles, dont l'étiquette établit, avec le crime de suspicion, celui de correspondance en pays étrangers; la frayeur, qui s'empare du malheureux accusé, qui répète tout bas: *Vin de Hongrie;* l'audace de l'accusateur, les tables chargées de bijoux et d'autres effets provenant du bris des scellés: que de choses, dans un si court espace!

Vous voici devant l'*Exclusif;* il est dans l'attitude d'un gladiateur; son œil

étincelle de fureur, sa bouche effroyable écume de rage ; on lit sur le dos de son chapeau retourné, *liberté ;* d'une main il tient un pistolet, en travers duquel est écrit, *la mort ;* de l'autre il tient un poignard, et sur la lame on lit, *fraternité ;* un petit bonnet rouge est pendu à sa boutonnière, et ses poches sont pleines de dénonciations ; il est presque sans culotte ; ses bras nus jusqu'aux épaules, vont se plonger dans le sang des victimes ; c'est un Aristide moderne.

Le *Club de Clichy*, dans des cloches retournées, paroît plus piquant que *l'estampe des grenouilles* qui demandent un roi. Un bout du soliveau forme des deux côtés les profils de Louis XVI et d'Antoinette. Plus loin, des oiseaux de proie à longs becs, qui figurent les Jacobins, sous le règne de la terreur, croquant les grenouilles l'une après l'autre ; d'autres les mènent à la guillotine, ou donnent le signal d'une fusillade : mais vous vous arrêtez devant cet infortuné qui, plongé dans

un cachot, et surchargé de chaînes, écrit à Robespierre, et finit sa lettre en traçant ces mots : « *Vive la Liberté !* »

Tels sont les tableaux fidèles qui retracent la plupart des événemens, et les factieux ne sont pas plus oubliés que les autres.

Le *Pas de deux*, ou *la Folie du jour*, est l'expression pittoresque du genre de danse le plus à la mode dans les bals. Le ménétrier, qui tire la langue en signe d'approbation, les bouteilles qu'il a déja vidées pendant son activité ; tout cela est d'un burin vraiment comique.

Enfin vous voyez en parallèle la *Danse de la levrette et du chien, costumés en Incroyables.* Voici le *Perruquier millionnaire*, prenant le chocolat ; *l'Usurier qui prend le gage, le billet à ordre et le cautionnement ;* le *Croyable actif filoutant un mouchoir dans la poche d'un citoyen ;* le *Départ du député remplacé, gros et gras ;* l'*Arrivée du remplaçant sec et maigre ;* le *Miroir du passé*, ou *l'Intérieur de la Commune*, où une cen-

taine de personnages sont sans tête ; les furies de guillotine qui se lamentent; l'*Etat Major du Pape en déroute ;* la *Cuisine des moines, dans le bon temps;* le *Bœuf à la mode ;* les *Rentiers sur le chemin de Bicêtre ;* et cet autre qui ayant un pied de nez, à la trésorerie nationale, le touche en s'écriant; *Que ne suis-je Camus !*

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

80811634

F. Norman
28.1.81